

" LE TEMPS DE LA TRIPARTITION "  
ET LA FONDATION DE L'ECOLE WALDORF A STUTTGART EN 1919.  
  
AVEC UNE ETUDE SUR RUDOLF STEINER ET SA PEDAGOGIE  
AINSI QUE L'EVOLUTION DES ECOLES WALDORF ENTRE  
1919 et 1938.

Mémoire de maîtrise d'histoire, écrit par  
Peter Geiger sous la Direction de M.P. Ayçoberry,  
professeur d'histoire contemporaine à la Faculté  
de l'Université des Sciences Humaines et Sociales,  
Strasbourg.

Strasbourg 1987

## Avant-Propos

---

Ce mémoire voit le jour grâce à l'encouragement de mon directeur de maîtrise, le professeur Pierre Ayçoberry, qui a accepté cette étude sur un thème peu connu parmi les historiens français.

En ce qui concerne la documentation de cette étude, je voudrais remercier particulièrement deux personnalités qui ont mis à ma disposition des documents très révélateurs, m'ayant ainsi fourni des renseignements précieux.

Il s'agit de M. Matthias DUMKE, archiviste de la Fédération des Ecoles Waldorf à Stuttgart et de M. Norbert DEUCHERT, professeur d'histoire contemporaine à l'université de Heidelberg.

J'ai aussi utilisé avec beaucoup de profit la bibliothèque de l'Institut Hardenberg à Heidelberg et celle du Goetheanum à Dornach (Suisse), toutes les deux étant très fournies en ouvrages sur Rudolf Steiner.

Il n'est pas facile d'écrire une étude relativement courte sur un thème si vaste. C'est grâce à un contact approfondi avec les idées de Rudolf Steiner (depuis 1976) et un travail pédagogique dans une école Steiner que j'ai pensé être en mesure de présenter ces idées et leur mise en pratique sous cette forme.

Strasbourg, Mai 1987

Peter Geiger

## I - PARTIE D'INTRODUCTION

### CHAPITRE 1 - RUDOLF STEINER - PENSEUR - MAITRE SPIRITUEL ET REFORMATEUR SOCIAL

---

Il me semble nécessaire de présenter Rudolf Steiner, et cela pour au moins deux raisons :

- 1) Sa personne et son oeuvre sont pratiquement inconnues en France.
- 2) Sa pédagogie est le résultat de longues recherches philosophiques, spirituelles et sociales, ce qui nous renvoie à sa biographie.

Je voudrais donc, dans un premier temps, évoquer quelques éléments de cette biographie. Ma présentation dans cette partie introductive reste sans doute à un niveau assez "impressionniste" ; comme celle de la deuxième partie de ce travail, elle n'est qu'une toile de fond par rapport au travail d'historien qui ne commence qu'avec la troisième partie.

La biographie de Steiner peut d'abord être décrite d'une manière assez sommaire en évoquant les grandes lignes de sa vie <sup>1</sup> .

Rudolf Steiner est né à Kraljevec ( à l'époque, dans l'Empire austro-hongrois, aujourd'hui en Yougoslavie) en 1861. Il passe son enfance et son adolescence en Autriche et en particulier près de Vienne où il étudie la biologie, la physique et la chimie, mais aussi les sciences humaines (littérature, philosophie et histoire).

En 1882, il devient l'un des éditeurs des écrits de Goethe sur les Sciences Naturelles dans "Kürschners Nationalliteratur", 2 entre 1890 et 1896, ce travail le conduit à Weimar où il poursuit ses recherches dans les archives de Goethe et Schiller.

En 1891, Steiner soutient sa thèse philosophique à l'université de Rostock. Cette thèse est le premier de toute une série de travaux épistémologiques.

En 1894 paraît la "Philosophie de la Liberté" qui comprend son travail épistémologique le plus poussé ainsi qu'une partie consacrée à une éthique de la liberté.

Entre 1897 et 1901, Steiner travaille à Berlin comme éditeur, publiciste et professeur à l'école fondée par Wilhelm Liebknecht ("Arbeiter-Bildungsschule"). C'est à partir de 1900 que Steiner commence, d'abord dans des milieux théosophiques, à tenir des conférences sur les résultats de ses recherches spirituelles qu'il présente en 1903 pour la première fois sous le nom

Jusqu'en 1913, il est Secrétaire Général de la Société Théosophique en Allemagne et mène une vie de conférencier, voyageant dans plusieurs pays d'Europe. Il quitte pourtant la Société en 1913 (suite à un conflit autour du personnage de Krishnamurti) et encourage ses disciples à fonder (en 1914) la Société Anthroposophique qui a son centre au Goetheanum à Dornach (en Suisse, près de Bâle).

Dans le cadre de cette Société, Steiner intensifie son activité de conférencier tout en prenant plusieurs initiatives sur le plan social, dont la fondation d'un "Mouvement pour la Tripartition Sociale" (1918) et celle de la première école "Waldorf" à Stuttgart (1919).

En 1922, à la veille du Nouvel An, la Société doit faire face à l'incendie (criminel ?) du Goetheanum, ce qui exige la construction d'un nouveau bâtiment. En même temps, Steiner précise les bases spirituelles et aussi matérielles de la Société Anthroposophique. Ses activités très variées ne se terminent que vers la fin de 1924, quelques mois avant sa mort à Dornach, le 30 mars 1925.

Ce résumé rapide ne dit bien entendu pas grand'chose sur la dimension intérieure de la vie de Steiner. Pour esquisser les dimensions de cette vie, nous pourrions essayer de caractériser sa personnalité par trois épithètes : le penseur, le maître spirituel, le réformateur social.

Je voudrais consacrer quelques phrases à chacun de ces aspects pour que le lecteur intéressé puisse trouver un point de départ pour sa propre approche de Steiner et de l'anthroposophie.

## I - Le penseur

Pendant toute sa vie, Steiner cherche à analyser et à commenter les phénomènes culturels de son époque ainsi que le passé de l'humanité qu'il présente -un peu comme Hegel - comme vaste édifice de l'évolution de l'Esprit et de l'Homme.<sup>3</sup> Son anthroposophie s'articule par rapport à un grand nombre de courants philosophiques, religieux et scientifiques. Les livres de Steiner et encore davantage ses conférences contiennent un grand nombre de discussions et d'allusions à notre héritage culturel. 4

Prenons un exemple : en 1914, Steiner publie les "Énigmes de la Philosophie" (Die Rätsel der Philosophie)<sup>5</sup>, ouvrage de 500 pages, où il montre la spécificité des grands courants philosophiques de l'Antiquité jusqu'à son époque en passant par le Moyen-Age, Kant, Goethe, Darwin et Nietzsche. Dans cet ouvrage monumental - quasiment inconnu en France - Steiner présente à peu près 300 philosophes ou scientifiques, ce qui montre l'envergure de sa démarche. Il l'entreprend dans le but d'intégrer l'anthroposophie dans l'histoire de la pensée occidentale. Aussi cet ouvrage se termine-t-il par une esquisse de sa propre "science spirituelle " par rapport à la philosophie de son époque.

Malgré son titre de "docteur", Steiner n'est pourant pas un homme universitaire. A Berlin par exemple (d'après Alwin A.Rudolf);' il vivait plutôt dans des milieux littéraires ou politiquement engagés. Ainsi il a, par exemple, rencontré Wilhelm Liebknecht et aussi Rosa Luxemburg. Comme éditeur de la "Revue Littéraire ", il connaissait parfaitement bien la vie culturelle de Berlin qu'il décrivait dans un grand nombre d'articles. Cette symbiose entre un travail philosophique, sa recherche ésotérique et le journalisme fait de lui un personnage à facettes multiples et provoque parfois des commentaires quelque peu dédaigneux, comme celui de Ernst Bloch qui qualifie Steiner de "journaliste ésotérique" (okkultur Journalist).

## 2) Le maître spirituel

Steiner n'a jamais caché le fait que l'essentiel de sa démarche intellectuelle et sociale résulte d'un contact privilégié avec ce qu'il appelle souvent "le monde spirituel", c'est-à-dire des réalités supra-sensibles. Il insiste aussi sur le fait que sa mission consiste à montrer à l'homme du 20ème siècle un chemin "moderne" qui mène - s'il est engagé avec le sérieux nécessaire - à la perception de ces réalités. Ce chemin n'est pas à confondre avec une adhésion à une doctrine préétablie ou l'observation de certaines règles, imposées par une organisation. On pourrait éventuellement comparer ce chemin avec les exercices moraux et spirituels des stoïciens que Michel Foucault a si bien caractérisés comme éléments d'un "art de soi" <sup>8</sup>. Par rapport à des chemins orientaux, comme par exemple le yoga, Steiner s'oppose vivement à toute technique corporelle (comme les exercices de respiration) ; selon lui, il s'agit tout d'abord de renforcer la plasticité et la force de la pensée et la finesse des perceptions, d'où l'importance des activités **artistiques**.

Les forces morales doivent être renforcées par des exercices qu'on s'impose volontairement comme l'écoute de l'autre, le renoncement à des choses aléatoires, etc... Tout cela constitue selon Steiner un chemin vers le monde spirituel qui rend l'homme occidental plus apte à poursuivre ses tâches dans la vie pratique.

En dehors d'une certaine terminologie, l'ésotérisme de Steiner vise un autre but que celui des religions orientales (comme le bouddhisme) qui partent souvent de l'idée d'une vie méditative tendant à échapper aux contraintes sociales.

## 3) Le réformateur social

Par conséquent, Steiner refuse une attitude qui privilégie la vie intérieure (ou le plaisir personnel) aux dépens du devoir de chacun d'améliorer les conditions sociales de son époque. Pour lui, la vie intérieure n'est qu'une "ascèse" <sup>10</sup> qui prépare à une vie active et créatrice.

Il parle aussi de la nécessité d'avoir des institutions - écoles, entreprises, etc.. - qui permettent aux individus d'épanouir leur créativité. Le mouvement de Tripartition Sociale (dont nous allons parler plus tard), la fondation de l'école Waldorf et aussi celle de la Société Anthroposophique témoignent de ce souci, outre les nombreuses indications que Steiner a données en médecine, agriculture, pédagogie curative, etc...<sup>11</sup> .

Il va de soi que ces traits biographiques doivent être mis en rapport les uns avec les autres. Cela permet de constater - si on veut suivre les indications de Steiner - que "l'activité de la pensée " (I) est le fondement indispensable à toute recherche spirituelle (2). Steiner met toujours en garde contre les idées vaguement "mystiques" qui nuisent à une démarche anthroposophique, cette dernière ressemblant plutôt à celle des mathématiques.<sup>12</sup> La faculté d'agir efficacement (3) dans une situation concrète devrait être le résultat de l'ascèse" anthroposophique. Avec ce bagage très léger, mais peut-être suffisant dans le cadre de ce travail, nous pensons pouvoir accomplir un deuxième pas ; ce serait de retracer sommairement le chemin par lequel Steiner est passé pour élaborer ses idées pédagogiques et sociales.

Avant de commencer ce deuxième chapitre, je voudrais évoquer quelques difficultés que l'historien rencontre face à l'oeuvre de Steiner.

- a) Elle est d'une énorme complexité, aussi bien en ce qui concerne ses rapports avec l'héritage culturel que par les concepts qui y sont élaborés. Il existe donc le danger d'une reproduction de son langage ou d'un compte-rendu superficiel, une sorte de "roman fleuve".
- b) Une personnalité d'un rayonnement aussi exceptionnel que Steiner est entourée d'un ensemble de récits qui viennent souvent de ceux qui l'ont rencontré. Ne court-on pas le risque de colporter un "mythe" de Steiner ?

Tenant compte de ces difficultés, je me suis proposé de restreindre considérablement le cadre chronologique de ce travail.

L'étude historique proprement dite (telle qu'est présentée dans les chapitres 3 à 5 de cette étude) devrait, à mon avis, commencer en novembre 1918 et se terminer en septembre 1919. Pourquoi ces deux dates ? Le 9 Novembre 1918, Emil Molt, directeur de la "Waldorf Astoria", usine de cigarettes à Stuttgart et futur initiateur de la première école "Waldorf", écoute une conférence de Steiner <sup>13</sup> et adhère à sa vision des choses au lendemain de la Première Guerre Mondiale. Les mois qui viennent sont marqués par un déploiement incroyable d'initiatives sociales par Steiner et ses collaborateurs. Le but de ces initiatives n'est rien d'autre que de créer un nouvel ordre social, fondé sur la Tripartition sociale, dans la jeune République de Weimar. Or, le mouvement social qui aurait permis de faire des idées de Steiner un instrument de changement social n'a pas assez de dynamisme pour se faire entendre. Restent des réalisations importantes, comme l'école Waldorf qui ouvre ses portes le 7 septembre 1919. Cette date me semble en même temps la fin du grand mouvement social et le repli (fructueux) sur les initiatives concrètes de la part de Steiner et de ses collaborateurs. Il me semble donc judicieux de choisir cette tranche chronologique qui permettra de répondre à la question :

Quel était le fondement social de l'école Waldorf ?

Je suis conscient du fait que ce travail porte sur une période décisive pour le mouvement anthroposophique. Il y a donc d'un côté un grand nombre de "Erinnerungen" (souvenirs) à consulter, d'un autre côté, il faudrait aussi tenir compte des réactions des contemporains (par exemple dans la presse) et des actes administratifs.

En nous appuyant sur un ensemble de documents variés, nous pouvons éviter de tomber dans l'erreur de simplement transmettre une image de Steiner et de l'école Waldorf qui correspondrait à un "mythe fondateur". Il est d'ailleurs tout à fait dans les idées de l'anthroposophie d'examiner avec le même sérieux les opinions par rapport auxquelles on a une réaction antipathique que celles dont on est proche. Dans ce sens, un travail d'historien serait même un exercice intérieur qui a comme but la recherche de l'objectivité.

NOTES DU CHAPITRE I

- I La biographie de référence reste celle de Johannes **Hemleben**, parue dans la série des "**Rowolth** Bildmonographien" (voir bibliogr.). La seule biographie française, celle de Simone Rihouet-Coroze, présente beaucoup d'aspects intéressants, mais elle est avant tout un plaidoyer passionné pour l'homme et ses idées. La biographie la plus récente, écrite par un auteur en-dehors des milieux anthroposophiques, Colin Wilson, s'intéresse davantage à des aspects assez controversés de la vie de Steiner. Son côté faible est la compréhension inexacte et souvent très superficielle des idées qui constituent l'anthroposophie.
  
- 2 Edition d'auteurs allemands, dirigée par Joseph Kürschner (1855 - 1902).
  
- 3 Voir surtout le livre de Steiner : La science de l'occulte, Triades.
  
- 4 L'oeuvre de Steiner est difficile à quantifier. Il nous a laissé 27 ouvrages imprimés dès son vivant, mais aussi dans les 5000 conférences et de nombreux articles dans des revues et des encyclopédies ainsi que des lettres. L'administration de son "Nachlass" (oeuvres posthumes) a presque édité l'ensemble de son oeuvre. Une faible partie de ses écrits est traduite en français et paraît dans les **Editions** Triades, Paris ou des **Ed itions** Anthroposophiques Romandes, Genève. Quelques ouvrages existent aussi en français chez Fischbacher, Paris.
  
- 5 Ouvrage non traduit ; lorsqu'un ouvrage est traduit en français, j'indique toujours la maison d'édition (soit "Triades", soit "Fischbacher", soit "**EAR**").

- 6 Voir les souvenirs de deux collaborateurs de Steiner à l'époque de la "Arbeiterbildungsschule" (Université Populaire), cf. surtout chapitre 2 et bibliographie.
- 7 cf. le chapitre sur Steiner dans Ernst Bloch, Das Prinzip Hoffnung.
- 8 cf. Michel Foucault , Histoire de la Sexualité, tome 3
- 9 Steiner a par exemple développé un nouvel art de mouvement, l'Eurythmie, qui doit aider l'homme à découvrir activement les forces vivantes dans le langage et la musique ; l'eurythmie est une matière scolaire dans les écoles Waldorf.
- 10 Steiner emploie cette expression dans une conférence intitulée "Die Askese und die Krankheit " (l'Ascèse et la maladie) faite à Berlin, le 11.11.1909. Il entend par ce mot un travail conscient d'auto-éducation et non pas des privations physiques.
- 11 Voir les écrits et conférences de Steiner (tous chez EAR). Médecine et Science spirituelle ; Agriculture ; Fondements de la méthode biodynamique ; Pédagogie curative.
- 12 Dans son autobiographie (EAR, 2 vol.), Steiner décrit comment le calcul et la géométrie, enseignés par un professeur à Wiener Neustadt, ont fait naître en lui l'idéal de la pensée claire et systématique.
- 13 Titre allemand : Entwicklungsgeschichtliche Unterlagen zur Bildung eines sozialen Urteils, GA 1<sup>1<sup>a</sup></sup>  
Dans le cas où une traduction française n'est pas disponible, je m'efforcerai de citer d'après les oeuvres complètes (ou presque) de Steiner (= Gesamtausgabe ou GA) où chaque volume a un numéro.

## CHAPITRE 2 - LA PENSÉE SOCIALE ET PÉDAGOGIQUE DE STEINER ET SON ÉLABORATION

---

### 2.1. La genèse de l'action sociale

Avant de suivre de plus près l'évolution de l'action sociale de Steiner après la Première Guerre Mondiale, il est nécessaire de retracer - de nouveau très sommairement - la genèse biographique et intellectuelle de cette action.

La biographie de Steiner nous amène à poser la question de savoir comment une démarche philosophique et spirituelle a pu se métamorphoser en pratique sociale et pédagogique.

L'écrivain Walter Abendroth <sup>1</sup> (1896 - 1973), de 1945 à 1973 collaborateur de l'hebdomadaire DIE ZEIT, insiste sur le fait que Steiner a toujours eu le souci de situer sa nouvelle "image de l'homme" par rapport à la réalité sociale et qu'il avait élaboré pour cela une pédagogie ainsi qu'une conception sociale (celle de la Tripartition). Steiner lui-même a souvent récusé l'attitude de ceux qui se croient des hommes "pratiques" ou qui affichent une attitude "pragmatique" <sup>2</sup>, mais qui selon lui n'ont pas des idées assez claires pour pouvoir maîtriser la réalité :

" L'humanité sera certainement contrainte de reconnaître que beaucoup de choses parmi celles qu'elle considère comme pratiques, appartiennent aux illusions de la vie ; et beaucoup de choses qui lui semblent idéalistes et loin de la vie pratique devront être reconnues comme étant conformes à la réalité. Dans le domaine de l'éducation et de l'enseignement, une telle "leçon de choses" sera particulièrement nécessaire, car les grandes questions de la vie humaine nous mènent directement dans les salles de classes et les chambres des enfants " <sup>3</sup>.

Ce qu'on peut considérer comme une simple polémique anti-pragmatique gagne en précision lorsqu'on regarde quelques remarques de Steiner qui donnent une idée de la logique de sa démarche.

Dans le passage qui suit, nous trouvons une des idées de base de l'anthroposophie : d'après Steiner, les grandes civilisations comme l'Égypte, la Grèce classique, etc... auraient connu l'unité entre le savoir, l'art, la religion et l'éthique. Cette unité aurait été perdue dans les derniers siècles de notre histoire et ce serait la tâche de notre époque de la rétablir consciemment. Cela doit être possible par l'anthroposophie qui est censée fournir des idées qui relient ces différents domaines :

" La question sociale ne sera saisie dans sa vraie profondeur que lorsqu'elle sera considérée comme question morale (sittlich) comme question religieuse. Mais elle ne deviendra pas une question morale et religieuse si elle ne devient pas l'objet de connaissance spirituelle ".<sup>4</sup>

Dans une autre conférence, Steiner décrit le lien entre la question sociale, l'éducation et la médecine (ou l'hygiène) :

"(Car) la question sociale est pour l'essentiel une question d'éducation, et la question d'éducation est pour l'essentiel une question médicale ; mais une question relevant de la seule médecine fécondée par la science de l'esprit".<sup>5</sup>

En d'autres termes : l'image de l'homme que Steiner développe dans son anthroposophie est la source d'un renouveau social qui est censé transformer d'une part les sciences traditionnelles et qui donne d'autre part - directement ou indirectement - des impulsions à la vie sociale.

Autre question qui se pose après cet éclaircissement : la pédagogie de Steiner provient-elle essentiellement de **l'anthroposophie** - comme Steiner le décrit - ou a-t-elle emprunté des idées importantes à d'autres courants pédagogiques ou philosophiques ?

Pour répondre définitivement à cette question, il faudrait analyser le corpus de textes sur la pédagogie que Steiner nous a laissé, c'est-à-dire 15 cycles de conférences ainsi que de nombreux articles. Ceci n'est pas possible dans le cadre de ce travail ;

cependant, un survol rapide de ces textes montre que les références par rapport à d'autres pédagogies ou courants philosophiques restent marginales par rapport aux thèmes développés. Il s'agit souvent de remarques assez critiques qui font apparaître une forte antipathie de Steiner allant à l'encontre du bolchévisme<sup>6</sup> et dans une certaine mesure de Freud et de sa psychanalyse.<sup>7</sup> Les courants de la "Reformpädagogik" de son époque ne sont guère mentionnés.<sup>8</sup> Steiner ne les connaît-il pas assez bien ? Cela paraît improbable, compte tenu du fait que Steiner a suivi de très près les manifestations culturelles de son époque. Stefan Zweig par exemple, que Steiner a rencontré à Berlin dans le cercle littéraire "Die Kommenden" parle de son savoir "fantastique et en même temps profond" qui lui a montré "qu'il n'a pas été acquis par des lectures superficielles et des discussions mais par un effort intense de longues années"<sup>9</sup>. Témoignage sans parti pris ; Zweig n'a jamais adhéré aux idées de Steiner.

Autre indice pour l'originalité de la pédagogie de Steiner : elle est radicalement différente des autres courants réformateurs. Cette impression est confirmée indirectement par Wilhelm Flitner dans une collection d'essais sur la "Reformpädagogik"<sup>10</sup>. Flitner y donne un aperçu de toutes les tentatives importantes de la "Reformpädagogik" parmi lesquelles il cite Steiner. Il parle de sa pédagogie comme "une des deux conceptions pédagogiques cohérentes (einheitlich) et originales des années 1920". (L'autre étant le "Jena-Plan" de Peter Petersen). A plusieurs reprises, il indique la "pédagogie anthroposophique" comme source de l'école Waldorf. Lorsqu'il énumère les noms les plus connus parmi les réformateurs pédagogiques de l'époque (Alfred Lichtwark, Georg Kerschensteiner, etc...), il rajoute : "Les écoles qui se sont rattachées à la philosophie de Rudolf Steiner ont suivi leur propre chemin"<sup>11</sup>. La pédagogie de Steiner reste donc - au moins entre les deux guerres - un phénomène novateur qui se développe selon ses propres lois (cf. aussi chapitre 3.4.).

Il me semble donc permis de chercher les sources de l'engagement de Steiner dans sa biographie et ses écrits. (Les grands thèmes de sa vie étant déjà évoqués au premier chapitre, nous nous bornons ici à donner quelques précisions qui caractérisent son chemin vers son action sociale au lendemain de la Première Guerre).

## 2.2. Le travail pédagogique de Steiner

Dans son "Autobiographie" (titre allemand : Mein Lebensgang), Steiner nous dit qu'il a commencé à donner des cours particuliers à des camarades dès l'âge de 14 ans.<sup>2</sup> Il maintient cette activité - en partie motivé par des problèmes matériels - pendant 15 ans.

Au 6ème chapitre de "Mein Lebensgang", Steiner mentionne son activité pédagogique dans une famille de quatre garçons. Le plus jeune, Otto, qui a environ 10 ans, est un enfant handicapé (hydrocéphale) dont l'âme se trouve, d'après Steiner, "dans un état qui ressemble au sommeil". Steiner prend l'éducation du garçon en main et s'y consacre pendant plusieurs années jusqu'à l'entrée du garçon dans la "Unter-Prima" (Première) d'un lycée. Plus tard, le garçon devient médecin et meurt pendant la guerre. Steiner écrit sur son travail : " C'est là que je fis mes véritables études de physiologie et de psychologie ". Dans cette famille, du nom de Specht, Steiner<sup>4</sup> fait aussi la connaissance du Dr. Breuer, collaborateur de Freud .

Après sa période de Weimar (1890 - 1896), Steiner se trouva à Berlin. Entre 1899 et 1904, il enseigna à l' "**Arbeiterbildungsschule** " (Université Populaire). Cette "Université" avait été fondée par Wilhelm Liebknecht, député socialiste du Reichstag et rédacteur en chef du quotidien du mouvement social-démocrate. le "Vorwärts". Steiner n'avait pas demandé cet emploi, mais il l'accepta à la demande d'un certain Alwin A. Rudolf, membre du conseil d'administration de l'Université Populaire. Steiner devait y enseigner l'histoire. Comment ce contact entre Steiner et le milieu socialiste s'était-il établi ?

Il faut savoir que l'Université populaire avait à lutter avec un certain nombre de difficultés. Elle était à la limite de l'illégalité, constituée en association. Il fallait donc être membre de celle-ci pour pouvoir bénéficier des cours dispensés et de l'accès à la bibliothèque - tout cela pour éviter l'infiltration par des agents du pouvoir public. On s'imagine facilement la difficulté de recruter des enseignants plus ou moins proches du socialisme. Précisons (d'après Rudolf) que l'Université restait pourtant autonome dans ses décisions par rapport au Parti, ce qui permettait aux membres du Comité Directeur (dont faisait partie Rudolf) de chercher assez librement des enseignants motivés.

Lisons quelques passages du récit de Rudolf qui décrit sa recherche d'un enseignant d'histoire : <sup>5</sup>

" Notre projet de formation avait, de tous temps, réservé une place de choix à l'enseignement de l'histoire et à la répercussion des bouleversements politiques sur la littérature et l'art. Or, malgré nos efforts et notre perspicacité, c'est dans ce domaine que nous n'avions jamais réussi à trouver l'oiseau rare, capable de remplir cette tâche délicate. Une fois encore nous étions réunis chez Kurt Eisner . (...) Nous nous efforçâmes en vain de ~~la convaincre~~ d'accepter un poste d'enseignant dans notre école. (...) Cependant, il nous rendit un service inestimable en nous conseillant de contacter Rudolf Steiner... Il n'était alors pas encore question d'anthroposophie. C'est d'ailleurs la première fois que nous entendîmes prononcer le nom de Rudolf Steiner. Kurt Eisner, toujours très occupé, nous dit furtivement qu'il l'avait connu au sein d'une société d'art ~~dramatique...~~"

Rudolf poursuivit sa démarche, essuia entre-temps un refus de Rosa Luxemburg et obtint finalement une invitation chez Steiner qui "souhaite obtenir des précisions sur l'organisation et le but que propose cette Université Populaire".

Lors de l'entretien entre Steiner, Rudolf et un autre membre du Comité, R. Balzer, où régna une "atmosphère bienfaisante" , Steiner se montra assez ouvert, raconta des anecdotes et demanda ensuite des précisions sur les autres enseignants qu'il connaissait d'ailleurs tous.

Steiner semblait d'accord avec leur proposition, mais ne se prononça pas sur la question de la rémunération, ce qui rendit difficile l'acceptation par le Comité Directeur de ce personnage "mystérieux" comme enseignant. Mais Rudolf revint à la charge et obtint un autre rendez-vous. Ce fut la surprise :  
" Steiner ne daigna pas répondre au sujet des honoraires (...). Il ne nota rien, mais me dit sur un ton assuré que tout rappel était superflu (...). Il serait là pour dix soirées consécutives, le jeudi."

Malgré les doutes du Comité, Steiner commença ses conférences sur le thème : " La Révolution française, ses origines et son développement jusqu'à l'avènement de Napoléon " et annonça d'autres cycles : " L'Allemagne après la Révolution et jusqu'aux événements de mars " et "L'histoire de la Révolution allemande et de son effondrement ". En effet, un programme ambitieux d'histoire contemporaine !

Une soirée suffit pour dissiper les inquiétudes du Comité et pour captiver l'attention des auditeurs. Rudolf écrit sur cette première conférence :

"Dans notre programme, nous avons annoncé un conférencier. Or, il ne se contentait pas d'enseigner, de faire un cours. C'était un maître qui lançait un appel. Son but était de nous réveiller, amener chacun de nous à se forger, en toutes circonstances, notre propre jugement ".

Bien que Steiner ne semble pas prêcher des doctrines spiritualistes et qu'il semble porter un jugement nuancé sur les idées marxistes des autres enseignants, les rapports entre la direction de l'Université et lui deviennent de plus en plus tendus, d'autant plus qu'il est un enseignant qui attire les ouvriers et les intellectuels marxistes, toutes tendances confondues.<sup>9</sup> En outre, Steiner devient un personnage assez connu dans les milieux littéraires berlinois, grâce à ses nombreux articles et conférences.

Or, les tensions au sein de l'Université vont s'aggravant après la mort de Wilhelm Liebknecht (1902) qui avait défendu la liberté des enseignants.

Steiner lui-même semble tout d'un coup plus réservé par rapport à son travail. Un séjour à Londres - il y rencontre Annie Besant, Secrétaire Général de la Société théosophique anglaise, paraît comme un point de rupture avec les milieux littéraires et gauchisants de Berlin (voyage du 1 au 11 juillet 1902).

Rudolf raconte ses impressions après une visite chez Steiner, de retour de son voyage :

" Il ne s'était pas adressé à nous avec la cordialité que nous lui connaissions. Il semblait préparer un mouvement de décrochage. Bien que je n'eusse jamais imaginé le rencontrer sur un plan d'égalité, les rapports tout de même assez intimes que nous entretenions étaient presque des liens d'amitié. Cette intimité ne semblait plus vouloir se réaliser. (...) - Vint alors une invitation du "Cercle Giordano Bruno"<sup>10</sup> pour une conférence de Rudolf Steiner sur la conception du monde selon les derniers acquis de la connaissance.<sup>11</sup>

Cette conférence (8 octobre 1902 : " Monisme et Théosophie") est une sorte de "prélude" aux activités de Steiner dans la Société Théosophique ; elle nous donne en même temps une autre image, jusque-là plus ou moins cachée sous les traits d'une personnalité aimable et ouverte : le maître spirituel.

Le récit de Rudolf à propos de cette conférence devant le "Cercle Giordano Bruno" montre clairement cette dimension :

" Il monta sur l'estrade. De ce personnage, malgré sa taille modeste et élancée, émanait une puissance extraordinaire. J'eus l'impression qu'il était plus grand et se tenait encore plus droit que de coutume. Son discours traduisait une grande intensité de la pensée. Son regard était dirigé droit devant lui et passait par-dessus les têtes de ses auditeurs. (...) L'assistance désemparée suivit avec un étonnement glacial cette ouverture faite vers quelque chose d'inconnu, d'irrationnel, de surprenant et d'inhabituel. Cette esquisse des mondes spirituels était difficile à saisir ; il fallait se résigner à l'enregistrer (...).

Ce fut une longue conférence. Un engourdissement glacial persista bien après qu'il eut terminé. Aucun applaudissement. Personne n'osa bouger. Un silence de mort ! (...).

Steiner quitte tout : son appartement, l'Université Populaire et les milieux qu'il a fréquentés jusque-là : "Après avoir changé de domicile, Rudolf Steiner fut insaisissable , " écrit Rudolf.<sup>12</sup>

Ce témoignage privilégié nous permet de percevoir un leitmotiv dans la biographie de Steiner que nous allons retrouver à l'occasion du projet de l'école Waldorf. Steiner cultive une sorte d'attente active. Souvent il attend la demande d'intervention qui vient vers lui comme s'il avait une perception du bon moment (kairos) pour s'engager, se retirer ou changer de cap. Cette constatation nous donne un élément de réponse par rapport à la question initiale. Steiner n'a jamais cherché à imposer ses réponses ; il attendait qu'on lui pose la question. Ainsi, on peut dire que sans Eisner et Rudolf, il n'y aurait pas eu le professeur d'histoire à l'Université Populaire comme il n'y aurait pas eu d'école Waldorf sans Emil Molt. Cette attitude d'attente active est perçue par Rudolf lorsqu'il écrit : "Peu soucieux de gagner des disciples ou des adeptes, il (Steiner) ne pensait qu'à distribuer généreusement ses connaissances et son **savoir**."<sup>13</sup>

### 2.3. Un exemple de la pensée pédagogique de Steiner :

"L'éducation de l'enfant à la lumière de la science spirituelle"

(1 07)

#### 2.3.1. Corps, âme et esprit

Jusqu'ici nous avons essayé de donner une impression du cadre biographique et social dans lequel Steiner a élaboré ses idées. Il s'agirait maintenant d'apporter au moins un exemple du caractère de ces idées pour esquisser les bases des écoles Steiner (Waldorf) sur le plan pédagogique. Cette esquisse peut aider à comprendre en partie la place particulière que la première école Waldorf a tenue en 1919.<sup>1</sup>

Pour être à peu près complet, cet exposé exigerait une étude épistémologique de la démarche steinerienne, ce qui n'est pas possible dans le cadre de ce travail. Mentionnons donc tout de suite la base philosophique de Steiner : la science spirituelle

et notamment l'anthropologie qui en découle visent à comprendre l'homme (et ses rapports avec le cosmos) par une triple réalité : celle du corps, de l'âme et de l'esprit. Même si ces trois domaines se présentent, de prime abord chez l'homme, comme un tissu de relations physiques et psychiques, il est d'après Steiner très important de les distinguer qualitativement. Les domaines qui dépassent les phénomènes purement mécaniques - la Vie et l'âme - se présentent sur le plan ontologique comme entités (ou "corps") supra-sensibles. Leur "perception" directe demanderait le développement de "sens supérieurs", en principe accessibles grâce à des exercices spirituels : ceux qui ne possèdent que les sens "ordinaires" peuvent pourtant utiliser ces concepts comme outils de travail. Dans "L'éducation de l'enfant à la lumière de la science spirituelle", Steiner décrit les différents "corps" .

i) Le corps physique :

Il est "soumis aux mêmes lois que la vie physique, il se compose des mêmes matériaux et des mêmes forces que le monde inanimé tout entier " 3

ii) Le corps éthérique (corps de vie)

"C'est lui qui opère dans les substances et les forces du corps physique les phénomènes de la croissance, de la reproduction, de la circulation des liquides, etc..."<sup>4</sup> ; il est donc " l'architecte du corps physique ".

iii) Le corps astral

"Porteur de la joie, des pulsions, des désirs, des passions, etc.."<sup>5</sup>  
Il fait que l'homme et l'animal peuvent avoir des sensations.

L'homme partage les qualités qui se manifestent dans ces corps avec les règnes de la nature (minéral, végétal, animal). Or, lui seul "possède" un centre de personnalité, le Moi, qui fait que se manifeste chez l'homme un nouveau principe dans l'évolution. Steiner écrit : " Le petit mot "Moi" (Ich) est très différent de tous les autres. En réfléchissant judicieusement à ce qu'il est, nous nous initions à la connaissance de la nature humaine.

Tout autre nom peut être appliqué par tous les hommes indifféremment à l'objet qui lui correspond. Pour tous la table s'appellera "table", la chaise s'appellera "chaise". Il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit du mot "Moi". Personne ne peut l'employer pour désigner un autre que soi-même ; chacun de nous ne peut l'attribuer qu'à soi. Jamais le nom "Moi" ne peut résonner à mon oreille comme désignation de moi-même. En se désignant comme "Moi", l'homme doit, en lui-même, formuler son propre nom. Un être qui peut se dire à lui-même "Moi" est un monde pour soi". Le "Moi" a chez l'homme une vocation civilisatrice ; il est "porteur de l'âme humaine **supérieure**" et il a pour tâche de transformer la vie psychique de l'homme vers une plus grande harmonie. Il est évident que cela ne va pas tout seul. L'homme doit utiliser son "Moi" pour entrer activement en contact avec certains phénomènes culturels de son époque, en particulier l'art et la religion **qui** agissent d'après lui jusque dans le domaine de la Vie (le corps éthérique) :

" Les facteurs ordinaires de culture agissent sur le corps astral. Ils impressionnent par des plaisirs, des peines, des aspirations très différents de ceux qu'ils sollicitent primitivement (...) L'homme transforme son corps éthérique en pressentant, grâce à l'oeuvre d'art, un monde plus élevé et plus noble dans le domaine de la perception sensorielle. La religion favorise puissamment la purification et l'ennoblissement du corps éthérique. Les impulsions religieuses ont ainsi leur mission grandiose dans l'évolution humaine".

Cette évolution est donc une "**Education** du genre humain" dans le sens de **Lessing**. Il est intéressant de remarquer que Lessing et Steiner sont à ma connaissance les seuls penseurs européens depuis le siècle des lumières à avoir élaboré un concept de la réincarnation, différent de celui de la métempsychose dans les religions orientales. Steiner maintient que l'homme pourra dans un avenir assez lointain aller jusqu'à transformer ses fonctions physiques - circulation du sang, respiration, etc.. phénomène qu'on nous rapporte parfois de certains yogis. Le Moi, partie indestructible de notre être permettrait donc - au travers de plusieurs incarnations - le progrès de l'humanité.

### 2.3.2. Les septaines et leur signification pédagogique

Ces concepts qui semblent assez théoriques et vaguement apparentés à des courants de pensée orientaux ou gnostiques <sup>9</sup>, comment peuvent-ils être à la base d'une pédagogie originale?

Tout d'abord, ils ont été précisés dans un grand nombre de conférences et font objet d'importantes recherches en cours qui les mettent à l'épreuve dans des domaines comme la biologie, la psychologie ou l'histoire...

Steiner lui-même les a mis en rapport avec l'évolution de l'enfant et de **l'adolescent** <sup>10</sup>. La pédagogie steinerienne travaille avec le concept des septaines, rythme principal de chaque biographie et qui fait chaque fois apparaître des modifications dans la personnalité de l'être humain par rapport aux différents corps (Steiner parle de "naissances"). Cette sorte de "dynamique" biographique que Steiner décrit dans son article, exige de la part de ceux qui entourent l'enfant des attitudes appropriées. Comme exemple, nous pouvons citer quelques phrases concernant la période jusqu'à 7 ans

" Ce ne sont pas des aphorismes moraux, ce ne sont pas des exhortations raisonnées qui orientent l'enfant dans le sens indiqué (c'est-à-dire vers un développement harmonieux de son corps), mais les actes des grandes personnes qui se déroulent visiblement sous ses yeux. Des enseignements n'agissent pas, pour le modelage des formes (physiques), sur le corps physique, mais sur le corps éthérique et celui-ci, jusqu'à la 7ème année, est pourvu d'une gaine éthérique protectrice, tout comme le corps physique est enclos, jusqu'à la naissance physique, dans le corps physique de la mère.

Tout ce qui, dans le corps éthérique, doit se développer avant la 7ème année en fait de représentations, d'habitudes, de mémoire, etc..., se développe spontanément, à l'instar des yeux et des oreilles qui se développent à l'intérieur du corps maternel sans le concours de la lumière extérieure". 11

Voilà une des idées directrices qui découlent de l'anthropologie de Steiner : l'enfant et l'adolescent sont - en fonction du stade de leur développement - "ouverts" et prêts à recevoir les empreintes de leur entourage sur les différents corps, et cela en allant du physique au psychique.

Schématiquement, cela se passe comme suit :

- 0 - 7 ans : "modelage " du corps physique
- 7 -14 ans : "empreintes" au niveau des forces vitales (corps éthérique)
- 14-21 ans : "empreintes" au niveau de la vie psychique (corps astral).

D'après Steiner, c'est seulement autour des 21 ans que le MOI est capable d'organiser des comportements autonomes. Jusqu'à cet âge-là, l'homme a besoin d'être éduqué par d'autres. Il s'agit ici d'une justification anthropologique du rôle de l'éducateur, ce qui met fortement en question une pédagogie "anti-autoritaire".

En effet, Steiner indique des "mots magiques" pour les deux premières semaines par rapport à la relation entre adulte et enfant. Pour la première semaine, il indique " imitation et exemple" (Nachahmung und Vorbild) et pour la deuxième "discipline et **autorité**" (Nachfolge und **Autorität**).<sup>12</sup>

Jusqu'à 13 ou 14 **ans, il** est considéré comme juste de suivre une autorité et c'est seulement après que l'adolescent développe "au bon moment" ses capacités de jugement qui créent inévitablement une distance entre lui et l'éducateur. Cependant, l'autorité ne doit jamais être l'effet d'un rapport de forces, mais le résultat d'une attitude de l'adulte qui respecte l'évolution de l'enfant. Steiner emploie des mots très forts :

" Heureux l'enfant qui, non seulement en des instants solennels, mais dans la vie quotidienne, pourra élever ... les yeux vers ses maîtres et ses éducateurs comme vers ses autorités naturelles ."<sup>13</sup>

Et il continue par une indication pratique :

" A côté de ces autorités vivantes (...) doivent se ranger les autorités dans le domaine de l'esprit. Les héros de l'histoire, les récits tirés de la vie des grands hommes et de femmes dignes

de servir de modèles, doivent déterminer la conscience morale, la direction de l'esprit. Plus tard seulement les principes moraux abstraits pourront jouer leur véritable rôle, lorsque le corps astral, la puberté venue, aura dépouillé l'enveloppe astrale. "

Jusqu'à la puberté, le professeur doit cultiver la mémoire et l'imagination de l'enfant, après il doit élaborer avec l'adolescent sa faculté de jugement :

" On enfreint (les lois du développement) en mettant trop à contribution l'intelligence à une époque où la formation de la mémoire est la tâche essentielle. L'intelligence est une faculté de l'âme qui ne naît qu'après la puberté ".<sup>14</sup>

Et plus loin : " Le jeune doit être pénétré du désir d'apprendre d'abord et de ne juger qu'après. La raison ne se prononce que lorsque toutes les autres facultés de l'âme auront parlé ; avant ce moment, l'intelligence devrait se limiter à un rôle de médiateur .<sup>15</sup>

Derrière des phrases comme celle-ci - première ébauche d'une pédagogie - se cache tout un programme que Steiner va préciser lors de la fondation de l'école Waldorf.

Quelques traits de la future pédagogie apparaissent déjà dans cet écrit de 1907 :

- 1) La place importante de l'éducation des facultés d'âme autre que "la raison" (der Verstand) par des éléments artistiques et religieux.
- 2) Le souci de respecter l'évolution organique de l'enfant en ne sollicitant pas prématurément certaines facultés. Pour W. Abendroth, ce respect est le principe "le plus décisif" de la pédagogie. <sup>16</sup>
- 3) L'idée qu'une activité prématurée de l'intellect qui cherche à former un jugement nuit à l'évolution morale de l'enfant.

L'usage exclusif du raisonnement analytique doit être préparé par l'entraînement de la mémoire, par l'usage de l'image et du symbole.

Ces quelques remarques permettent peut-être de saisir la différence entre les courants traditionnels de la pédagogie et les tentatives réformatrices d'un côté et la pédagogie Steiner de l'autre. Cette originalité surprend sans doute moins lorsqu'on connaît la base de ces idées.

Steiner était conscient de l'importance de la réalisation concrète de ses idées dans la pratique sociale par rapport à L'anthroposophie même. Lisons les dernières phrases de

" L'éducation de l'enfant... " .

" Lorsque de toutes parts, les milieux anthroposophiques auront reconnu qu'il s'agit, en toute première ligne, de tirer nos enseignements des solutions pratiques applicables aux multiples situations de la vie, et non pas de disserter complaisamment sur un système, alors on verra la vie elle-même s'ouvrir et devenir compréhensible par l'anthroposophie.

Sinon, on continue à prendre celle-ci pour la bannière d'une secte religieuse composée de quelques étranges visionnaires. Mais si elle se consacre à une oeuvre spirituelle positive et utile, alors les années ne s'écouleront pas sans voir grandir autour d'elle des sentiments d'intelligente approbation " .

Il va falloir que Steiner attende la fin de la Première Guerre Mondiale pour mettre en place les réalisations de l'anthroposophie.

#### 2.4. Steiner et la question sociale

##### 2.4.1. Le "détour" par la science de l'Esprit

La fin de l'écrit sur "L'Education de l'enfant..." présente une réflexion que nous trouvons assez souvent dans les conférences et articles de Steiner avant et après la Guerre.

Dès 1905, Steiner, dans sa revue Luzifer - Gnosis, consacre un article à la question sociale. Dans cet article, Steiner essaie de répondre à un certain nombre de reproches plus ou moins explicitement formulés à l'égard des théosophes.

Prenons quelques éléments de la première partie de cet article. La science de l'Esprit, se demande Steiner, a-t-elle quelque chose à dire par rapport aux problèmes sociaux ? Y-a-t-il un lien entre les idées sur la réincarnation, le karma, l'origine de l'homme, etc... et la réalité quotidienne ? La réponse de Steiner est complexe. Il distingue deux étapes de l'assimilation de la science de l'Esprit.

1) On l'étudie, on essaie de penser ses concepts et de développer un "sentiment pour ses vérités" (*Empfindung* für die Wahrheit). Le résultat de cette démarche serait un "sentiment" (Gefühl) de "satisfaction" (Befriedigung) justifié.

2) Mais ce n'est que lorsque l'étudiant de la science de l'Esprit s'approche de la vie pratique qu'il trouve le "fruit" de cette science : une "compréhension des exigences (Forderungen) sociales".

D'après Steiner, la science de l'Esprit n'est pas faite pour rester dans des "cercles" animés par une curiosité pour l'occulte mais elle apprend à connaître "les véritables lois de la vie" elle est un "détour qui mène à la faculté de remplir de vie sa pensée, ses jugements et ses sentiments (Empfinden)."

En même temps, Steiner avoue qu'il y a eu peu d'efforts pour aller dans ce sens-là dans les cercles "qui se consacrent à la science de l'Esprit." Nous pouvons voir en cela en partie une polémique subtile par rapport aux théosophes, surtout à cause du penchant "mystique" et "spéculatif" de ces milieux.<sup>4</sup> Le fait que Steiner n'ait pas poursuivi la rédaction d'articles portant sur des problèmes sociaux montre l'indifférence et l'élitisme de la Société Théosophique. La remarque de Steiner un peu plus loin, affirmant que le mouvement spirituel actuel - lisons : le futur courant anthroposophique ! - n'en serait qu'à ses débuts et qu'une étape ultérieure consisterait à l'introduire "dans tous les domaines pratiques de la vie"<sup>5</sup>, va dans le même sens.

Mais Steiner est loin de vouloir qualifier la future anthroposophie de panacée. IL admet que "beaucoup" (en italiques)<sup>6</sup>

puisse être amélioré par la réalisation de propositions venant de certains côtés. Il cite entre autres comme partiellement exemplaire la tentative de la communauté idéale de Robert Owen (1771 - 1858). En même temps, Steiner utilise cet exemple pour montrer les défauts d'une pensée sociale qui suppose que l'homme (par sa nature bon) développe un sens social naturel dès qu'il peut vivre dans des institutions idéales. La vingtaine de pages qui suit représente une critique de la pensée sociale de son époque qui annonce déjà quelques éléments de la Tripartition Sociale. Il faut donc s'y attarder.

D'abord Steiner s'élève contre l'opinion selon laquelle certains individus ou "classes" seraient des "exploiteurs méchants" qui infligent aux autres de la peine. Il pense plutôt que "tous les exploiters... aimeraient mieux que les victimes de leur exploitation n'aient pas à souffrir " <sup>7</sup>. Si c'était une vérité, quelle en serait la conséquence pour l'action sociale ? Faudrait-il prendre modèle sur Bouddha, se demande Steiner, et essayer de surmonter la haine, non pas par la haine, mais par l'amour?

En effet, Steiner voudrait qu'on ne s'arrête pas à l'analyse des faits sociaux extérieurs (Verhältnisse) qui ne seraient que l'expression d'une "vie intérieure" <sup>8</sup>, notamment de "pensées, opinions et sentiments" (Gedanken, Gesinnungen und Empfindungen). Il demande qu'on pénètre jusque dans les pensées de ceux qui ont créé ces conditions sociales.

Or, une des idées sous-jacentes aux conditions sociales (en particulier dans le domaine économique) serait celle de "l'intérêt personnel". Le "riche" qui, d'après Steiner, n'est pas synonyme de "l'exploiteur", mais aussi le citoyen ordinaire qui s'achète un costume bon marché, vivent plus ou moins consciemment d'après cette idée parce que "costume bon marché" veut souvent dire "producteur mal payé". Cette "mentalité" (Gesinnung) ne peut pas être changée grâce à une législation ou des mesures sociales, aussi utiles soient-elles : " Ce n'est pas par cela qu'on peut

pallier l'exploitation elle-même".<sup>9</sup>

S'il s'agit d'un achat, de la création d'une entreprise, etc..., le problème se pose dans les mêmes termes.:

" Une personne qui ne peut qu'agir en son intérêt personnel, que doit-elle regarder ? Elle doit veiller à acquérir le plus possible de biens. Comment les autres doivent travailler pour satisfaire ses besoins, elle ne peut pas en tenir compte. Pour réussir, elle doit déployer ses forces dans la lutte pour l'existence. Lorsque je crée une entreprise qui doit m'apporter le plus de profit possible, je ne me pose pas la question de savoir de quelle manière je dirige la main d'oeuvre qui travaille pour moi. Or, lorsqu'il ne s'agit pas de moi, mais seulement de savoir comment mon travail sert aux autres, alors tout change. Je ne verrai alors pas la nécessité d'entreprendre quelque chose au détriment des autres. C'est ainsi que je mets mes forces non pas à mon service, mais à celui des autres. Et cela a pour conséquence un tout autre épanouissement des forces et des capacités de l'homme ".<sup>10</sup>

Après ces remarques générales, Steiner discute l'expérience d'Owen. Il relève comme erreur principale de sa démarche une foi naïve dans la "bonté de la nature humaine" <sup>11</sup>. En revanche, Steiner pense que la recherche de l'intérêt personnel et l'égoïsme tout court font naturellement partie de l'organisation humaine, ce qui mène d'habitude à la revendication sociale d'après laquelle chacun devrait pleinement profiter des fruits (Ertrag) de son travail.

#### 2.4.2. La loi sociale

Or, pour Steiner, c'est exactement ce principe qui est à l'origine de la misère sociale. A cette idée, il oppose une loi sociale (soziales Hauptgesetz) qui s'articule ainsi :

" Moins l'individu revendique pour lui les fruits de son travail, c'est-à-dire plus il donne à ses collaborateurs une partie de ses propres produits et plus ses propres besoins sont satisfaits non pas par son travail mais par le travail des autres,

plus est grand le bien d'une communauté de personnes travaillant ensemble ".

Steiner est catégorique : toutes les institutions qui ne fonctionnent pas selon ce principe - qui serait une vraie loi comme les lois physiques - produisent quelque part la misère. Le travail humain et la satisfaction des besoins doivent être des choses "tout à fait séparées". Comme ultime conséquence, le salaire serait une sorte d'allocation" versée (selon les besoins ?) indépendamment du travail effectué, à condition toutefois qu'à une échelle globale, le travail nécessaire - production, services, etc... - soit fait. Il va de soi que cette orientation ne devrait pas être une incitation à la paresse ni l'affaire de quelques "idéalistes" ; il devrait bel et bien être la loi fondamentale du monde du travail.<sup>12</sup> Il faudrait donc assez d'hommes "qui trouvent le chemin pour sortir de l'égoïsme".

Pour cela, il faudrait des institutions où l'homme trouve la raison de son travail dans la communauté qui lui permet de voir le sens du travail quotidien et le contexte social dans lequel il est réalisé. Il est surprenant de constater à quel point Steiner s'approche ici de la notion marxiste de l'aliénation".

Dans la cité grecque ou la ville libre médiévale, Steiner croit pouvoir trouver une "perception obscure" (ein dunkles Gefühl)<sup>14</sup> de cet esprit communautaire ("**Gesamtgeist**") qui anime une activité sociale juste. En même temps, il ne croit pas à la valeur de modèles venant du passé et qui pourraient résoudre la question sociale, parce que cette question demande surtout un "éveil" intérieur de "capacités et de **forces**"<sup>15</sup> qui font de l'homme un être social. Nous sommes donc de nouveau (implicitement) renvoyés à la question d'éducation.

Cette analyse repose sur un concept de la science spirituelle que Steiner développe longuement à plusieurs **reprises**<sup>16</sup> le "moi supérieur". D'après lui, il n'y a pas de réponse abstraite à la vieille question : l'homme, est-il bon ou mauvais par sa nature ? Un homme peu évolué qui n'a pas soumis sa vie psychique

(qui reste à l'état "brut") à une (auto-) éducation par la pensée, est capable de tout. Seul, celui qui a fait un travail sur soi ou qui a été amené à une mise en cause grâce à des évènements extérieurs, a développé un autre centre de sa personnalité source d'"altruisme" . le moi supérieur.

En ce qui concerne la communauté, Steiner formule cette idée comme suit :

" On peut seulement aider l'individu en lui procurant du pain ; si l'on veut procurer du pain à une communauté, on doit l'aider à acquérir une vision du monde (eine Weltauffassung).<sup>17</sup>

Autrement dit : la loi sociale décrite plus haut est le cadre dans lequel il faut évaluer toute mesure parlementaire, sociale etc.. qui ne peut qu'atténuer les problèmes sociaux. Cette loi n'est pourtant pas un cadre rigide, un dogme. Steiner insiste beaucoup sur le caractère évolutif des phénomènes sociaux et aussi sur celui de la science de l'Esprit :

"Seul quelqu'un qui veut à tout prix avoir des dogmes établis et rigides peut croire que la forme actuelle de l'enseignement de la science spirituelle est définitive ou même la seule possible".<sup>18</sup>

Les formes sociales doivent donc à la fois obéir à la loi sociale et être des créations nouvelles qui se concrétisent chaque fois qu'un groupe d'hommes le veut. Steiner résume son point de vue ainsi : " Le monde ne progresse que lorsque les hommes le veulent".<sup>19</sup> Dès que l'homme trouve une sortie de la prison de son ego, beaucoup de choses sont possibles.

Que signifie cette étape de la pensée steinerienne pour notre sujet ? Elle montre pour la première fois assez clairement le rapport entre l'évolution de l'homme et la société. Steiner montre - sans les nommer - les impasses dans les pensées émanant de deux courants :

a) Le spiritualisme (exemple : la théosophie !) qui croit que tout est dans la culture de la vie intérieure, ce qui mène à une indifférence par rapport au fait social.

b) Le marxisme ou le socialisme utopique (Owen) qui croient que l'homme retrouve sa bonté naturelle dans des institutions justes, la société idéale, etc... Ces courants ne voient pas que l'homme doit évoluer pour devenir un être social, ou ils voient cette évolution comme une simple adaptation aux conditions économiques (comme le marxisme).

En revanche, Steiner essaie de montrer que l'homme est vraiment "entre la bête et l'ange", selon les idées, etc... qui animent ses comportements et son degré d'évolution. Cela n'exclut pas la nécessité d'une évolution sociale par des institutions qui encouragent l'évolution personnelle et qui lui offrent un cadre. Notons pourtant le rôle primordial de l'évolution intérieure dont un aspect est l'éducation de l'enfant. Par ce biais, la fondation de l'école Waldorf reçoit une motivation théorique puissante.

## 2.5. La Tripartition sociale

### 2.5.1. L'homme tripartite

Pour regarder un dernier élément très important du "bagage" d'idées que Steiner apporte en vue de son activité sociale, nous allons essayer de cerner le grand principe de base que Steiner a préconisé comme clé pour toute réflexion sur les institutions à notre époque.

Devant les membres de la Société Anthroposophique, Steiner essaie dans plusieurs cycles de conférences de dévoiler les causes des événements tragiques de la Première Guerre Mondiale. Sa démarche n'est pas systématique dans le sens d'une étude historique, mais il présente un certain nombre d'"aphorismes" - parfois assez surprenants - qui caractérisent le climat social et les influences politiques qui auraient conduit à la grande catastrophe.

Une autre série de remarques porte sur les idées qui pourraient faire sortir l'Europe d'après guerre de la crise sociale et économique. Steiner précise en même temps que ce ne sont pas le nationalisme et l'impérialisme qui constituent la véritable "âme"<sup>2</sup> du peuple allemand (en tant qu'unité linguistique), mais qu'il a comme mission le développement d'un nouvel ordre social qui devrait créer un contre-poids par rapport aux courants réactionnaires (monarchisme...) et aussi au marxisme, surtout sous sa forme léniniste.

Pour donner une base idéale à ce nouvel ordre, Steiner formule un concept qui aurait déjà existé chez Platon<sup>3</sup> et qu'il faudrait d'après lui intégrer sous une nouvelle forme dans la pensée sociale contemporaine : la Tripartition de l'homme et de la Société.

Le concept de la Tripartition de l'homme précède chronologiquement celui de la société. Il est publié par Steiner dans un livre intitulé "Von Seelenrätseln" (Des énigmes de l'âme) et publié en 1917.<sup>4</sup> Malgré son apparente simplicité, la Tripartition est le point de départ d'un grand nombre d'études en médecine anthroposophique dont il représente un des concepts de base. En même temps, elle veut être un principe régulateur dans le fonctionnement d'une société.

Nous ne pouvons que donner ici un schéma très grossier de cette Tripartition en renvoyant le lecteur au chapitre principal de "Von Seelenrätseln". Steiner y pose la question de savoir comment l'homme avec ses facultés spirituelles et psychiques - penser (das Denken), sentir (das Fühlen) et vouloir (das Wollen) - "s'appuie" sur son organisation physiologique.

Ses études aboutissent à l'identification de trois "formes d'activité" (Tätigkeitsformen),<sup>5</sup> dans l'organisation humaine qui ont chacune une certaine indépendance (Selbständigkeit). Ils ne seraient pas, comme le maintient la psychologie de son époque (Brentano, Ziehen...) des fonctions du système neuro-sensoriel.

Il s'agit des "formes d'activité" suivantes .

- i) celle du système neuro-sensoriel qui - avec le cerveau, les nerfs et les organes de perception - représente la base physiologique de notre faculté de penser.
- ii) celle du système "rythmique" qui - avec l'activité respiratoire et la circulation du sang - représente la base du sentir.
- iii) celle du système "métabolique" qui a son siège principal dans les organes de digestion et de reproduction ; il est la base de notre vouloir, de tout ce qui est vécu comme **impulsion** au niveau psychique.

Il y a bien sûr dans l'organisme humain interpénétration de ces trois systèmes, mais celle-ci est le signe d'une vie psychique sans cesse "en mouvement". Le corps entier est la base, l'instrument de la vie psychique qui se sert de **différentes** activités physiologiques autonomes (action des nerfs - respiration - métabolisme) pour trouver son expression.

Ce concept de l'homme tripartite, est-il adéquat en ce qui concerne la société, ou s'agit-il d'une image plus ou moins approximative ?

#### 2.5.2 Les "Fondements de l'organisme social"

Steiner montre à plusieurs reprises la nature du lien entre le fait biologique (vu par **L'anthroposophie !**) et le fait social. Nous trouvons par exemple une explication dans un livre très important de Steiner, publié en 1919 : "Fondements de l'organisme social " .

" Je suis sûr que, dans un avenir très proche, la biologie, la physiologie, toutes les sciences naturelles, aboutiront à l'égard de l'homme à cette conception (tripartite) de l'organisme humain". <sup>8</sup>

Steiner croit d'une façon assez optimiste à l'introduction de ces concepts dans les sciences naturelles. Mais il rajoute que, même si cela devait durer longtemps, les sciences naturelles pourraient, à la limite, "attendre", mais non le fonctionnement de l'organisme social :

" On ne peut développer une pensée, des sentiments, une volonté et des désirs sains en ce qui concerne l'organisme social que si l'on reconnaît - ne serait-ce que plus ou moins instinctivement - qu'une triple organisation, comparable à celle du corps humain, lui est salutaire ".<sup>9</sup>

S'agit-il en fait d'un simple jeu d'analogies entre l'organisme humain et "l'organisme social "? Steiner se défend contre un rapprochement gratuit : "... nous ne cherchons pas à transposer dans l'organisme social une vérité conforme aux lois de la nature. Ce que nous cherchons est tout différent. Nous voudrions que la pensée et la sensibilité de l'homme apprennent, par l'observation de l'organisme naturel, à ressentir ce qui est viable afin de savoir l'appliquer ensuite à l'organisme social ".

Et un peu plus loin, nous lisons une remarque très intéressante dans le cadre de notre travail : " La crise actuelle que traverse l'humanité exige qu'en chaque être humain se développent certains sentiments et que ces sentiments soient suscités par l'éducation et l'école, au même titre que l'assimilation des quatre opérations ".<sup>10</sup>

Si l'on veut résumer la démarche de Steiner, on s'aperçoit qu'il voudrait que l'idée de la Tripartition devienne un élément de socialisation qui rende l'homme capable de s'insérer d'une manière juste dans l'organisme social.

Mais quel est donc le lien entre les deux "organismes" s'il ne s'agit pas d'une simple analogie ? D'après Steiner, il y a trois domaines dans la société qui ont un lien réel avec l'organisme tripartite :<sup>11</sup>

- i) La vie économique, c'est-à-dire "la production, la circulation et la consommation des marchandises" doit constituer une fonction indépendante dans l'organisme social. C'est le domaine où l'homme se sert des ressources naturelles pour les transformer par son travail. Dans l'organisme humain, le système où se matérialisent les besoins "économiques" de l'homme (nutrition, etc...) est l'ensemble des processus métaboliques.
  
- ii) La vie "juridique" (Rechtsleben), c'est-à-dire le "Droit public, la vie politique proprement dite" tout ce qui règle "les rapports d'homme à homme" doit être médiateur entre la vie culturelle (spirituelle - **Geistes-Leben**) et l'économie ; comme le système rythmique ou respiratoire, elle doit garder une certaine autonomie.
  
- iii) La vie culturelle ou spirituelle enfin doit vivre par tout ce qui est apporté comme "dons naturels" par les individus. Elle est le domaine où doivent pouvoir s'exprimer librement les talents individuels qui naissent dans la pensée (avec son siège, le système neuro-sensoriel).

Steiner résume le caractère de ces trois systèmes :

" Le premier système, la vie économique, concerne tout ce qui doit être là pour que l'homme puisse régler ses rapports matériels avec le monde environnant. Le second système concerne tout ce qui doit exister dans l'organisme social dans les rapports d'homme à homme. Le troisième est en relation avec tout ce qui doit surgir, issu de chaque individualité humaine, et doit être incorporé à l'organisme social".

Dans un autre rapprochement, Steiner établit un lien entre les idéaux de la Révolution française (Liberté, Égalité, Fraternité) et ces trois domaines. Pour lui, ces trois mots n'ont un sens que lorsqu'on les applique à l'intérieur d'un domaine bien précis : la liberté est un principe de base pour toute action individuelle dans la vie culturelle, l'égalité est le principe

dans le domaine juridique, la Fraternité devrait régner dans la vie économique.

Chronologiquement parlant, Steiner élabore l'idée de la Tripartition (dont nous allons rencontrer les détails en filigrane dans la partie principale de ce travail) dans le domaine de la psychologie durant "trente ans"<sup>12</sup>

, c'est-à-dire de 1887 (?) à 1917 et dans le domaine social (grosso modo) pendant la Première Guerre. Ces idées entrent sur la scène politique fin 1918, début 1919 et gagnent en influence pendant toute l'année 1919 pour être écrasées par leurs adversaires dès qu'elles s'installent dans les milieux bourgeois et surtout prolétaires. Jusqu'à sa mort en 1925, Steiner n'a pourtant pas cessé d'en parler, par exemple devant des étudiants en sciences économiques (cours d'Économie Sociale en 1922) <sup>13</sup> ou lors d'un congrès à Vienne ( la même année) sur le thème des relations **Est-Ouest.** <sup>14</sup>

Mais c'est dès 1917 que Steiner a essayé de soumettre la Tripartition Sociale comme projet politique à un certain nombre de **personnalités.** <sup>15</sup> Il considérait cette idée comme contribution de l'Europe Centrale à la formation d'une société stable d'après-guerre face aux propositions du président américain Woodrow Wilson qu'il critiquait d'une manière très sévère. Deux mémoranda, rédigés par lui en 1917, sont transmis à des personnalités proches de l'Empereur autrichien Charles (Karl) et à des membres du gouvernement allemand, dont le secrétaire d'Etat von **Kühlmann** et le prince Max von Baden, futur chancelier du Reich.

En novembre 1917, l'Empereur Charles lui-même écoute un exposé sur la Tripartition Sociale par un de ses anciens fonctionnaires, le comte Ludwig **Polzer** - Hoditz. L'Empereur se montre fort intéressé et demande à Polzer-Hoditz de lui soumettre "tout le système de la Tripartition dans un mémorandum". Il lui sera transmis par Polzer-Hoditz le 17 Février 1918. L'Empereur n'en semble pas tenir compte dans ses dernières actions politiques;

entre temps Wilson, adversaire secret de Steiner, a proclamé ses "Quatorze Points" (8 Janvier 1918) qui dominent les idées géo-politiques de son époque. Pour la prochaine intervention, Steiner s'adresse en grande partie au prolétariat - un milieu qu'il connaît depuis son enfance - dans les premiers mois de la République de Weimar.

## NOTES DU CHAPITRE 2

2.1.

I Walter Abendroth, Rudolf Steiner und die heutige Welt,  
Fischer Taschenbuch, Hamburg 1982.

2 cf. Les pages sur le pragmatisme dans Steiner, Die Rätsel der  
Philosophie, vol. 2, p. 193 ff, (Dornach, 1973).

3 Cité d'après Abendroth, P. 60

4 Abendroth, P. 94

5 Les termes "Science de l'Esprit" et "anthroposophie" ne sont pas synonymes. Steiner emploie souvent le premier terme ; le mot "l'anthroposophie" (avec l'article défini) qui suggère un tout cohérent n'est utilisé par Steiner que peu de temps avant sa mort dans une nouvelle préface pour un de ses livres ! (cf. Friedrich Hiebel, Zu Rudolf Steiners Ideen über die Wirklichkeit der Erde im Weltall, dans : Ausblick auf das Arbeitsjahr 1986 - 1987 du Goetheanum).

6 Dans son cours aux professeurs de la première école Waldorf (Allgemeine Menschenkunde..., Dornach 1975) Steiner parle de la réforme scolaire du commissaire du peuple Lunatscharski (responsable de la propagande entre 1917 et 1929) ; Steiner paraît horrifié : cette réforme, dit-il, est "la mort de toute civilisation " (p. 75).

7 Les rapports entre l'anthroposophie et la psychanalyse se sont assez détendus depuis ; déjà Steiner parle de certains aspects positifs des théories freudiennes ; à l'heure actuelle plusieurs travaux existent qui présentent des points de vue assez nuancés.

8 La "Reformpädagogik" est l'ensemble des mouvements sociaux qui visent un renouveau de l'éducation de l'enfant. Ces mouvements partent souvent d'une critique de l'éducation traditionnelle qui, selon eux, ne tiendrait pas compte des exigences d'une société moderne.

8 (suite)

Dès le fin du 19ème siècle, des penseurs comme F. Nietzsche, W. Dilthey et (plus tard) Paul Lagarde, décrivent le danger d'une barbarisation de l'homme et parlent de la nécessité d'une éducation moderne.

Après la Première Guerre Mondiale, plusieurs tentatives furent entreprises dans le sens d'une recherche d'un nouveau lien avec la nature, avec les arts et l'artisanat, etc...

(pour plus de détails, voir le livre de Flitner/Kudritzki, cf. note 10).

Dans l'oeuvre de Steiner, il y a peu d'allusions à ces mouvements.

Il y a en revanche un assez grand nombre de jugements positifs sur des ouvrages philosophiques ou pédagogiques du classicisme allemand, par lequel Steiner est très influencé (exemples : Les "Lettres Esthétiques" de Schiller ou "Levants" de Jean-Paul).

9 Stefan Zweig, Die Welt von gestern, Stockholm 1942, cit. d'après Abendroth, p, 163.

10 Wilhelm Flitner/ W. et G. Kudritzki, Die deutsche Reformpädagogik, Düsseldorf/München 1961/62.

11 ibid. p. 24

2.2.

1 J'ai utilisé l'édition allemande (Dornach, 1962<sup>8</sup>) ; trad. fr. chez EAR sous le titre "Autobiographie", 2 Vol.

2 ibid. p. 190

3 ibid. p. 105

4 ibid. p. 195 +

5 Alwin A. Rudolf, p. 43 St

6 Il s'agit de la "Société Dramatique Indépendante" qui avait comme but de mettre en scène des pièces d'avant garde qui

6 (suite)

n'auraient pas "passé" dans les théâtres subventionnés à cause de la censure. La première mise en scène à laquelle participe Steiner est "L'intruse" de Maurice Maeterlinck, cf. Autobiographie, Ch. 25.

7 Rudolf, p. 50

8 *ibid.*, p. 69

9 Rudolf nous donne le récit de quelques longues soirées (nuits?) que Steiner passe dans les bistrots de Berlin en discutant avec des ouvriers de "couleurs" politiques très différentes.

10 Cercle d'intellectuels qui se sont donnés comme but la propagation d'une vision du monde moniste (Haeckel...)

11 Rudolf, p. 105

12 *ibid.*, p. 107

13 *ibid.*, p. 69

2.3./ 2.3.1 - 2.3.2.

I D'après **Flitner** et d'autres auteurs, "L'éducation de **l'enfant...**" est un des écrits de base de la pédagogie de Steiner.

2 Voir surtout le livre de Steiner , "Initiation" (Triades) ou, avec le titre allemand plus évocateur : " Wie erlangt man ERkenntnisse der höheren Welten? " ("Comment acquiert-on des connaissances sur les mondes **supérieurs?**").

3 Steiner, L'Education de l'Enfant, p. 11

4 *ibid.*, p. 15

5 *ibid.*, p. 16

6 *ibid.* p. 18

7 Le terme "religion" dans le contexte de l'anthroposophie est employé différemment de son sens habituel (sentiment religieux, dogme, appartenance à une Eglise, etc...).

7 (suite)

Steiner a donné un tout autre contenu à ce concept qu'il est impossible de résumer ici. Sur demande d'un pasteur protestant, Friedrich Rittelmeyer, Steiner a même donné (en 1921) des éléments pour la fondation de la Communauté des Chrétiens qui travaille indépendamment de la Société Anthroposophique. Précisons aussi qu'il y a dans les écoles Waldorf la possibilité de suivre l'enseignement religieux qu'on choisit (catholique, protestant ou orienté vers l'anthroposophie); rien n'est obligatoire.

8 En 1780, Lessing publia une série de réflexions en cent paragraphes qui aboutissent à l'idée de la nécessité de la réincarnation.

9 Steiner a toujours défendu l'originalité de son anthropologie. Ses adversaires lui ont reproché une démarche éclectique ou un ésotérisme journalistique - nous pouvons par exemple penser à l'expression mordante de ERnst Bloch (dans son "Prinzip Hoffnung") : "Druidentum auf Zeitungspapier" (~~druidisme~~ sur papier journal). D'autres parlent d'un mysticisme élaboré à partir de bases théosophiques. Steiner écrit à ce sujet dans son "Autobiographie" (Ed. allemande, p. 416, ch. 32) :  
" Il y a 25 ans que j'ai eu en moi un contenu d'impressions spirituelles. A ces impressions, j'ai donné une forme grâce à des conférences, des études et des livres. Ce que j'ai fait est le résultat d'impulsions spirituelles. L'essentiel de chaque thème est élaboré à partir de l'Esprit ".  
Cette justification pourrait être appuyée par le fait qu'il existe dans l'anthroposophie certains aspects (phénoménologie goethéenne, ~~christologie~~, aspects sociaux) qui dépassent largement les préoccupations des milieux spiritualistes de l'époque. Une étude comparative (théosophie - anthroposophie) pourrait éventuellement clarifier ce problème.

10 21 cycles de conférences de Steiner traitent pour l'essentiel des questions pédagogiques.

- 11 L'éducation de l'enfant, p. 29
- 12 Le mot français "discipline" a une connotation plus négative, plus "sévère" que le mot allemand assez neutre "Nachfolge" qui exprime l'idée de "suivre quelqu'un pour apprendre quelque chose".
- 13 L'éducation de l'enfant, p. 37
- 14 ibid., p. 45
- 15 ibid., p. 54
- 16 Abendroth, p. 167 (note).

#### 2.4. / 2.4.1. - 2.4.2.

- 1 Cette revue fut fondée par Steiner en juin 1903 sous le nom de "Lucifer" (= porteur de lumière). La future épouse de Steiner, Marie von Sivers, participait à la fondation. Steiner donne comme motivation pour l'édition de cette revue la nécessité de disposer d'une revue indépendante de la Société Théosophique (cf. Autobiographie, éd. All., p. 421). Un certain M. Rappaport de Vienne (?) reçut l'autorisation de Steiner d'y intégrer sa revue "Gnosis", d'où le double nom (ibid.).
- 2 Le mot "Empfindung" est difficile à traduire ; c'est le côté plus intériorisé d'une sensation qu'on éprouve.
- 3 Steiner Théosophie und Soziale Frage, dans Luzifer-Gnosis 1905, p. 196 GA 34
- 4 Friedenthal, qui a écrit la postface à l'édition allemande des articles de Steiner sur la Tripartition sociale (Zur Dreigliederung des Sozialen Organismus, Stuttgart 1962, p. 143) commente la réaction des théosophes : " la suite annoncée (de l'article) fut annulée parce que, comme le disait Steiner plus tard (?) , les lecteurs (théosophes en général) ne comprendraient pas ses développements qui étaient restés sans écho."
- 5 Steiner, Théosophie: p. 197

- 6 ibid., p. 203
- 7 ibid., p. 204
- 8 ibid., p. 205
- 9 ibid., P; 207
- 10 ibid., p. 208
- 11 ibid., p. 211

#### 2.4.2.

- 12 Les institutions inspirées par l'anthroposophie essaient parfois de la réaliser. Il existe par exemple dans quelques écoles une caisse commune pour toutes les recettes ; les salaires des professeurs seront déterminés individuellement en fonction des recettes dans une discussion collégiale.
- 13 Théosophie, p. 214
- 14 ibid., p. 215
- 15 ibid., p. 216
- 16 cf. le livre de Steiner, Theosophie (Triades), ch. IV :  
" Le corps, l'âme et l'esprit".
- 17 Théosophie..., P. 217
- 18 ibid., p. 220
- 19 ibid., p. 221

#### 2.5.

- I Steiner dresse un vaste tableau de phénomènes historiques dont certains font partie d'un enseignement ésotérique (pour les membres). La plupart des conférences sont rassemblées dans les sept volumes de l'édition complète (No. 170 - 174) sous le titre : Kosmische und menschliche Geschichte (histoire cosmique et histoire humaine).

- 2 Steiner développe cette idée dans une série de conférences faites à Christiania (Oslo) en 1910. Edition française : Triades, supplément à la revue Triades, nO. 40.
- 3 Telle est l'interprétation que Steiner tire de sa lecture des dialogues de Platon (cf. Die Rätsel der Philosophie, Dornach 1974, vol. I, P. 56/57).
- 4 " Von **Seelenrätseln**", Dornach 1983<sup>5</sup>
- 5 Chapitre 6 de ce livre
- 6 ibid., p. 156
- 7 ibid., p. 155
- 2.5.2.
- 8 Fondements de **l'Organisme** Social (EAR 1975) p 53/54
- 9 ibid., p. 54/55
- 10 ibid., p. 56
- 11 ibid., p. 57 passion
- 12 Von Seelenrätseln, p. 150
- 13 cf. Bibliographie
- 14 Il existe seulement une édition allemande sous le titre :  
" Westliche und östliche Weltgegensätzlichkeit, Stuttgart 1961 ".
- 15 Les informations qui suivent sont tirées du livre de Renate Riemeck , Mitteleuropa, Bilanz eines Jahrhunderts, Fischer Taschenbuch, 1983, p. 143 ff.  
Pour une présentation encore plus complète - toujours en langue allemande - il faut consulter l'excellent livre de Walter Kugler, Rudolf Steiner und die Anthroposophie, Du Mont, Cologne 1978.

## II - ETUDE SUR LE "TEMPS DE LA 'TRIPARTITION "

### CHAPITRE 3 - LA SITUATION SOCIALE EN ALLEMAGNE APRES LA PREMIERE GUERRE MONDIALE

---

#### 3.1. Les évènements politiques et leurs conséquences sociales.

Pour l'Allemagne, la Première Guerre Mondiale et la défaite qui s'est dessinée clairement à partir de Juillet-Août 1918, furent le début d'une période sociale extrêmement troublée. Ces années-là furent aussi le passage d'un régime impérial à une démocratie parlementaire, la République de Weimar (1919-1933).

Un observateur de la civilisation allemande de l'époque décrit bien les "Incertitudes allemandes" après la Première Guerre :

"Nous ne nous sommes fait aucune idée en France, de l'ébranlement moral que la défaite et la révolution ont provoqué en Allemagne... L'Allemagne (d'avant 1914) vivait sûre d'elle-même, engourdie dans une grande aisance matérielle, sans problèmes, sans inquiétude morale, en un mot avec le sentiment profond de l'Ordre. La guerre troubla-t-elle cette sécurité ? A peine..."

Et tout d'un coup, en un mois de temps, plus rien de tout cela. Plus de victoire, plus de Kaiser, plus d'armées, plus de classes dirigeantes, plus de gouvernement. Un effondrement total. Rien ne valait plus de tout ce qui était, quelques semaines auparavant, indiscutable. Du même coup, tout devenait possible, y compris le bolchevisme, dont l'Allemagne connut tous les débuts. "

En effet, il est difficile pour quelqu'un qui est né dans un pays d'Europe occidentale après la Deuxième Guerre Mondiale de saisir le caractère conflictuel et violent des mouvements sociaux en 1918 et 1919. Tout au plus peut-on le ressentir à travers quelques documents et témoignages.

L'impression générale - très bien résumée par Viénot - est celle d'un vide intellectuel et social. Certains parlent même d'une "fin du monde", décrite avec des images bizarres par les artistes expressionnistes

En politique, le représentant du vieux pouvoir, l'empereur Guillaume II, s'était pratiquement retiré de la politique dès le début de la Guerre. En août 1916, il confie même, sous la pression de l'opinion publique, la direction de l'Etat-Major général à Hindenburg et Ludendorff. Ces deux hommes, profondément réactionnaires, dirigent de plus en plus la vie politique de l'époque qui subit une "militarisation".<sup>4</sup>

Or, depuis l'entrée en guerre des Etats-Unis (6.4.1917), les Alliés considéraient cette guerre comme une croisade pour la démocratie ; cela amena le pouvoir militaire à se décharger de sa responsabilité politique et à laisser à un gouvernement civil tout le poids des conséquences de la Guerre. Après une courte période de transition, l'Allemagne change de régime : en octobre 1918, le prince Max von **Baden** devient chancelier ; le 10.11.1918, Guillaume II part - en pleine Révolution - pour son exil hollandais. Tout d'un coup, l'Allemagne est devenue une démocratie parlementaire.

Pour le peuple allemand, ce changement ne semble pas signifier **grand'chose** : " un prince avait pris la place d'un comte " <sup>6</sup>. Et même le fait que Max von Baden soit un prince libéral - que cela apporte-t-il aux masses populaires affamées et fatiguées de la Guerre ?

Ainsi les troubles éclatent. Le 4 Novembre 1918, les matelots de la flotte de guerre s'emparent de la ville de Kiel. Cette émeute spontanée, qui ne visait que la libération de **camarades** emprisonnés, fut le début d'une série de manifestations de désobéissance et de contestation politique qui gagnèrent vite le reste du pays. Le changement de régime le plus radical se produisit le 8 Novembre 1918 lorsque le journaliste indépendant Kurt Eisner proclama la République des Conseil **rs** Ouvriers (Räterepublik) à Munich.

Les mouvements populaires qui poussèrent au changement, instituaient des Conseils d'Ouvriers et de Soldats comme formes simples de contre-pouvoir ou d'auto-gouvernement.

Ces conseils qui étaient aussi apparus pendant la Révolution d'Octobre en 1917, semblaient annoncer la venue d'une révolution bolchevique comme en Russie. La crainte d'une révolution ou le souhait de la voir aboutir menèrent à un incroyable déploiement d'activités politiques. Bien que les forces pro-révolutionnaires aient été partout en minorité, leur poids semblait difficile à évaluer, même pour les historiens.<sup>7</sup>

Mentionnons brièvement les forces politiques en présence en n'oubliant pas que c'est dans ce champ de forces que Steiner lance, à partir de novembre 1918, sa "Tripartition sociale".

L'organisation la plus radicale d'extrême gauche est le "Spartakus".<sup>8</sup> Elle est née d'une scission entre un groupe autour de Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg et le USPD ("socialistes indépendants") qui, eux-mêmes, s'étaient séparés des autres sociaux-démocrates en 1917 à cause d'une querelle au sujet des crédits de guerre.

La seule ville où les spartakistes et d'autres gauchistes avaient un poids politique considérable, quoique passager, était Berlin où Liebknecht voulait proclamer une République socialiste (cf. la grève générale, brutalement réprimée, du 6 Janvier 1919).

La social-démocratie "majoritaire" est donc la force politique qui propage la "prise en main" réformiste des énergies libérées par la Révolution ; elle domine la vie politique au début de la République de Weimar, en liaison étroite avec le mouvement syndicaliste.

Face à la menace "bolchévique", les sociaux-démocrates majoritaires et leur chef, Friedrich Ebert, poussent à un passage au système républicain.

Le 9 Novembre 1918, Philipp Scheidemann (SPD) proclame la République en s'adressant à la foule de la fenêtre du Reichstag (parlement) à Berlin. L'abdication de Guillaume II et les élections parlementaires du 19.1.1919 sont les conséquences logiques de cet acte.

La composition de l'Assemblée Nationale est significative : le S.P.D. aura 165 sièges, tandis que l'USPD n'en récoltera que 22. Un certain nombre de partis conservateurs et libéraux semblent garantir une assez grande stabilité politique ; le "Zentrum" catholique avec M. Erzberger gagne 91 sièges, les "démocrates" libéraux de F. Naumann 75 et le DVP de Stresemann, représentant de la grande industrie, 19. L'élection de Friedrich Ebert (11.2.1919) complète cette image d'un "consensus".<sup>10</sup>

Cette "démocratie improvisée" (Eschenburg) cependant n'est que la façade d'une société où règnent des conflits très graves. Il est vrai que la lassitude par rapport à la guerre et le souci de calme social ont, pendant un certain temps, masqué ces conflits. Ainsi une remarque de l'écrivain Thomas Mann reflète l'attitude bourgeoise de son époque. Il écrit en 1918 : " Je ne veux pas de la politique. Je veux de l'objectivité (Sachlichkeit), de l'ordre et du tact (*Anstand*)."<sup>11</sup> La réalité se présente malheureusement tout à fait autrement. Le bon fonctionnement des institutions repose souvent sur un "consensus" assez fragile. L'assassinat fait partie des moyens politiques (cf. Eisner, Liebknecht et Luxemburg, Rathenau...).

Les milices des organisations politico-militaires et les corps francs gouvernementaux se livrent des combats sanglants. La paix de Versailles (28.6.1919) et les mesures répressives des Alliés renforcent dans la population le sentiment d'être livrée à des puissances étrangères, obscures. Pour mieux caractériser cette atmosphère, voici quelques témoignages de l'époque :

D'abord un appel de F. Ebert du 9 Novembre 1918 à ses fonctionnaires :  
<sup>12</sup>

" Le nouveau gouvernement a pris en main la direction des affaires (de l'Etat) pour sauver le peuple allemand de la guerre civile et de la famine et pour réaliser ses revendications justifiées concernant son indépendance. Il (le gouvernement) ne peut remplir

cette tâche que si tous les organes administratifs et tous les fonctionnaires (...) lui prêtent main forte (...). Une défaillance de cette organisation en ce moment dramatique livrerait l'Allemagne à l'anarchie et à la misère la plus terrible (...).

Un des sociaux-démocrates majoritaires, Max Cohen, dit lors d'un congrès des Conseils d'Ouvriers (19.12.1918) :

"Le danger qui nous menace est, je crois, beaucoup plus grand que la plupart d'entre nous rie se l'imaginent. Si cela continue comme jusqu'à présent, notre vie économique - qui est pourtant la base de la reconstruction de l'Allemagne - sera paralysée sans que nous soyions en mesure de mettre à sa place quelque chose de nouveau. Je voudrais parler ici très franchement, la ruine viendra si nous n'arrivons pas à surmonter le manque de discipline et de compréhension qui se manifeste malheureusement aussi dans une grande partie de la classe ouvrière allemande ..".

Du côté de l'**extrême-droite**<sup>13</sup>, des associations contre-révolutionnaires forgent déjà les premiers éléments de l'idéologie nazie. Un jour après la prise de pouvoir à Munich par le gouvernement Eisner, un certain Rudolf von Sebottendorf dit devant la "Société de Thule" qui fait partie d'un "ordre **germanique**" :

"Hier nous avons vécu la ruine de tout ce qui nous était familier, cher et digne de respect. A la place des princes liés à nous par le sang règne notre ennemi mortel : Juda.<sup>14</sup> Ce qui ressortira du chaos, nous ne pouvons pas le savoir ; nous pouvons le deviner. Un temps viendra de lutte, de misère extrême, un temps de danger ! Nous tous qui sommes dans ce combat, nous sommes en danger, car l'ennemi nous hait avec la haine sans limite de la race juive ; maintenant c'est "oeil pour oeil, dent pour dent".

Ruine, misère, règne de l'ennemi mortel, les angoisses et les tensions sociales de l'époque deviennent visibles derrière les schémas trop rassurants ou trop abstraits de certains manuels historiques.

Les angoisses ne sont pas seulement l'affaire de quelques esprits "tordus". Même un témoin assez lucide des événements bavarois par exemple, l'écrivain populaire Ludwig Thoma, craint le pire .(14.1.1919)

" En Bavière, nous sommes devant le terrible danger d'une radicalisation des ouvriers et des domestiques agricoles. Elle signifierait la décadence totale, décadence du travail et ainsi du ravitaillement en aliments.(...) Le vieux domestique bavarois est ignorant, intraitable, enclin à une violence sauvage ; dans les théories socialistes, il ne verra que l'incitation à commettre les pires crimes ."

Il paraît évident que ce climat social se prête à toutes sortes de manifestations de violence. Bientôt, la République de Weimar sera violemment contestée par ses adversaires de droite et de gauche. Les différentes tentations de putsch, comme celle de Kapp, le 13 Mars 1920, témoignent de la fragilité de l'ordre public.

### 3.2. Le Wurtemberg comme point de départ pour la Tripartition sociale.

Il convient pourtant de nuancer ce constat sur le plan régional. IL va de soi que les grandes centres industriels et les grandes villes (Munich, Hambourg, Berlin) sont plus confrontés à des affrontements politico-militaires que d'autres régions moins importantes.

Dans le pays de Bade et le Wurtemberg par exemple, les tensions semblent moins vives. Un compromis entre la bourgeoisie et le mouvement ouvrier paraît possible.

Le cas du Wurtemberg (avec Stuttgart comme capitale) nous intéresse particulièrement puisque c'est là que prend naissance le mouvement de Tripartition.

Ryder résume la situation dans le Wurtemberg : <sup>1</sup>

" Dans l'Etat (...) de Wurtemberg, la Révolution commença par une grève des ouvriers de Daimler et d'autres usines près de Stuttgart

où on demanda, sous la direction des socialistes indépendants (USPD) des changements radicaux au niveau du gouvernement. A Friedrichshafen, les ouvriers de l'usine Zeppelin établirent leur propre Conseil.

Le 7 Novembre, le gouvernement du Wurtemberg fut réorganisé de sorte qu'il comprit des sociaux-démocrates ; deux jours plus tard, on permit à des socialistes indépendants (USPD) d'y entrer. Le nouveau gouvernement annonça que ces changements s'étaient produits avec le consentement des Conseils d'Ouvriers et de Soldats. On autorisa les ministres non socialistes qui possédaient des qualifications spéciales, à rester, malgré les protestations des spartakistes. Comme partout, la Chambre des aristocrates fut supprimée et on promit de nouvelles élections parlementaires sur la base du suffrage universel. Cela n'empêcha pas l'abdication du Roi qui, ~~comme~~ la plupart des monarques du Sud de l'Allemagne, n'était ni décidément anti-libéral, ni impopulaire ; il ne s'était pas non plus identifié avec le parti de Ludendorff pendant la guerre. En effet, l'USPD se joignit aux autres partis pour remercier le Roi des services rendus au peuple de Wurtemberg. Le courant majoritaire des socialistes était peu enthousiaste par rapport à ce changement, mais s'y associa pour empêcher son rival, l'USPD, de gagner le contrôle de la situation. Mais l'alliance entre les deux fut de courte durée ; une vraie entente semblait impossible."

Ce résumé nous donne l'impression de tensions sociales quelque peu atténuées dans le sud-ouest de l'Allemagne. En général, le terrain pour une action sociale semble plus favorable que dans les grands centres d'affrontement.

L'anthroposophe Hans <sup>2</sup> Kühn , un des personnages les plus importants dans le mouvement de la Tripartition Sociale, officier d'artillerie pendant la Guerre et témoin des troubles révolutionnaires à Stuttgart, donne une image plus vivante de la situation dans la capitale :

" Ce jour-là (le 9 novembre), quand les masses populaires envahirent les rues de Stuttgart, j'enlevai, comme beaucoup d'entre nous, mon uniforme pour me mêler à la foule et pour voir si on ne pouvait pas aider quelque part. Rudolf Steiner nous avait conseillé cela. (...)

Le 9 Novembre, on proclama la République sur la place du château (Schlossplatz) de Stuttgart. Après les réunions de masse houleuses, on déposa d'une manière assez rude le Roi qui jouissait pourtant d'une grande popularité, et on forma un gouvernement provisoire pour le Wurtemberg, sous la direction du président Wilhelm **Blos**, un vieux permanent (du parti socialiste) et syndicaliste qui avait beaucoup d'expérience tout en étant doctrinaire. La foule déferlait dans les rues avec un bruit épouvantable et en brandissant des drapeaux rouges, mais le début (de la Révolution) se déroula sans effusion de sang. Très bientôt arrivèrent les soldats revenant en masse des frontières, car on n'arrivait plus à contenir la grande majorité des troupes depuis l'armistice du 11 Novembre. Il est vrai que beaucoup de formations militaires obéissaient à l'ordre d'aller dans les casernes pour y rendre leurs armes et leurs munitions, mais ils sortaient très vite de là pour revoir leurs familles le plus tôt possible." <sup>3</sup>

Le président **Blos** avait formé un gouvernement composé de socialistes majoritaires à l'exception de deux ministres, Crispien (Ministre de l'Intérieur) et Fischer (Ministre de la Guerre) qui appartenaient à l'U.S.P.D. Ces deux ministres firent une tentative de putsch avec l'aide des spartakistes, le 9 janvier 1919, ce qui obligea le reste du gouvernement à se réfugier en pleine nuit dans la tour de la gare de Stuttgart !

Kühn, qui était associé au travail du gouvernement (ainsi que Emil Molt), rencontre le gouvernement peu après le putsch :  
" (Dans la tour), la défense (du gouvernement) fut assurée par un corps franc... Auparavant, le gouvernement n'avait pas eu recours à des moyens de répression. Mais lorsque des éléments radicaux occupèrent la rédaction d'un journal, le gouvernement devint tout d'un coup énergique et réprima l'émeute par la force.

Cette évolution des choses me semblait très contestable. J'allai dans la tour qui était hérissée de mitrailleuses et j'offris mon service en tant que négociateur au président **Blos**. Ces messieurs étaient assis au dernier étage autour d'une table ronde et s'occupaient activement de leur verre de vin pour se calmer. Il était trop tard. Il y avait déjà eu des morts et des blessés. On avait essayé d'empêcher les élections au parlement régional (Landtag), déjà fixées, car les travailleurs sentaient qu'on voulait leur prendre les fruits de la Révolution.

Emil Molt a également dû avoir un entretien dans la tour, vraisemblablement (d'après ses indications) pour négocier avec le Ministre du Ravitaillement, Baumann, sur l'achat de vivres venant de la Suisse. Malgré la tentative de putsch, les élections au Landtag eurent lieu le 12 Janvier 1919 avec le résultat que les ministres radicaux devaient quitter le gouvernement et qu'une coalition des socialistes modérés et de quelques représentants de la bourgeoisie devenait possible.

Nous pouvons donc constater un certain apaisement des conflits sociaux dans le Wurtemberg depuis le début de 1919. Il est possible que ce climat relativement détendu ait encouragé Steiner à tenter sa campagne de Tripartition à Stuttgart. Molt, Kühn et Roman Boos, un avocat qui est une sorte de porte-parole de Steiner en Suisse, vont voir celui-ci au **Goetheanum**, le 25 Janvier 1919. L'entretien se poursuit le 27 Janvier. Boos fit un sténogramme de cet **entretien**.

De quoi y parle-t-on ? Steiner présente quelques réflexions sur la Tripartition, notamment sur le rôle de l'Etat et aussi sur la possibilité de préparer les négociations de paix à partir d'organismes tripartites. Steiner préconise un nouvel appel " Auf ruf an das deutsche Volk und die Kulturwelt" qui doit de nouveau présenter la Tripartition ainsi que le rôle de l'Allemagne pendant la guerre. Ce document servira, pour ainsi dire, de "carte de membre" pour la "Fédération (Bund) de la Tripartition Sociale", qui sera fondée le 22 Avril 1919 à Stuttgart.

Steiner envisage aussi la publication des "Réflexions et Souvenirs" de Helmut von Moltke qu'il a rencontré pendant la guerre. Von Moltke y conteste vivement l'opinion selon laquelle l'Allemagne serait le seul responsable de la guerre. Steiner attache la plus haute importance à ce document qui, à son avis, fournirait une base solide aux négociations de paix.

Au cours de l'entretien tombe la phrase importante de Steiner :

" D'abord, nous devons, avec l'argent que nous avons encore, fonder des écoles libres pour enseigner aux gens ce dont ils ont besoin .<sup>9</sup>

Cette phrase donne à Molt, présent à l'entretien, l'idée de demander conseil à Steiner à propos de la fondation d'une école pour ses ouvriers. Molt (dans son autobiographie) écrit qu'il aurait déjà eu l'idée d'une école en novembre 1918, lors d'un entretien avec un de ses ouvriers dont le fils aurait pu, d'après ses capacités, aller dans un lycée (höhere Schule). Or, l'ouvrier ne pouvait pas payer l'écolage ni les livres. D'où l'idée de Molt de fonder une école pour ses ouvriers. Molt insiste sur le fait que l'entretien des 25 et 27 janvier aurait "précisé" cette idée, mais que Rudolf Steiner n'aurait pas donné une "direction" (Weisung) dans ce sens-là.

Molt : " Le Dr. Steiner a toujours mis l'accent sur le fait qu'il s'agit, en ce qui concerne la fondation de l'école Waldorf, d'une action sociale libre et non pas d'une affaire anthroposophique, dirigée par lui-même ".<sup>10</sup>

Les choses évoluent donc vers une action importante dont la fondation de l'Ecole Waldorf ne devrait être qu'un aspect. Une structure "d'accueil" est mise en place, grâce à "plusieurs industriels (qui) étaient membres de la Société Anthroposophique."<sup>10</sup>

Ils soutiendraient l'initiative de Steiner en matière de Tripartitio Sociale.

Le 20 Avril, Steiner arrive avec sa femme et Roman Boos à Stuttgart, où il reste presque sans interruption jusqu'au 7 septembre, le jour de l'ouverture de l'école. Le comité pour la Tripartition (la future "Fédération") possède déjà un local (Champignystrasse 12), où Hans Kühn dirige les activités sur place. La campagne pour la Tripartition peut commencer.

Politiquement parlant, l'intention de Steiner est tout à fait claire. Dans une lettre à Eliza von Moltke (la veuve de Helmut von Moltke), il s'exprime comme ceci ( 3 Mai 1919) :

" Si seulement le gouvernement (**Blos**) s'abstient de déranger les activités de mon comité .<sup>1</sup> . il sera quasiment sûr que ce nouveau point de départ que représente Stuttgart n'aura nullement à souffrir des terreurs de Munich (allusion à la République de Eisner et à l'application de la loi martiale) et qu'il ira vers une base solide pour l'avenir ; et cela avec la plus grande prudence, même parmi les éléments les plus radicaux de la classe ouvrière ".

La démarche de Steiner est donc tout à fait "réformiste" et vise à établir à Stuttgart un modèle d'organisation sociale qui veut être un "point de départ" pour toute l'Allemagne.

### 3.3. La situation du prolétariat après la Première Guerre Mondiale

#### 3.3.1. Le mouvement syndicaliste face à l'Etat

Pour comprendre la démarche de Steiner et de Molt, il nous reste un dernier aspect à considérer : la situation du prolétariat allemand après la Première Guerre.

Il est bien évident que les classes sociales avaient à l'époque une réalité très concrète par rapport au niveau de vie. L'historien suisse, Hanspeter Schmid, a fait une étude sur la grève générale à Bâle en 1919.<sup>1</sup> Il s'aperçoit que le prolétariat

bâlois de l'été 1919 est "affamé, mal nourri, mal vêtu, logé dans des habitations étroites et moisies et sans moyen de satisfaire ses besoins sociaux et culturels".<sup>2</sup> Les ouvriers ne reçoivent pas assez de calories, sont malades de tuberculose et victimes d'épidémies de grippe. A Bâle, on recense 145 familles de 4 à 7 personnes qui doivent se contenter d'une seule pièce. Au printemps 1919, des milliers de femmes du prolétariat manifestent pour l'impunité en cas d'avortement. Les prix des vivres les plus importants augmentent d'environ 60 à 140 % entre 1911 et 1920.<sup>3</sup>

D'une manière provocatrice, Schmid présente le menu (écrit en français!) d'un industriel bâlois, composé de douze mets et cinq desserts !<sup>4</sup> En même temps, des centaines de personnes survivent seulement grâce aux menus spartiates des cuisines populaires. Face à cette misère matérielle et aux inégalités **sociales**, il est même étonnant de voir le retour à une certaine normalisation, surtout en Allemagne.

Plusieurs facteurs peuvent être mentionnés. Pendant les années d'après-guerre (1919-1922), le nombre de chômeurs reste assez bas (moins de 5%)<sup>5</sup>, et cela à une époque où la croissance démographique est très faible (0,6 % entre 1919-1939 d'après **Petzina**) .

Par la concentration industrielle et l'intervention de l'Etat qui va en augmentant, l'Allemagne gagne en stabilité économique bien que ce soit au détriment d'une croissance économique harmonieuse .

Mais l'Allemagne est surtout le pays de la collaboration entre le patronat et les syndicats. Ce courant, dans lequel Molt s'intègre à sa façon, a donné lieu à des études historiques françaises qui présentent comme exemplaire ce genre de "contrat social

Les organisations patronales et les syndicats se présentaient après la guerre comme des organisations puissantes. Ces derniers surtout prirent un essor important à cette époque-là.

En 1913, le total des syndiqués n'était que de 3 023 121 ; après une diminution des effectifs, due à la guerre, les syndicats ont 9 175 083 adhérents en 1919 (Waline)<sup>9</sup>

Notons en même temps que les syndicats "libres" (socialistes) représentaient la grande majorité des syndiqués (7 895 065 en 1922). Derrière ces chiffres se cache une grande force sociale, en même temps syndicaliste et politique. Le fait qu'il y ait parmi les 165 députés sociaux-démocrates de l'Assemblée Nationale de Weimar 60 permanents syndicaux, montre à quel point ces deux domaines étaient imbriqués l'un dans l'autre (au total : 10 94 syndicalistes parmi les 423 députés d'après Gebhardt 1959).

Ainsi un accord entre les syndicats et le patronat du 15.11. 1918, reconnaît formellement le principe des négociations collectives entre les deux partenaires. On parle aussi de la journée de huit heures et de la représentation des ouvriers dans les entreprises. Waline compare la formation de cette "communauté de travail" (Arbeitsgemeinschaft) aux accords de Matignon sous le Front Populaire, le 7 Juin 1936. Waline suggère aussi, en citant Maurice Baumont et Michel Berthelot que ces accords vont dans le sens de l'opinion générale du travailleur allemand :

" Dressé à la discipline du travail, le peuple allemand sentait que la Révolution serait une catastrophe, si elle rompait une longue tradition de labeur ".<sup>11</sup>

L'accord donne aux syndicats un statut respectable qu'ils n'avaient pas avant la Guerre où ils étaient considérés comme "associations de grève" (Streikvereine) et "corps étrangers dans la vie économique". Dans l'accord définitif du 15.11, ils obtiennent les huit heures, des augmentations de salaires et l'établissement d'une commission ouvrière qui surveille -avec. le patron- la gestion de l'établissement (pour les entreprises avec plus de 50 employés). Une "Commission Centrale" doit régler d'éventuels conflits.

En revanche, il n'y est pas question de "socialisation" (sujet-clef de la Révolution) ni du "contrôle ouvrier". Plus tard, l'article 165 de la Constitution de Weimar, règle les rapports entre patrons et ouvriers dans le sens d'une participation assez symbolique à la vie économique. Au fur et à mesure, l'Etat reprend les prérogatives qu'il avait abandonnées pendant la période trouble.

Ainsi s'exclame Hans von Raumer, un des fondateurs de la Communauté de Travail :

" Pour un esprit allemand, quel bouleversement dans les habitudes que de voir les responsabilités considérables attachées à de tels accords (comme celui du 15.11.) trouver leur base et leur garantie, non pas dans le mandat confié aux législateurs, mais dans la libre direction de quelques citoyens !"

Mais cette "anarchie" ne devait pas durer longtemps. Le 11 août 1919, le gouvernement de la République crée un Conseil Economique du Reich où seuls ceux qui ont un mandat peuvent siéger. L'Etat est redevenu un facteur d'ordre dans la vie économique.

### 3.3.2. Le débat sur l'éducation du prolétariat

La reconstruction de l'économie n'est pourtant qu'un des facteurs qui touchent directement la vie du prolétariat. Depuis le début du siècle, les questions d'éducation sont très discutées dans les milieux des pédagogues allemands et même dans l'ensemble de la société. Après la guerre, cette discussion se présente essentiellement sous trois aspects :

- 1) Le débat politique sur une réforme de l'école.
- 2) La seconde "vague" du mouvement "réformateur" en pédagogie  
(Reformpädagogik)
- 3) Quelques tentatives concrètes de former et d'éduquer les travailleurs.

Reprenons ces trois aspects :

- 1) Les différents partis politiques formulent des exigences qui<sup>16</sup> découlent bien entendu de leurs positions idéologiques.  
Le SPD (et aussi l'USPD) demandent la suppression des écoles confessionnelles et veulent une école unique sous le contrôle de l'Etat (staatliche Einheitsschule).  
Le DDP veut aussi une école unique avec des enseignants fonctionnarisés et des cours de religion (plusieurs confessions) sous la surveillance de l'Etat.  
Le DNV et le "Zentrum" voudraient que l'école primaire (Volksschule) reste liée aux confessions et que la fondation d'écoles privées soit facilitée.  
Le DVP demande une école unique nationale, mais qui soit tripartite (Volksschule, Realschule, Gymnasium). L'école primaire (Volksschule) doit être confessionnelle ou interconfessionnelle.  
Le KP enfin préconise des écoles non-religieuses, étatiques et organisées d'après... l'exemple soviétique.  
La Constitution de Weimar prévoit un "compromis libéral" qui laisse une assez grande autonomie aux régions (Länder). C'est seulement à partir d'octobre 1919 que les fonctionnaires des Länder sont censés collaborer avec le ministre de l'Intérieur du Reich. La loi sur les écoles privées du 11 Août 1919 leur permet de continuer leur travail.
  
- 2) La deuxième phase de la "Kulturkritik" après la Première Guerre,<sup>17</sup> décrite par Flitner<sup>17</sup> insiste sur le rôle important de l'éducation. Ce mouvement qui est représenté par des penseurs aussi différents que Martin Buber, le catholique Ernst Michel ou Helmuth Plessner, l'auteur du livre "La Nation en retard", considère la vie moderne, dominée par le parlementarisme et l'industrialisation, comme une réalité qui est irréversible. Or, l'éducation aurait la tâche de résister "contre la déchéance morale et les tendances inhumaines et barbares" qui seraient le produit de cette nouvelle société.

La critique qui est formulée ici et qui a comme conséquence un grand nombre d'expériences pédagogiques, relève surtout les points suivants :

- le manque de contact entre les éducateurs et les enfants, d'où la recherche de nouvelles formes sociales
- la critique de l'idéal néo-humaniste (des lycées classiques) ; l'école doit être plus proche de la Vie, elle doit inclure les arts, le monde du travail etc... et finalement elle doit être une communauté (Lebensgemeinschaft)
- la critique de l'autorité pesante et d'une discipline purement extérieure ; les matières scolaires doivent plutôt être présentées avec enthousiasme et en permettant une participation des élèves.

3) Il s'agit ici de tentatives isolées qui visent essentiellement le monde du travail. Ainsi le Dr. **Vögler**, président de l'association allemande de métallurgie (Verein deutscher Eisenhüttenleute) demande conseil au philosophe Oswald Spengler qui lui conseille de "créer avant tout une organisation capable de donner aux cadres des entreprises des qualités pédagogiques." <sup>9</sup> **Vögler** et d'autres créent donc la DINTA, un centre de formation pour des cadres dans les industries du charbon, fer, papier, tabac et sucre. A ces tentatives venant "d'en-haut" correspondent à la "base" les efforts des syndicats et des partis de gauche qui veulent former les travailleurs (il suffit de se rappeler la "**Arbeiterbildungsschule**" de Liebknecht à Berlin).

#### 3.4. Conclusion : Originalité de l'École Waldorf

En regardant brièvement le projet de Molt et de Steiner, nous pouvons constater qu'il présente un cas unique parmi ces tentatives de réforme.

D'un côté, il est conforme au principe de l'école unique (Einheitsschule) parce que tous les élèves suivent le même enseignement. Par ailleurs, c'est une fondation privée qui s'adresse -

au moins dans un premier temps - au prolétariat et, plus précisément , aux travailleurs d'une entreprise.

L'école Waldorf n'est pas liée à une confession, mais Steiner voulait que l'enseignement confessionnel, s'il est souhaité, puisse avoir lieu dans l'école . Il serait facultatif et prendrait la place à côté d'un enseignement "libre" (également facultatif) qui présente le christianisme indépendamment de dogmes religieux.

Dans sa thèse, A. Burtscher <sup>2</sup> a fait une étude sur les points communs entre la Reformpädagogik et Steiner. Le résultat de cette étude montre très clairement que, malgré des ressemblances par rapport à des traits isolés, il n'y a aucune pédagogie de l'époque qui ressemble entièrement ou en grande partie à la pédagogie de Steiner. Il y a même des principes qui s'opposent aux tendances de la Reformpädagogik comme le rôle de l'autorité ou le cadre des écoles : Steiner voulait des écoles en ville et non pas à la campagne.

Le projet de Molt et de Steiner se situe donc dans le grand courant d'idées qui veut une réforme générale de l'éducation. Cependant, il empiète sur un domaine - l'éducation dans le monde du travail - qui vit normalement dans le champ des forces constitué par le patronat et les syndicats ; en plus, il y introduit de nouvelles idées pédagogiques. Cette constellation explique son originalité et aussi ses difficultés.

NOTES DU CHAPITRE 3

3.1.

1 Il s'agit ici d'un simple aperçu du cadre historique qui constitue la base sur laquelle Steiner doit greffer son action. Pour les manuels utilisés, voir la Bibliographie.

2 Pierre Viénot, Incertitudes allemandes, publié en 1931, cité d'après Waline, P. 15

3 Dès 1911, le poète expressionniste, Jakob van Hoddis, écrit un poème qui porte ce titre et qui commence avec la fameuse image d'un monde bourgeois en désarroi : "Dem Bürger fliegt vom spitzen Kopf der Hut..." (le chapeau s'envole de la tête pointue du bourgeois...).

4 cf. Klein, p. 14.

5 cf. le portrait très vivant de cet homme politique dans le livre de Theodor Eschenburg, Die improvisierte Demokratie, Munich 1964 ; Steiner avait eu un entretien avec "Prinz Max" (avant cette date) au sujet de la Tripartition - apparemment sans suite.

6 cf. Heiber, p. 12.

7 Heiber et Castellan présentent une image assez statique de l'époque. " Les masses ne sont pas derrière les spartakistes", écrit Castellan (p. 24). Soit. Mais déjà l'exemple de la Russie tsariste montre comment une minorité (les bolcheviques) peut occuper le devant de la scène politique sans avoir forcé-ment le soutien des masses. Klein (p. 22/23) qui ne porte pas un jugement arrêté sur les forces pro-ou contre-révolutionnaires cherche une explication de l'échec des révolutionnaires dans la sociologie du peuple allemand :

... alors que la paysannerie russe pouvait constituer un ferment révolutionnaire, la paysannerie allemande, au contraire, était réactionnaire.(...)... à l'inverse de la bourgeoisie russe, faible et inorganisée, la bourgeoisie allemande a été

un adversaire redoutable. Enfin, le prolétariat allemand, déjà partiellement intégré à la société bourgeoise, n'a pas pu jouer le rôle de fer de lance de la Révolution, comme en Russie ".

8 C'est à partir de cette organisation que se forme, le 30 décembre 1918, le parti communiste allemand (KPD), cf. Ryder,, p. 76.

9 cf. Castellan, p. 22

10 Chiffres d'après Gebhardt, p. 91

11 cf. Heiber, p. 8

12 documents dans Ritter, p. 75

13 En ce qui concerne les débuts du ~~national-socialisme~~, j'ai utilisé l'excellente documentation de Deuerlein ; la citation de Sebottendorf s'y trouve (p. 52/53).

14 Kurt Eisner était juif.

15 Deuerlein , p. 53

3.2.

1 Ryder, p. 145

2 Le travail de Hans Kühn, Dreigliederungszeit (Le Temps de la Tripartition) est un ouvrage capital qui permet de mieux comprendre la démarche des "Tripartitionnistes" ; dans l'annexe de ce livre se trouvent des documents importants publiés en partie pour la première fois.

3 Kühn, p. 22 ff

4 ibid., p. 26

5 Ce document se trouve dans l'autobiographie de Emil Molt, Entwurf meiner Lebensbeschreibung, cf. Bibliographie.

6 cf. Molt 1972, documents, p. 225

- 7 L'écrit de von Moltke (avec une préface de Steiner) est publié dans le livre de Kühn, p. 185 ff. Titre allemand : Die "Schuld am Kriege", Betrachtungen und Erinnerungen. Voir aussi chapitre 5.1.
  - 8 Molt 1972, p. 231
  - 9 Ce propos n'a pas été publié dans l'autobiographie de Molt, mais dans le cahier de la Rudolf-Steiner-Nachlassverwaltung, N° 27/28, 1969 (publication des notes inédites grâce à Walter Molt).
  - 10 S.R. Coroze : Qui était Rudolf Steiner ? p. 325
  - 11 Il s'agit d'un comité pour la création d'une vie culturelle libre (Kommittee zur Gründung eines Kulturrats).
  - 12 Cité d'après Kugler, P. 193
- 
- 3.3.
  - 3.3.1.
  - 1 Hanspeter Schmid, Krieg der Bürger. rotpunktverlag, Zurich 1980
  - 2 H. Schmid, p. 34
  - 3 Ibid., p. 40
  - 4 ibid., p. 37
  - 5 D'après Dietmar Petzina, dans : Deutsche Geschichte seit dem ersten Weltkrieg, vol. II, Stuttgart 1973, p. 672.
  - 6 ibid., p. 679
  - 7 ibid., p. 723 ff
  - 8 Il s'agit de Péchota (1928) qui mentionne aussi Emil Molt (p. 132) et le livre "Kernpunkte..." (Fondements...) de Steiner et de P. Waline dans son étude sur les rapports entre patrons et ouvriers en Allemagne entre 1918 et 1945.
  - 9 Waline, p. 153

- 10 Gebhardt 1919, P. 90
- 11 Maurice Baumont, Michel Berthelot, L'Allemagne. Lendemain de guerre et de révolution, cité d'après Waline, p. 17
- 12 Waline p. 29/30
- 13 ibid., p. 38
- 14 ibid., p. 109
- 15 ibid, P. 71

### 3.3.2.

- 16 cf. Angelika Burtscher, Die historische Entwicklung der Waldorfschulen in Deutschland, Innsbruck 1986, p. 53 ff (thèse de doctorat)
- 17 Flitner, p. 14 ff
- 18 ibid., p. 15
- 19 Waline, p. 131

### 3.4.

- 1 Voir une discussion approfondie sur ce problème cf. p 100 ff.
- 2 cf. Burtscher p. 65 - 89

## CHAPITRE IV - EMIL MOLT ET LA WALDORF ASTORIA

### 4.1. Emil Molt et l'Anthroposophie <sup>1</sup>

Molt est né le 14 Avril 1876 à Schwäbisch Gmünd dans un milieu assez modeste (son père était confiseur). Les familles de ses parents sont protestantes. Après la mort de son père (en 1883) il s'installe chez son frère qui est pasteur dans un petit village pas loin de la ville. Les pages sur sa jeunesse que Molt écrit dans son autobiographie, rappellent les poèmes romantiques souabes d'un Uhland ou d'un Mörike. En 1887, Molt va à Stuttgart, à l'époque une ville moyenne de 85.000 **habitants**, pour continuer sa scolarité dans un lycée très connu, le Realgymnasium du recteur **Dillmann**. IL déteste le cadre étriqué de cette école et entre en 1890 au lycée (Lyzeum) de Calw où il lie amitié avec son camarade de classe Hermann Hesse.

Une fois sa scolarité terminée, il acquiert très vite une expérience commerciale, en travaillant entre autres pour une entreprise d'exportation qui a son siège à Patras (Grèce). Parmi les articles commercialisés, il y a déjà le tabac qui va être "l'affaire" de sa vie. En 1906, il dirige les négociations qui vont mener à l'association avec une autre entreprise et à la fondation de la "Waldorf-Astoria Company m.b.H. Zigarettenfabrik **Hamburg** - Stuttgart ". Cette firme connaît d'emblée un grand succès commercial, ce qui permet tout de suite l'ouverture de quatre succursales - deux à Stuttgart, une à Plochingen (Wurtemberg) et une à Königsberg (Prusse Orientale).

Dès 1902, Molt entre en contact avec la Société Théosophique, d'ailleurs sans chercher ce contact consciemment. Il écoute la conférence d'un théosophe et n'apprend que pendant cette conférence qu'il s'agit d'un représentant de ce courant. Il écrit : " Si j'avais vu sur l'affiche le nom de "Société Théosophique", je n'y serais certainement pas allé, car j'avais une antipathie pour ces choses. Mais la conférence me captiva tellement que le fond (théosophique) ne me dérangeait plus".<sup>3</sup>

Il écoute par la suite d'autres conférences et lit des écrits théosophiques. Finalement, un correspondant qui livre des emballages à l'entreprise (José del Monte) lui parle de Steiner. Molt va à une de ses conférences et ne manque dorénavant pas une seule occasion de l'écouter à Stuttgart. Il ne veut pourtant pas encore devenir membre de la Société, parce que, écrit-il, sa femme et lui étaient <sup>4</sup> "choqués par des femmes portant des coiffures provocantes.. !

IL devient quand même membre en 1906 et a une rencontre personnelle avec Steiner l'année suivante. Dans le cercle qui se retrouve pour des soirées de travail, il rencontre un autre industriel wurtembergeois, le Dr. Carl Unger, qui sera un des principaux promoteurs de la Tripartition.

Au début de la Première Guerre, Molt devient actif dans le domaine social et édite, avec son ami Hesse, les "Cahiers de couleur" (Die Farbigen Heftchen), destinés aux soldats qui partent pour le front. Les cahiers contiennent des poèmes classiques et modernes, des contes, mais aussi des versets méditatifs de Steiner ! En même temps, l'épouse de Molt, Berta, participe à la construction du Goetheanum en travaillant le bois.

C'est aussi Molt qui élabore le projet d'une société fiduciaire qui gère les capitaux pour l'aménagement et le fonctionnement de l'Université Libre de Dornach (le Goetheanum). Il apparaît ici - comme à d'autres occasions - comme celui qui connaît parfaitement le monde des affaires et qui sait comment présenter un projet dans ces milieux. En 1918, il propose à Steiner de changer le nom de l'Université qui était à l'origine "Johannesbau" (édifice de Jean) parce que, nous dit Molt, ce nom aurait "pour des gens de l'extérieur quelque chose de mystique et rendrait le contact avec le monde des affaires plus difficile, surtout qu'il fallait compter sur lui étant donné l'importance des sommes (demandées)." <sup>5</sup> Molt propose de prendre le nom de "Goetheanum" que Steiner avait déjà utilisé occasionnellement. Steiner y consent. A partir de ce moment-là, on a l'impression que Steiner, tout en restant ferme sur les grandes lignes de ses projets, accepte volontiers des suggestions de Molt.

L'industriel devient à ce moment-là le bras droit du philosophe et son histoire sera indissolublement liée à toutes les initiatives sociales de Steiner .<sup>6</sup>

Pour Molt lui-même, la rencontre avec Steiner constitue un tournant dans sa vie, comme il le décrit dans un article intitulé : " Ce que le Dr. Steiner signifie pour moi et mon entreprise'<sup>1</sup>

Il y écrit : " Cette rencontre (avec Steiner) signifiait un tournant dans ma vie. D'abord, cela ne se manifesta que peu extérieurement. IL est vrai que je renonçai à l'alcool et à la viande parce qu'ils étaient un obstacle à la formation sérieuse de la pensée. Ma vie professionnelle de tous les jours ne changea guère non plus ; mais je trouvais le temps et l'intérêt pour des questions qui ne tournaient pas uniquement autour de l'entreprise.

. Et plus loin :

" Une autre dimension s'ouvrit pour moi en contact avec les idées de Steiner : la formation du goût pour le beau, l'intérêt pour l'art en général .(...) Une fois que ce sens fut éveillé, il trouva partout un domaine d'expression très riche : imprimés, emballages, matériel de publicité... changeaient systématiquement de visage. Nous arrivions à de nouvelles formes et méthodes originales qui étaient maintenant le travail d'une main d'artiste...".

Mais Molt insiste surtout sur l'impression morale que lui font les écrits de Steiner et qui changent même son comportement dans les affaires :

" Déjà les petites choses commençaient à changer. Etre commerçant et écrire des lettres conformes à la vérité, cela paraît souvent impossible - et en effet le code de Mercure permet un peu de bluff- et l'absence de celui-ci n'est même pas tout à fait compatible avec notre métier. Mais nous avons rompu avec ces traditions. Elles ont été remplacées par la recherche de la véracité absolue ; même dans les petites conventions - autant dans les petites que dans les grandes choses . (...) La confiance venant de tous les côtés, jusque dans le monde bancaire, en était la conséquence naturelle".<sup>9</sup>

## 4.2. La Waldorf Astoria

### 4.2.1. Les mesures sociales au sein de l'entreprise

L'action de Molt ne se limite pas à un code moral personnel ni à un philanthropisme à l'eau de rose. Son entreprise est tout à fait "moderne" dans le sens des efforts sociaux qu'il fait pour ses employés.

On comprend mieux la signification de ces mesures en regardant la taille de son entreprise.

Otto Wagner, le secrétaire personnel de Molt, donne un petit portrait de l'entreprise <sup>1</sup> .

" Elle avait environ 1500 employés (y compris les représentants), dont 300 à 400 femmes qui fabriquaient les qualités les plus chères à la main (le reste était fabriqué avec des machines). La Waldorf Astoria avait environ 75 comptoirs et des usines à Stuttgart (2), Cologne, Königsberg, Sarrebruck et Zurich (curieusement, Wagner ne parle pas de Plochingen). D'après Wagner, la Waldorf-Astoria était la plus grande usine de "cigarettes de qualité" dans le Sud de l'Allemagne et elle était bien connue en dehors du pays. Les cigarettes étaient vendues " en Suède, en Suisse, en Hollande et plus tard aussi en Belgique". Le tabac arrive surtout de Xanthès (en Grèce) et de Caralla (en Turquie).

Quelques années après la fondation de l'entreprise, Molt signale (en 1912 ?) le début de ses mesures sociales : " Nous avons commencé à changer certaines choses au niveau social. Nous installâmes une caisse d'épargne pour les employés et les ouvriers qui leur versait 5 7 d'intérêts et nous ouvrîmes une bibliothèque pour l'entreprise. La tentative de nourrir, avec l'aide de la femme du portier, les ouvriers qui ne pouvaient pas rentrer chez eux à midi, échoua. Certes, il y avait un repas convenable pour 40 pfennig, loin en-dessous du prix coûtant, mais le résultat était paradoxal. Si quelqu'un, arrivant en retard le matin, était signalé par le portier, celui-ci annulait le repas en signe de protestation. Les gens croyaient manger non pour eux, mais pour nous faire plaisir.

Après peu de temps, nous avons abandonné cette institution de bienfaisance mal comprise. C'est seulement plus tard, après <sup>2</sup> l'installation d'une vraie cantine, que la chose fonctionna ".

En dehors des indications de Molt, Otto Wagner mentionne encore des maisons de repos près de Stuttgart (à Schorndorf et à Bad Rietenau près de Backnang), un fond de retraite et l'existence d'une personne qui semble donner des soins aux ouvriers (Fabrikpflegerin).

Nous remarquons que Molt prend en main la solution de certains aspects de la question sociale . Cela a comme conséquence que (d'après Wagner) les ouvriers de la Waldorf Astoria n'étaient pas syndiqués. Molt écrit qu'il aurait vécu avec eux "dans un contact très étroit"<sup>3</sup>, ce qui les aurait empêchés de prendre des positions politiques radicales comme "chez Daimler et Bosch" <sup>3</sup>

" Dans toute la période, même pendant l'inflation, nous n'eûmes pas une seule grève, mais nous réglions toutes les questions internes entre nous, sans avoir recours au chef du syndicat. Plus tard seulement, quand l'influence politique (des syndicats) alla en se renforçant, nos employés furent de nouveau entraînés par leur organisation ; cela eut comme conséquence que nous dûmes nous joindre à l'association des entrepreneurs. Bientôt cependant, les ouvriers vinrent en demandant de rétablir l'ancien statut, parce qu'ils s'aperçurent qu'il aurait été mieux pour eux. Malheureusement, les mesures prises étaient irréversibles ".<sup>4</sup>

C'est aussi dans la question très discutée des Conseils d'Ouvriers (Betriebsräte) que Molt adopte une position très personnelle. L'ouvrier doit comprendre ce qui se passe dans son entreprise et pourquoi il fait son travail de telle ou telle manière :

" Je considérais la tâche de la bourgeoisie et en particulier des chefs d'entreprise comme celle de transmettre le plus possible de leurs expériences et de leurs connaissances... au prolétariat ; la bourgeoisie devrait établir, avec le prolétariat, un rapport comme celui entre un maître (Lehrmeister) et un apprenti (Lernender)... <sup>5</sup>

Cette attitude assez paternaliste, mais sans doute adaptée aux possibilités de l'époque, fait que Molt approuve la formation de Conseils d'Ouvriers, mais non pas sur le modèle russe qui serait pour le prolétaire allemand "une forme sans contenu" (ibid.). Pour Molt, les Conseils ne doivent pas comporter un caractère politique, mais ils doivent agir au niveau de la vie économique, c'est-à-dire soit au niveau de l'entreprise, soit comme chaînons de la vie économique associative, dans le sens de la Tripartition. Les Conseil d'Entreprise devraient se regrouper en une association (*Betriebs-Räteschaft*) qui remplirait des fonctions importantes dans la vie économique, "par exemple l'adaptation de la production à la véritable consommation". Comme Molt s'exprime dans un article, la socialisation doit partir d'une coopération concrète entre les ouvriers et les dirigeants de l'entreprise :

" Ce sont seulement les entreprises elles-mêmes qui peuvent dans la pratique faire naître une telle institution (un Conseil d'Ouvriers) et assurer son fonctionnement".

Cela implique que toute intervention de l'Etat est à écarter, parce que le chef d'entreprise perdrait son temps à se "casser la tête sur des paragraphes et des **statuts**".

Les membres du Conseil d'Entreprise devraient apprendre à se familiariser avec " l'achat, la production, la formation des prix et la vente" pour pouvoir remplir un rôle dans l'entreprise ou plus tard à plus grande échelle. Ils seraient à recruter (par vote) parmi les ouvriers, les employés et les membres de la direction. Molt souhaite qu'on écarte dans ce processus d'élection toute agitation politique et que joue le seul critère des compétences. (Molt emploie le mot " *Tüchtigkeit*"). Pour lui, la base psychologique d'une telle institution est la confiance mutuelle entre les ouvriers et la direction ; en revanche, toute pression politique extérieure troublerait ces rapports humains et ferait intervenir un élément étranger à la structure de l'économie.

L'argumentation de Molt est d'une importance capitale parce qu'elle vaut aussi pour la vie culturelle (l'école Waldorf)

qui connaît également l'auto-administration<sup>s</sup> et le système d'organismes formés à partir de personnalités déléguées par "la base".

Il faut avouer que ces idées sont restées lettre morte à l'époque de Molt. D'après lui "les efforts dans ce sens-là ne donnaient aucun résultat à cause de l'indolence des milieux concernés et à cause de la résistance de la part des syndicats":

#### 4.2.2. La formation des ouvriers

Molt n'abandonnait pourtant pas l'idée de préparer l'ouvrier à une participation active dans les affaires de l'entreprise. Pour cela, il lance deux actions avant la fondation de l'Ecole Waldorf. Herbert Hahn, un des futurs professeurs de l'Ecole, fut invité par Molt à venir à Stuttgart. C'était au printemps 1919.

Hahn décrit la rencontre avec Molt dans son autobiographie .  
" Visiblement ravi d'entendre mon nom, il (Molt) me pria de venir dans la pièce dont il venait de sortir. D'abord j'étais tout ébloui, car la grande pièce remplie de meubles recouverts d'un velours bleu et lourd était toute habillée d'or. Je me sentais comme le pauvre petit tailleur qui était venu au palais du roi pour résoudre les énigmes. Mais tout de suite, Molt me rassura en disant que je ne lui étais pas étranger. Nous avons dû nous rencontrer déjà." 10

Molt propose à Hahn d'assurer des cours dans son "Université populaire " (Arbeiterbildungsschule). Cette Université devait comprendre deux volets : un cours qui devait être une sorte de formation professionnelle et qui devait avoir lieu en-dehors des heures de travail qui, d'après Hahn, n'étaient pas encore très importantes, vu la situation économique après la guerre. La deuxième partie du cours - pendant les heures de travail - devait être composée de courtes conférences présentées librement. Il devait s'agir de 45 minutes par semaine, comptées comme temps de travail. Pour cette tâche, Molt compte engager Hahn. Ce dernier est effrayé :

" Mais de quoi est-ce que je dois parler ? (lui disais-je). Je ne suis pas du tout formé ! (Molt) J'ai cru comprendre que vous aviez étudié l'oeuvre de Rudolf Steiner pendant 7 ans. N'est-ce-pas vrai ? (Hahn) Si, Si, mais... Molt ne me laissa pas terminer ma phrase. (Molt) Eh, alors... Et après avoir fermé les yeux pour un instant, il me regarda fermement : Commencez tout simplement. Vous avez toute ma confiance. Et il me tendit la main ". 10

Hahn s'acquitte honorablement de son travail et tient vraisemblablement jusqu'à l'ouverture de l'Ecole (en septembre) de petites conférences devant des groupes d'ouvriers et même devant tous les employés de l'entreprise. Il parle de thèmes sociaux (par exemple sur Robert Owen), mais aussi de la physiologie de l'homme par rapport à l'animal, des rythmes dans la vie humaine, etc...

Molt dispose aussi d'un autre forum pour donner à l'ouvrier une meilleure culture générale, un goût pour la littérature et aussi pour lui permettre de s'exprimer. C'est la revue "~~Waldorf-Nachrichten~~" (Les Nouvelles de la Waldorf-Astoria) qui paraît entre janvier 1919 et avril 1922. Le rédacteur en chef des "Waldorf Nachrichten" est d'abord Roman Boos et à partir de juin 1919, Paul Burkhardt.

Les cahiers comprennent surtout deux éléments. IL y avait un grand nombre d'articles sociaux, écrits par Steiner ( en partie des conférences imprimées) et ses collaborateurs (Hahn, Stockmeyer, W.J. Stein...), mais aussi une partie littéraire d'un très haut niveau, avec des poèmes de Schiller, Novalis, Hölderlin, Morgenstern, etc... ainsi que des contes et nouvelles d'écrivains contemporains, dont Hermann Hesse.

Même des aphorismes de Humboldt, Fichte et Schelling y trouvent leur place. Les ouvriers s'expriment dans les rubriques " Aus unserem Betrieb" (De notre entreprise) et "Beiträge der ~~Waldorfleute~~" (Contributions des employés de la Waldorf-Astoria). IL existait aussi une "boîte à lettres" et un "coin" où étaient expliqués des mots étrangers. Plusieurs articles défendent des aspects de la ~~TRipartition~~ et aussi l'entreprise contre les attaques de l'entreprise Bosch qui reprochait à Molt de faire "de la propagande anthroposophique" pour "faire de la publicité pour les produits" de l'usine. 12

La revue, vendue à 1 Mark, avait en mars 1921 3000 abonnés lorsqu'elle dût cesser de paraître, à cause de difficultés financières.

Molt s'engage donc à sa façon, avec une incroyable énergie, mais aussi d'une manière patriarcale et parfois trop centrée sur sa personne. Il achète personnellement, en payant de sa poche, la "Umlandshöhe", l'endroit où allait être construite la future école et où se trouvait un restaurant, apparemment très apprécié par les habitants de Stuttgart (prix du terrain : 450.000 Marks)<sup>13</sup>

Il faut aussi savoir que l'Ecole faisait d'abord juridiquement et économiquement partie de l'entreprise. Molt embauchait les professeurs qui étaient payés par l'entreprise. Le conflit était - semble-t-il - inévitable. Dès 1920, le collège des professeurs préparait un document qui proposait à Steiner un remaniement des rapports entre usine et école, ce qui mena à la fondation ( le 19 Mai 1920) de l'Association de l'Ecole Waldorf (**Waldorfschulverein**) qui était indépendante de l'entreprise. Le premier président de l'Association était Steiner, le deuxième... Molt qui n'agit dorénavant qu'à titre privé et non pas comme directeur de la Waldorf Astoria.

A partir de ce moment-là, le financement ne pouvait plus être entièrement porté par l'entreprise, bien que Molt ait réservé 100.000 Mark des bénéfices de celle-ci pour l'Ecole. L'entreprise continue à payer (encore pendant 10 ans) l'écolage pour les enfants de ses ouvriers. Cet arrangement semble garantir à l'Ecole une base financière relativement solide jusqu'à sa fermeture en 1936 .

#### 4.3. L'ébauche d'une économie associative "Der Kommende Tag"

##### 4.3.1. La phase de construction

La dernière initiative de Molt date déjà de l'époque où la Tripartition en tant que modèle social pour l'Allemagne avait échoué (octobre 1919).

Le 12 Octobre, Steiner tient une conférence à Dornach, où il incite son public à continuer à accorder son soutien pour le travail au Goetheanum. L'historien Christoph Lindenberg résume les entretiens qui suivent cette conférence : <sup>1</sup>

" Tout de suite après la fin de la conférence, E. Molt se leva et se tourna vers le public en faisant un appel dans le but de faire soutenir financièrement le travail du Goetheanum par des entreprises. Dans les entretiens qui suivirent (en présence d'un certain nombre de personnalités)... Rudolf Steiner félicita Molt de son appel et de sa volonté d'initiative, mais il posa aussi avec inquiétude la question de savoir si on avait des hommes qui pouvaient diriger des entreprises et en prendre la responsabilité."

Dès novembre 1919, l'entreprise "Der Kommende Tag " (le jour qui vient) fonctionna d'abord comme une sorte d'institut bancaire avec, comme but central, la création d'une base financière pour le Goetheanum.

En Janvier 1920, Steiner devint président du Conseil d'administration. Il voyait dans "Der Kommende Tag" une tentative de mettre en pratique la Tripartition :

" Nous devons au moins tenter de créer les premières institutions modèles par un type d'institution qui est essentiellement conçu comme organisme économique et qui montrera que nos idées peuvent être réalisées dans la pratique ; ces institutions pourront être imitées par ceux qui croient aux faits et qui n'ont pas pu croire aux paroles qui nous semblaient convaincantes ".

Dans la deuxième moitié de mars 1920, " Der Kommende Tag" fut constituée comme société à actions. Ses débuts furent prometteurs. Dès le printemps 1920, son capital de base s'élevait à 10 MIO de Mark, en juin 1921 déjà à 25 Mio de Mark, et finalement il atteignit une somme maximale de 136 Mio de Mark.<sup>3</sup> Il est intéressant de voir quelles entreprises faisaient partie de la société, parce que certaines d'entre elles représentent encore aujourd'hui des centres d'activités anthroposophiques.

Le prospectus de "Der Kommende Tag" donne les indications suivantes (l'astérisque signifie que l'entreprise existe encore aujourd'hui) :

- Siège social : Stuttgart, Champignystrasse 17 + un bureau à  
Hambourg
- Edition : "Der Kommende TAg" avec imprimerie
- l'atelier de construction de machines de Carl Unger
- usine chimique à Schwäbisch Gmünd
- ardoisière à Sindelfingen (Wurtemberg)
- usine d'emballage de José del Monte, Stuttgart
- la Waldorf Astoria
- la pension Rühling, Stuttgart
- la banque d'Alfred Koch, Stuttgart
- l'entreprise de machines agricoles des frères Gmelin , Reutlingen
- cinq entreprises agricoles, dont un moulin
- deux instituts chimiques et pharmaceutiques à Stuttgart et à  
Schwäbisch Gmünd (le prédécesseur de la firme **Weleda**)'
- l'institut de recherche biologique sous la direction de Otto Palmer :  
cet institut donna un grand nombre d'impulsions à la médecine  
anthroposophique et l'agriculture biodynamique
- l'école Waldorf"

En 1923, un certain Fritz Piston publia une thèse qui considère "Der Kommende Tag" comme une première tentative encore "trop faible" qui va vers une économie associative. Elle se distinguerait pourtant "des sociétés à actions ordinaires par le fait qu'elle cherche à réaliser une économie fondée sur une demande réelle (reale Bedarfswirtschaft) dont la base devrait être le rapport associatif entre producteurs et consommateurs. La propriété serait soustraite à la disposition des particuliers, ce qui supprimerait pratiquement la contradiction entre appropriation privée et production sociale ".

Quant aux difficultés de cette société, il faut sans doute mentionner la résistance de certains milieux d'affaires contre ce modèle. **Lindenberg** mentionne surtout un grand journal, la "Frankfurter Zeitung" qui aurait vivement critiqué la société.

Dans un article (que l'auteur a trouvé dans les archives de la Fédération) paru dans un journal de Stuttgart, la "Schwäbische Tageszeitung", on lit une vive polémique contre la société. Dans cet article du 12.8.1921, un auteur anonyme reproche aux "anthroposophes" des "manoeuvres frauduleuses " (Schiebungen) "dont les anthroposophes à cause de leurs liens avec les juifs (sic!) semblent particulièrement capables". L'auteur proteste contre l'achat de deux fermes (dans l'Allgäu) et suggère même que les anthroposophes auraient incendié une des fermes pour se l'approprier ! IL met en garde contre une société dont les buts sont "hautement suspects" et demande que la terre du Wurtemberg reste aux "paysans wurtembergeois";

#### 4.3.2. Le bilan d'une expérience

Mais ces attaques virulentes ne sont pas uniquement responsables de la fin de cette expérience. Emil Leinhas, un des directeurs de la Waldorf Astoria, trésorier de l'Ecole et depuis le 21 septembre 1921, directeur général de "Der Kommende Tag" donne une image très nuancée des conditions de travail de cette époque :

9

" Pour pouvoir porter un jugement sur les conditions (de notre travail, nous ne devons pas oublier une chose : l'inflation qui régnait à cette époque. Avec cette inflation, de vieilles sociétés bien enracinées qui disposaient d'une certaine substance, se développaient en général d'une manière satisfaisante, **mais de** nouvelles entreprises qui ne pouvaient pas tout de suite faire des bénéfices pour enrichir leur substance, avaient d'énormes difficultés à surmonter la dévaluation permanente de l'argent."

Leinhas indique qu'il n'y avait dans la société que trois firmes rentables (del Monte, Unger et Molt) qui devraient en permanence donner des capitaux aux instituts de recherche et aussi à l'Ecole. Un élargissement de la propriété foncière semblait difficile, malgré les contacts avec le comte Keyserlingk ,  
10  
propriétaire foncier en Silésie.

Malgré quelques acquisitions sous la direction de Leinhas (une imprimerie, un atelier de reliure, une usine de serpillères, des parts d'une entreprise de Berlin qui fabriquait des jus de **fruits**, les instituts de recherche consomment beaucoup de capitaux et déséquilibrent la société. En mai 1923, Steiner quitte son poste de président du Conseil d'Administration pour se consacrer plus à ses tâches "pédagogiques et **artistiques**".<sup>1</sup>

Le 14 Juillet 1924, on procède à une liquidation pour sauver l'existence des institutions culturelles ; la substance de certaines entreprises (édition, laboratoires) fut transférée en Suisse et intégrée dans les organismes qui existaient là.

Steiner lance un appel aux actionnaires :

" Ceux parmi les actionnaires qui seraient en état de mettre à sa disposition les actions qu'ils possédaient ou une partie de celles-ci, sont priés de le faire, pour qu'il puisse ainsi sauvegarder la propriété immobilière de l'Ecole Waldorf contre la restitution des actions à la société et aussi pour qu'il puisse venir au secours d'autres entreprises culturelles. Déjà avant, l'institut biologique de Lili Kolis o a été vendu au Goetheanum sur demande de Rudolf Steiner .

L'appel de Steiner est largement suivi et les actionnaires mettent presque un tiers du capital à sa disposition. Steiner vend les actions à la société qui s'engage entre autres à céder à l'Association de l'Ecole **Waldorf** les bâtiments et la propriété foncière par un bail à long terme.

Le dénouement du drame de "Der Kommende Tag" est alors vraisemblablement en même temps l'histoire du sauvetage de l'Ecole. Cet aspect n'échappa pas au public. Le 2.2.1925, un Dr. K. écrit dans le "Stuttgarter Neues Tagblatt", en évoquant les critiques contre la société :

" Ceux qui jugeaient (cette société) se fondaient alors simplement sur le malaise que provoquaient les tendances de (celle-ci) ;

ils ne voulaient pas voir quel idéalisme généreux se manifestait chez tous ceux qui donnaient leur travail et leur capital en acceptant un grand risque pour servir le progrès scientifique dans les domaines les plus différents. Combien d'honneurs auraient été déversés en pluie si une ou plusieurs firmes avaient entretenu dans le cadre d'une université un institut de recherche médicale, une clinique, un laboratoire biologique, un laboratoire de chimie et de physique et une école expérimentale ! Cela a été fait par "Der Kommende Tag" qui l'a entrepris dans les périodes dures de l'inflation et de l'adoption du mark or, jusqu'au moment où les obstacles économiques de nos jours s'avérèrent trop puissants et **leurs** bénéfiques trop faibles pour pouvoir porter ce poids énorme". 15

L'auteur de l'article parle aussi des fruits de ce travail :  
" La clinique est toujours comble (il s'agit de celle du Dr.Palmer). Le nombre de nouveaux médicaments qui sortent de l'institut est considérable (...). (Les publications scientifiques) dont les travaux importants du Dr. Kolisko sur la fonction de la rate et sur l'effet des produits pharmaceutiques en quantité infinitésimale qui sortent de l'institut biologique (montrent l'activité de ces instituts)". <sup>16</sup>

L'auteur termine par évoquer l'école Waldorf comme "le plus grand succès public " et il donne le chiffre de 800 élèves dont seulement un quart viendrait de milieux anthroposophiques.

Après ces années critiques, **l'Ecole** se développe assez bien. En revanche, Molt doit subir un échec personnel : la **liquidation** de son entreprise en 1929. Celle-ci est en rapport direct avec son engagement pour "Der Kommende Tag". En automne 1920, il intègre **toutes** ses actions dans cette société parce qu'il considérait comme une impossibilité que le cofondateur et le vice-président du Conseil d'Administration restent en-dehors avec (sa) propre entreprise. **En même temps, on trouve dans son autobiographie** la phrase qui caractérise ce pas : " Il est vrai que l'intégration de toutes les actions aboutit, mais, avec cela, commença aussi la tragédie de ma vie ". <sup>18</sup>

Après la vente de la majorité des actions à une certaine société (d'après Leinhas, la "Süddeutsche **Disconto-Gesellschaft**)<sup>12</sup> Molt n'est plus qu'un des associés principaux de sa propre firme. Il doit céder d'autres actions dans les années qui viennent et finalement (en 1929), la Waldorf-Astoria est entièrement dans les mains de l'entreprise Reemtsma-Neuerburg qui ne tenait pas au fonctionnement de l'entreprise de **Stuttgart**,<sup>13</sup> Reemtsma en licencie les employés et continue à son nom la production de quelques marques connues de la Waldorf-Astoria.

Devant l'assemblée des parents de **l'Ecole**, Stockmeyer explique au nom de Molt cette évolution :

" Le contrat (entre l'Association et l'entreprise) fut d'abord renouvelé d'année en année ; mais son renouvellement fut de plus en plus difficile dans la mesure où les conditions économiques générales s'aggravaient, mais en particulier par le fait que l'usine Waldorf-Astoria comme société à actions ne pouvait pas échapper à l'évolution générale, c'est-à-dire à la concentration de la majorité des actions dans une seule main (celle de Reemtsma).

Molt réussit pourtant à mettre à la place de la contribution financière de son ancienne entreprise une somme fixe, assurée par un contrat conclu avec Philipp Reemtsma. Stockmeyer précise :

" On avait promis (aux employés de la Waldorf-Astoria) que les dons de P. Reemtsma devraient être employés en premier lieu pour couvrir les écolages (des enfants des **employés**)".

Avec l'histoire de Molt, nous avons donc assisté à **l'évolution** des fondements économiques de cette école dont Molt défend l'existence, même après la mort de Steiner (en 1925) et face aux menaces des nazis qui imposent finalement sa fermeture le 30 mars 1938 (cf.6.1.) Molt meurt le 16 Juin 1936 avant de pouvoir terminer son autobiographie qui s'arrête en 1920. Il est entré dans l'histoire de la ville de Stuttgart comme promoteur et réalisateur de **"nouvelles idées socialistes"** comme l'écrit la "Stuttgarter Zeitung" lors du 50ème anniversaire de sa mort.<sup>22</sup>

#### NOTES DU CHAPITRE 4

##### 4.1.

1 Cette étude se fonde surtout sur l'autobiographie de Molt ainsi que ses écrits et le témoignage de son secrétaire, Otto Wagner. Une biographie critique de Molt n'existe pas.

2 Molt, P. 23

3 *ibid.*, p. 130

4 *ibid.*, P. 132

5 *ibid.*, p. 153

6 voir chapitre 5 de notre étude

7 Article de Molt dans les Waldorf-Nachrichten, la revue de son entreprise, septembre 1919.

8 *ibid.*, p. 290

9 *ibid.*, p. 291

##### 4.2.

##### 4.2.1./ 4.2.2.

1 Le manuscrit d'Otto Wagner va paraître prochainement dans le bulletin des Ecoles Waldorf, destiné aux professeurs (Lehrerrundbrief). Je remercie Mme Werbter de la Fédération d'avoir mis ce manuscrit à ma disposition.

2 Molt, p. 128

3 *ibid.*, p. 171

4 *ibid.*, p. 176/177

5 *ibid.*, p. 174

6 *ibid.*, p. 177

7 *ibid.*, p. 211 (d'après un document de 1919).

8 J'ai choisi consciemment ce terme, puisque le mot "autogestion" véhicule une connotation qui rappelle un certain courant **socialiste**. Il serait intéressant de comparer ces deux concepts.

- 9 *ibid.*, p. 177
  - 10 Herbert Hahn, *Der Weg, der mich führte*, Stuttgart 1969, p. 635
  - 11 Je dois ces informations à une étude de Dr. N. Deuchert, Heidelberg, sur les Waldorf-Nachrichten (manuscrit non publié).
  - 12 Citation extraite de la revue de l'entreprise Bosch (Bosch-Zünder du 30.4.1921), cit. d'après Deuchert 1986, p. 43
  - 13 cf. Deuchert 1986, p. 39 ff
  - 14 Pour plus de détails, voir chapitre 6.1.
  - 15 L'Ecole sera fermée par les nazis (voir chapitre 6).
- 4.3.
- 4.3.1.
- 1 Christoph Lindenberg, *Der geschichtliche Ort der Dreigliederungsinitiativen Rudolf Steiners*, in : DIE DREI, 1985, 641 ff.
  - 2 *ibid.*, p. 665
  - 3 La source utilisée par Lindenberg est sans doute le bilan de la société, publié régulièrement (voir Kühn, documents p. 311 ff). Lindenberg indique à juste titre que ces chiffres doivent être lus dans le contexte de l'inflation "rampante".
  - 4 cf. Kühn, p. 252 (documents de l'époque)
  - 5 cf. Lindenberg 1985, p. 666
  - 6 Fritz Piston, *Assoziative Wirtschaft als Forderung Rudolf Steiners*, Tübingen 1923)
  - 7 A l'université de Tübingen, directeur de thèse : le professeur Wilbrandt
  - 8 Lindenberg 1985, p. 666
  - 9 cf. un autre livre important sur l'histoire de la Tripartition : Emil Leinhas, *Aus der Arbeit mit Rudolf Steiner*, Zbinden Verlag, Bâle 1950, p. 174.

- 10 *ibid.*, p. 176
- 11 *ibid.*, p. 177
- 12 *ibid.*, p. 180
- 13 *ibid.*, p. 183
- 14 *ibid.*, p. 184
- 15 document trouvé **dans** les Archives de la Fédération
- 16 *ibid.*
- 17 Molt 1972, p. 197
- 18 *ibid.*
- 19 Leinhas, p. 179
- 20 cf. Deuchert 1986, p. 45
- 21 E.A. Karl Stockmeyer, Die Stilllegung der Waldorf Astoria Zigarettenfabrik, in : Berichte an die Mitglieder des Vereins für ein freies Schulwesen e.v. Stuttgart, n° 4 Août 1929, p. 3 ff.
- 22 cf. "Stuttgarter Zeitung" du 16 Juin 1986

|

## CHAPITRE V - LA CAMPAGNE POUR LA TRIPARTITION ET L'ECOLE WALDORF

---

### 5.1. Du 20 Avril au 15 Septembre 1919 : Rudolf Steiner à Stuttgart

#### 5.1.1. Les buts de la campagne

Abordons maintenant la période "chaude" de la Tripartition, c'est-à-dire la période pendant laquelle ses adeptes pensaient avoir une certaine audience auprès du grand public ou au moins auprès de quelques responsables politiques.

Pour faire plus qu'un simple récit des événements, nous voudrions d'abord poser la question de savoir si les thèses de Steiner ont eu un écho chez ses contemporains. En effet, rien n'est plus difficile à analyser parce qu'il faudrait s'entendre sur le concept de "poids" historique d'un événement.

Je voudrais d'abord faire quelques remarques préalables :

1) Steiner n'a jamais visé une mobilisation des masses sur le modèle de l'agitation révolutionnaire. Certes, il propose des changements radicaux de la société, mais qui devraient naître à partir de structures et de modèles élaborés de concert avec toutes les parties concernées. Comme l'écrit Leinhas :

" Face à certains courants révolutionnaires du prolétariat, il (Steiner) insistait lourdement dès le premier entretien (avec le comité pour la Tripartition) sur le fait qu'il faudrait toujours veiller à maintenir la continuité dans le domaine économique et qu'il faudrait agir dans le sens d'une évolution et non pas d'une révolution ." <sup>1</sup> D'après Leinhas, Steiner aurait espéré "intéresser réellement le bourgeois " <sup>2</sup> ce qui aurait dû avoir comme effet d'entraîner le prolétariat. Sa stratégie politique consiste donc à s'adresser en même temps aux responsables bourgeois, à la bourgeoisie et au prolétariat.

2) Le raisonnement de Steiner va plus loin. Le prolétariat, bien qu' influencé par le marxisme, n'aurait pas une idéologie différente de celle de la bourgeoisie. Dans un article écrit

pour la revue de la Tripartition <sup>3</sup>, Steiner écrit :

" Il est vrai que Karl Marx et ses adeptes ont incité les hommes d'une certaine classe sociale à la lutte, mais ils ne leur ont donné que les pensées que leur avait apprises les membres des classes à combattre. C'est pour cela que, même si la lutte pouvait aboutir, comme beaucoup le souhaitent, rien n'en serait changé. L'ancienne situation (das Alte) serait reconduite, avec comme chefs politiques des hommes qui appartiennent à une autre classe que celles qui jusqu'ici ont constitué les classes dirigeantes".

Analyse étonnante (que Steiner reprend à plusieurs reprises) <sup>4</sup> et qui ne fait qu'affirmer que la révolution sociale ne servirait à rien, ne faisant que changer les dirigeants! Pour aboutir à un véritable changement, il faudrait de nouvelles idées-force (Ideenkräfte) pour l'ensemble de la société. Steiner voit donc une double tâche - faire connaître ses idées et fournir les preuves de leur efficacité dans le domaine social . Cela n'a rien à voir avec une agitation politique.

3) D'après Steiner, la Tripartition n'est pas non plus un programme politique qui est fixé par un parti ou une autre organisation et qui pourrait être appliqué systématiquement à n'importe quelle situation sociale. Il caractérise sa démarche dans l'article cité : <sup>5</sup>

" L'humanité actuelle, à vrai dire, n'a qu'une vague perception des questions sociales. Sa vraie forme (celle de l'humanité) se manifesterait quand la structure de l'organisme social sera telle que les trois forces de vie qui font partie de l'existence humaine pourront reconnaître leur véritable réalité, en la faisant émerger de ce sentiment (Empfindung) presque instinctif jusqu'à la pensée consciente."

Autre thèse importante qui relève cette fois-ci de la psychologie sociale : l'homme doit devenir conscient de ses instincts sociaux pour trouver l'organisation sociale qui lui convient ; l'idée de la Tripartition lui donnerait la clé pour cette démarche dont la réalisation concrète dépend toujours de "l'imagination sociale" <sup>6</sup> des individus concrets.

Résumons ce qui est important pour notre propos : Steiner ne vise pas une action en faveur d'un changement des responsables politiques, mais bel et bien une "éducation" de tous pour que chacun puisse agir "à partir de la perception de la réalité globale " ("aus dem Erleben der vollen Wirklichkeit")

4) En regardant notre période qui va de l'arrivée de Steiner à Stuttgart jusqu'à l'ouverture de l'Ecole, nous devons parler d'un échec sous trois aspects :

- la mobilisation
- le dialogue avec les responsables politiques ou autres
- l'installation de structures "parallèles" comme "structures-témoin " de la Tripartition (mise à part l'Ecole).

Je développerai par la suite chacun de ces points.

#### 5.1.2. La mobilisation

Il est vrai que le phénomène de la Tripartition reste assez peu significatif si on le compare aux mouvements sociaux de l'époque, par exemple au mouvement syndicaliste. Ainsi que l'écrit Joseph Huber, politologue à la Freie Universität de Berlin, dans un article critique au sujet des anthroposophes

" L'organisation des tripartitionnistes (Dreigliederer dans le jargon des adversaires) resta sans influence et n'exista que pendant quelques années (...). La classe ouvrière ne fut vraiment touchée (par ces idées) que dans le sud-ouest de l'Allemagne et là seulement en marge. Dans les classes dirigeantes, cette idée ne fut guère écoutée, sauf sous forme de quelques entretiens consultatifs (Beratungsgespräche) avec de hauts fonctionnaires de l'Etat... "

Cette constatation globale est certainement juste lorsqu'on considère l'effet immédiat (quantitatif) de la campagne. Elle doit pourtant être rectifiée par un certain nombre de chiffres approximatifs .

- Le deuxième appel (An das deutsche Volk und an die Kulturwelt)

lancé le 22 Avril à Stuttgart comme document fondateur du " Bund für Dreigliederung" est signé par à peu près 300 personnalités qui ne viennent pas seulement du sud de l'Allemagne, mais aussi de Hambourg, Berlin, de la Suisse et d'Autriche. Le premier nom parmi les membres du comité allemand est celui de l'auteur de la constitution du Wurtemberg, le professeur W. von Blume qui n'était pas anthroposophe (les suivants étaient Molt et Unger).

- Entre le 20 avril et fin juillet, Steiner tient presque tous les jours (!) des conférences publiques ou devant les ouvriers de telle ou telle usine. Il y a souvent "plus de 1000 auditeurs" <sup>9</sup>

En effet, les récits parlent souvent de salles "bondées" et même les journaux qui critiquent l'action de Steiner, doivent admettre qu'il attire les foules. Même une estimation très modeste (mettons par exemple 50 conférences à 800 personnes) donne un auditoire qui - pour le seul Wurtemberg - compte plusieurs dizaines de milliers de personnes.

- La "Fédération" (Bund) pour la Tripartition", d'après une liste publiée dans le livre de **Kühn** <sup>10</sup> **comptait** 97 groupes locaux et groupes d'information dans toute l'Allemagne, par exemple à Munich, Francfort, Hambourg et Breslau. Même si on ne compte qu'une dizaine de membres actifs par groupe - et dans les grands centres, il y en avait certainement davantage -, on atteint facilement un millier de personnes actives au service de la Tripartition - ce qui serait évidemment assez peu.

Pour voir plus concrètement l'ampleur du mouvement, nous pouvons lire avec intérêt quelques pages du livre d'un industriel anthroposophe , **Hanns Voith** <sup>11</sup>, qui avait une entreprise de turbines dans une petite ville du sud de l'Allemagne , à Heidenheim (env. 8000 habitants) .

Pendant la campagne de la Tripartition, Steiner y passe, fait une conférence pour les membres de la Société Anthroposopique dans la salle d'un restaurant, prend le café chez un anthroposophe et parle le soir dans une salle publique (au "Konzerthaus") archi-comble.

Voith raconte :

" Vu la présence d'une grande majorité d'ouvriers dans l'audience, Steiner utilisait un langage qu'ils pouvaient comprendre. Quelques industriels commençaient à s'inquiéter. IL y avait aussi des interruptions venant des communistes et des socialistes indépendants. Mais la soirée se déroula comme d'habitude : le public choisissait ce qui lui plaisait et applaudissait. Mais il n'écoutait pas les choses qui ne lui plaisaient pas.

- A partir du 8 Juillet 1919 (donc relativement tard), le mouvement dispose d'un hebdomadaire qui contient sur quelques pages des articles de fond et des réponses aux attaques contre le mouvement.

D'après une étude,<sup>12</sup> le tirage était de 10.000 exemplaires au printemps 1921 ; entre 1919 et 1922, cette revue paraissait régulièrement et avait assez de substance pour atteindre un total d'environ 800 pages.

A partir de 1922, elle fut éditée sous le nom "Anthroposophie" - Wochenschrift für freies Geistesleben (hebdomadaire pour une vie culturelle libre). Plus tard, les articles sur la Tripartition furent intégrés dans la publication du *Goetheanum* qui porte ce titre.

### 5.1.3. Le dialogue avec les responsables politiques et autres

Déjà dans la deuxième partie de notre travail (2.4.), nous avons montré les tentatives des amis de Steiner afin d'intéresser certaines personnalités aux idées de celui-ci ; quelques noms très connus parmi les signataires du premier appel montrent qu'elles ont eu un certain succès. Le deuxième appel, lui aussi, est signé entre autres, par un grand nombre d'universitaires, de médecins, de fonctionnaires et d'artistes. Un autre appel, lancé à la Pentecôte 1919 et qui préconise la formation d'un Conseil de Culture (Kulturrat) est aussi signé par Thomas Mann.<sup>14</sup>

En outre, les amis de Steiner, en particulier Molt et Kühn, ont de bonnes relations avec le gouvernement du Wurtemberg. Ils sont tous les deux ses conseillers. Malgré tout, ces contacts semblent éphémères. Pour prendre un autre exemple : Roman Boos, qui dirige le mouvement suisse pour la Tripartition, envoie à un membre de la délégation allemande qui se trouve à Versailles, un extrait des "Fondements..." de Steiner (paru le 28 Avril 1919). Il s'agit d'un signataire de l'appel de 1919, un certain Kurt Wolzendorff, spécialiste en droit des peuples. Celui-ci lui répond de Versailles, le 9 Mai 1919, c'est-à-dire au cours des pourparlers de paix. Il remercie Boos de lui avoir écrit cette lettre "extrêmement riche et stimulante" mais dont la lecture attentive demanderait "plus de loisirs (Musse)" qu'il ne peut trouver actuellement. Wolzendorff lui promet une réponse dans un avenir proche, sans faire le rapport entre les négociations de paix et ce qu'il vient (probablement) de lire.<sup>15</sup>

Remarquons pourtant que les thèses de Steiner ne sont pas passées inaperçues dans la presse et dans certains milieux politiques et intellectuels.

Un des témoignages les plus intéressants est l'article du journaliste anglais H. Wilson Harris ( Daily News du 16.9.1920) qui écrit :<sup>16</sup>

" Les personnalités de la vie intellectuelle sur le continent discutent un livre frappant qui a été publié ce printemps (il s'agit de la traduction anglaise) par un homme extraordinaire. Le Dr. Simons, ministre des Affaires Etrangères (allemandes) a considéré le plan qui résulte du contenu de ce livre comme la seule défense contre le bolchévisme. Le Dr. Benesch , ministre des Affaires Etrangères en Tchécoslovaquie... avait ce livre sur sa table devant lui à Spa.<sup>17</sup> Venizelos<sup>18</sup> l'a lu. Toute personnalité importante l'a lu. Ici (en Angleterre), chose curieuse, il est en général passé inaperçu ".

En Allemagne, la revue "Die Tat" (L'Action) consacre dans ses cahiers de 1920/1921 une discussion assez controversée sur

l'anthroposophie et la Tripartition. Droz nous dit que cette revue est sous la direction d'un journaliste berlinois, Hans Zehrer : " La TAT... a été une revue extrêmement lue : elle a eu 20 000 abonnés. Et elle entretenait des relations suivies avec différents groupes politiques, notamment avec Otto Strasser et aussi avec le général von Schleicher (assassiné par les nazis en 1934.) Mais, malgré ses relations politiques, elle a réussi à conserver une indépendance certaine de pensée."

Droz résume un certain nombre de courants politiques et religieux qui s'expriment dans cette revue, sans mentionner le pluralisme des opinions qui y règne. En effet, le caractère religieux, spirituel, domine cette revue qui cherche " le sens pour l'essentiel", une "humanité sans phraséologie" comme l'exprime son éditeur Diederichs sur la couverture du cahier d'octobre 1920. Dans l'ensemble, on y trouve une recherche de valeurs spirituelles pour un renouveau de l'Etat et du peuple allemands. Parmi les mouvements jugés dignes d'être discutés, il y a donc l'anthroposophie, d'une part présentée par des anthroposophes et des sympathisants, d'autre part vivement critiquée. L'article d'un certain Philipp Hördt <sup>2</sup> qui discute d'une façon assez sobre certains problèmes de la Tripartition, reproche à Steiner (entre autres) la division en trois parties de la communauté du peuple (Volks-gemeinschaft) et met en garde, malgré quelques remarques positives, contre "d'éventuelles expériences étrangères au peuple allemand (artfremd)". L'idée d'une économie associative qui dépasse les frontières nationales et aussi la prise de position de Steiner par rapport aux causes de la guerre (cf. l'affaire von Moltke) le rendent suspect dans le milieu des "Jeunes Conservateurs" groupés autour de la TAT.

Ces deux exemples de l'accueil réservé à l'anthroposophie - quoique très différents - montrent que ses idées sont connues et présentes dans la vie intellectuelle de l'époque, mais qu'elles paraissent peut-être trop différentes de celles qui déterminent l'action politique pour pouvoir être prises en considération.

Un observateur de l'époque, le futur président de la RFA, Théodor Heuss, peu suspect d'être un sympathisant des anthroposophes, écrit dans son livre sur Robert Bosch <sup>23</sup>

" Avec son idéologie de la Tripartition de l'Orgarnisme Social qui ne tenait pas compte de la nature de l'Etat qui exerce un pouvoir ("Machtcharakter des staatlichen Wesens"), il (Steiner) tentait de gagner pour sa doctrine un terrain d'expérimentation, et le sens spéculatif ("der Sinn fuir das Spekulative") qui est inhérent à l'esprit du peuple souabe, lui semblait passagèrement ouvrir la perspective d'une influence assez considérable".

Heuss relate la tentative de Steiner de gagner Robert Bosch à la cause de la Tripartition. Il considère l'association envisagée entre les deux hommes - malgré un certain rapprochement - comme une "impossibilité sur le plan humain". Heuss ne comprend pas pourquoi Bosch avait permis à Steiner d'exprimer ses idées dans une conférence devant ses ouvriers. Retenons pourtant le fait que Heuss ait reconnu le mouvement de Tripartition comme un facteur politique d'une importance passagère. Il a bien laissé des traces dans la vie politique de l'époque.

#### 5.1.4. L'installation de structures "parallèles"

Dans les mois d'activité intense en faveur de la Tripartition, une autre attitude devient visible, celle des anthroposophes qui disent : si vous ne voulez pas accepter nos idées, au moins laissez-nous faire. Sous cet aspect-là, nous pouvons nous demander quels étaient les projets concrets des anthroposophes et dans quelle mesure ils arrivent à les réaliser pendant cette période. <sup>24</sup>

Voici donc en guise de réponse à cette question les étapes les plus importantes de la campagne :

22 Avril 1919 : Première manifestation publique à Stuttgart  
(au Stadtgartensaal)

La salle, d'après Leinhas, est remplie "jusqu'à la dernière place debout". Environ 800 personnes sont présentes. C'est la fondation de la "Fédération (Bund) pour la Tripartition sociale", sans

statuts et accessible à tous ceux qui signent "l'Appel" de Steiner.

23 Avril : Première conférence de Steiner devant les ouvriers de la Waldorf Astoria.

Cette conférence, imprimée dans deux numéros des "Waldorf - Nachrichten" (nos. 9 et 10 Juin 1919), est un document très important qui résume les **intentions** de Steiner, présentées dans un **langage** simple. Deux points sont à relever plus particulièrement: Steiner affirme qu'il veut agir indépendamment de tout parti politique et qu'il préconise comme premier but l'émancipation de la vie culturelle par rapport aux autres domaines de la vie publique.

Après la conférence, le public élabore une motion soumise au gouvernement du Wurtemberg et qui lui demande de faire appel à Steiner afin qu'il puisse établir la Tripartition (il s'agit de la "Berufung **Steiners**", selon l'expression de Unger,

mais "Berufung" à quel titre?). D'après Unger, cette motion a été soumise au public d'une vingtaine de grandes réunions d'ouvriers ; entre 10 000 et 12 000 personnes l'auraient acceptée par vote à main levée. Ce fait donne lieu à une grande controverse entre les tripartitionnistes et leurs adversaires.

Leinhas admet qu'on pouvait faire des reproches à Steiner parce que la motion était ambiguë. Pourquoi l'a-t-il d'abord laissé passer ? En réalité, écrit Leinhas, Steiner ne voulait jamais faire partie du gouvernement, mais être appelé "par lui" (Leinhas souligne) "pour réaliser la Tripartition". Molt (qui était peut-être à l'origine de la pétition) et les ouvriers semblaient avoir choisi une formule bien vague. Le 25 mai, Steiner lui-même prend ses distances par rapport à la motion. <sup>28</sup> Il

n'empêche qu'une polémique se déchaîne contre lui à ce sujet. Elle est déclenchée par le premier ministre (Ministerpräsident) du Wurtemberg, **Blos**. Hostile à la Tripartition dès 1919 (où il rencontre des collaborateurs de Steiner), **Blos** écrit dans ses mémoires publiées en 1922, trois pages acides qui sont comme un règlement de compte avec les Steineriens.

Il y caractérise le concept tripartite de l'Etat comme étant " très proche de la conception anarchiste" et écrit même que "la République des Conseils" (**Räterepublik**) aurait "sous sa forme la plus mauvaise une structure plus solide" que l'Etat préconisé par Steiner. Cette peur des expériences sociales se manifeste chez **Blos** sous forme de peur d'une subversion anthroposophique : "Entre temps, écrit-il, "on organisait une série de manifestations politiques à la fin desquelles on décidait chaque fois que M. Steiner devrait faire partie du gouvernement".

Et même après **la refus** de la part du gouvernement, Steiner se serait lancé dans d'autres activités subversives :  
" La secte steinerienne fonde des écoles, des usines, des sanatoriums, des cinémas (sic!) etc... et trouve encore un soutien financier dans les milieux industriels du Wurtemberg et du pays de Bade."

**Blos** craint une plus grande influence de cette "secte" dans sa région - pour lui, l'anthroposophie menace l'ordre public.

#### 5.1.5. L'opposition se forme

En mai et juin 1919, la campagne entre dans sa phase décisive.

8 Mai : A la Maison des Syndicats.

Steiner rencontre les conseils d'entreprise des grandes usines de Stuttgart et parle entre autres sur la représentation des ouvriers dans l'entreprise.

11 Mai : Première des conférences "über Volkspädagogik" (Sur une pédagogie populaire) où Steiner s'interroge sur une éducation pour tous qui corresponde aux besoins de l'époque. On y voit se dessiner les bases du plan scolaire. Les autres conférences auront lieu le 18 Mai et le 1 **Juin**.

13 Mai : Entretien de Steiner, Molt et Stockmeyer avec le Ministre de la Culture du **Wurtemberg** : Heyman.

Molt<sup>31</sup> écrit sur cet entretien :

" Le Dr. Steiner exposa ses idées sur la pédagogie de l'école Waldorf et notre projet eut l'oreille du ministre.

Une première école unique (Einheitsschule) - même fondée par une initiative privée - fut bien accueillie et le soutien de l'administration fut accordé".

**Stockmeyer** note : " On ne dit presque rien sur la nouvelle impulsion qui devait venir de cette école. Heymann ne s'y intéressait absolument pas - il restait dans le domaine des formalités - il y était très généreux (weitherzig)."

Stockmeyer dit aussi que Steiner aurait parlé - juste après l'entretien - d'une "lacune dans la loi scolaire" qui serait une chance pour la future école. En effet, comme l'écrit **Gabert**, les articles de la loi scolaire (Schulgesetz) du Wurtemberg dataient encore de 1836<sup>34</sup> et étaient apparemment très peu contraignants. Steiner avait par exemple une grande liberté dans le choix des professeurs de la première école, même s'ils n'avaient pas tous les examens nécessaires.

Il suffisait de soumettre la liste des professeurs au ministre.

25 Mai, au Landestheater :

Premier spectacle public d'eurythmie en Allemagne avec une introduction de Steiner. C'est en même temps une présentation de cet art du mouvement, créé par Steiner et élaboré par sa femme, Marie von Sievers (Marie Steiner). Il sera matière scolaire dans la future école.

27 Mai : Les mémoires de Helmut von Moltke sont finalement imprimés à l'instigation de Steiner. Ses collaborateurs en commencent la diffusion, apparemment à son insu. La publication, accompagnée par un appel qui demande que toute la vérité sur les causes de la guerre soit connue - la question est en train d'être discutée à Versailles - provoque des réactions très vives de la part du neveu de von Moltke (Hans-Adolf) et des militaires. Début juin, Steiner est obligé de retirer cette publication qui était prévue pour Versailles !

28 Mai : Steiner écrit à la veuve de H.v. Moltke :

" Je suis ici sous un vrai feu croisé. Plus on comprend ce que je veux, plus les attaques deviennent virulentes ("desto schärfer hageln die Angriffe"). Chaque soir conférence ou **entretien...**".

30 Mai : Steiner , Molt et d'autres <sup>visite</sup> visitent le terrain qui va être choisi pour la future école. **Molt écrit qu'il** espérait avoir un bâtiment cédé par ville. Il se serait bientôt aperçu qu'il fallait l'acheter à son nom. Steiner est d'accord avec le terrain de la "**Umlandshöhe**". Molt rapporte la réaction publique qui proteste contre la disparition du restaurant.

31 Mai : On envisage la fondation d'un Conseil Culturel (Kulturrat) dans les jours qui viennent. Dans ce but, Steiner rencontre des représentants de la vie culturelle, parmi eux des professeurs de l'université de Tübingen. L'appel, formulé entre le 7 et le 9 Juin, n'a pas de suites concrètes.

10 Juin : Réunion de protestation au "Gustav-Siegle-Haus", pendant laquelle plusieurs orateurs défendent le "Bund" contre les\_ attaques qui viennent de plusieurs côtés. Dans la revue du "**Bund**",

l'opposition est caractérisée comme ceci :

" Les gens de droite reprochent au Bund d'être communiste et les communistes l'accusent d'être soumis au capitalisme ; la presse de l'USPD qualifie la Tripartition d'utopie, tandis que les industriels du Wurtemberg, qui appartiennent pour la plupart au DDP (Deutsche Demokratische Partei), sont hostiles aux revendications qu'ils trouvent incommodes et qui sont déjà en train d'être mises en pratique ; ils recommandent d'attendre les futures mesures gouvernementales, mais celles-ci ne feraient que réglementer une autre forme de comités d'ouvriers (Arbeiterräte). " **36**

La polémique entre les communistes, la droite et les tripartitionnistes se poursuivra encore longtemps après la première campagne pour la Tripartition. Elle prend des formes particulièrement violentes en 1921. Cette polémique ne serait pas intéressante, si on n'y voyait pas par-ci, par-là, quelques prises de position remarquables en tant qu'arguments idéologiques.

Du côté communiste, les positions sont bien marquées .  
Le 11 Mai 1921, l'organe du parti, "Der Kommunist" <sup>37</sup>, écrit :  
" Ce qui nous sépare des tripartitionnistes devient un secret de polichinelle.(...) Eux, ils ne veulent pas la même dictature (sic!) que nous. Après la prise du pouvoir public par le prolétariat, l'Etat dépérira par lui-même pour céder au communisme. Steiner cependant veut sauver cet Etat et seulement le limiter dans ses fonctions **pour** qu'il ne dépérisse pas à cause de ses fonctions trop importantes."

L'auteur de l'article se moque des "bourgeois cultivés" qui mettent Steiner dans le même sac que les communistes. Ce genre de thèses est émise par des conservateurs, dont le général von Gleich<sup>38</sup> qui fait circuler le bruit que Steiner aurait "cherché ses idées auprès du spartakiste Liebknecht" ; en effet, ces critiques semblent confondre (?) le fils et le père chez qui Steiner "avait joué le maître d'école... sans respecter la science historique matérialiste".

Rares sont les commentaires des chefs de la gauche (même en-dehors du KPD) qui voient dans la Tripartition un chemin positif pour la classe ouvrière. Un journal de Stuttgart résume l'appel d'un des chefs de l'USPD, Sigfrid Dorfner <sup>39</sup>, qui décrit une vague d'enthousiasme après une des conférences de Steiner :  
"(Dorfner) ... j'aimerais vous dire que pendant la semaine précédente et aussi cette semaine, dans toutes les réunions, les prolétaires de tous les courants politiques - socialistes majoritaires, indépendants et communistes - étaient tout à fait d'accord avec le Dr. Steiner... de sorte qu'ils ont tous pris la résolution de demander qu'on appelle le Dr. Steiner au gouvernement. Vous demandez maintenant : N'est-ce pas le pont ? (...) Nous travailleurs, nous vous tendons la main (applaudissements forts) ; choisissons la Tripartition comme base et la lutte des classes disparaîtra."

5.1.6. Quelle est l'envergure de la Tripartition ?

Si on veut évaluer le poids politique du mouvement de Tripartition à cette époque-là (mai-juin 1919), on peut.- avec certaines précautions - parler d'une percée dans les milieux prolétaires de Stuttgart et éventuellement aussi à certains endroits dans le Wurtemberg et le pays de Bade (Ulm, Heidenheim, Karlsruhe...). La situation politique et économique - menace de grèves, inquiétude à propos de Versailles avant la signature du 28 juin etc... semblait appeler de nouvelles idées qui constituent justement un "pont" jeté par-dessus les vieux antagonismes. Dès le 14 juin pourtant, lors d'une conférence de Steiner à la Maison des Syndicats, on constate une diminution du nombre des auditeurs, parce que, comme le dit clairement le président de séance " les partis se mettent à combattre notre cause",

. Steiner y répond dans la discussion en durcissant le ton contre les partis établis :

" Des partis se forment, ont une certaine durée de vie qui est relativement courte, et puis ils meurent. Mais ils restent pour ainsi dire vivants quoiqu'ils soient des cadavres...; ils n'aiment pas mourir. Mais cela ne fait rien ; même s'ils ont perdu leur signification initiale, ils continuent (au moins) à être des centres de rassemblement pour les hommes...".

Steiner affirme qu'il ne veut pas "casser" les partis (ou les syndicats) ni fonder un nouveau parti, parce que cela n'aurait aucun intérêt. Le message ne semble pas passer. La Fédération se défend contre les attaques des partis avec des tracts dont 30 000 sont distribués dans les rues le 22 Juin et aussi par des déclarations dans les grands journaux de Stuttgart. Le 28 Juin, Steiner écrit à Johanna Mücke, une ancienne collaboratrice de l'Université Populaire de Berlin :

" Nous pourrions sans aucun doute faire de bons progrès au sein du prolétariat, si les chefs des partis ne s'efforçaient pas d'une façon aussi énergique à nous couper l'herbe sous les pieds ;

et là le prolétariat obéit même plus sagement que les catholiques n'ont jamais obéi aux chefs de leur église. Et la masse des bourgeois qui se **complait** dans un sommeil de l'âme, se laisse (seulement) réveiller de temps en temps par des **"Déclarations"** <sup>42</sup>

En juillet 1919, la campagne a dépassé son point culminant. Steiner termine sa série de conférences publiques en-dehors de Stuttgart (à Schwenningen, le 31 Juillet). Même la parution de l'hebdomadaire tripartite (depuis le 11 juillet) ne semble plus provoquer de mobilisation. Steiner quitte Stuttgart le 7 Août pour rester jusqu'au 19/20 août à Dornach. C'est pendant cette période qu'il semble prendre la décision définitive d'assumer la direction pédagogique de la future école. Le 20 août, il est de retour à Stuttgart pour préparer la première "rentrée".

Dans leurs écrits sur cette période-là, les animateurs du mouvement s'interrogent sur les causes de l'échec (relatif) de la campagne. Il est certain que le mouvement a dû faire face à une grande opposition idéologique. Les adversaires disposaient d'une base d'action très développée, d'autant plus que les Steineriens ont refusé toute coalition avec des organisations établies. Proposer un plan social qui ne peut pas s'appuyer sur des organisations traditionnelles et qui n'a pratiquement pas de racines historiques, semble en effet une chose impossible. Steiner interprète ce fait comme une inertie dans les mentalités quand il écrit, le 6 août, à Johanna Mücke :

" C'est comme si les hommes voulaient être incapables d'assimiler de nouvelles idées". Et il en tire la conclusion désabusée : " la misère doit devenir encore plus grande, et c'est seulement à ce moment-là que le germe déposé par la Tripartition se développera. Une chose est sûre : cela ne peut pas se passer autrement. Les hommes le verront ".

Trois de ses collaborateurs indiquent encore des causes particulières de l'échec.

Molt explique surtout l'échec par les démarches peu fructueuses auprès de la bourgeoisie :

" D'abord nous avons essayé (de convaincre) les bourgeois au gouvernement. C'était sans résultat. Ensuite nous nous sommes efforcés sans aucun succès de gagner les industriels à notre cause".<sup>45</sup> Et plus loin

" Rien ne venait de la bourgeoisie, même pas du côté de la religion".

<sup>z</sup>  
Kühn indique des événements précis qui se seraient déroulés au mois de juillet :

" Après la fondation, le 23 juillet, d'une "association provisoire des conseils d'entreprise " (provisorische **Betriebaräteschaft**) par des amis (de la Tripartition) parmi les ouvriers, des éléments radicaux parmi les Indépendants (USPD) avaient essayé d'utiliser cette fondation... pour s'emparer du pouvoir dans les entreprises, ce qui correspondait au programme de ce parti ".

Après cet incident qui aurait (d'après Kühn) livré de bons arguments aux adversaires, Steiner a été obligé de redéfinir les buts de la Fédération . Il insiste de nouveau sur le fait qu'elle n'est pas et ne veut pas être un parti.<sup>47</sup>

Leinhas enfin mentionne un autre type d'opposition qui combat les idées religieuses qui n'interviennent pas dans la campagne, mais que certains associent aux anthroposophes. **Leink** 4:

" Les petits journaux protestants du dimanche entraient en compétition avec la publication jésuite "Stimmen der Zeit" (Voix du Temps), le "Miesbacher Anzeiger" (?) avec la "Frankfurter Zeitung", tous combattant l'odieuse Tripartition (...). Les adversaires dirigeaient leurs armes... en premier lieu contre la personne de Rudolf Steiner. Ils ne reculaient devant aucun moyen pour (le) rendre suspect et pour le calomnier ; même pas devant le mensonge complètement absurde que Steiner serait juif, ce qui était à l'époque le moyen le plus sûr de susciter des réactions de haine contre quelqu'un ".<sup>48</sup>

### 5.1.7. Pourquoi l'échec ?

Opposition par principe, diffamations, tentatives de noyautage, léthargie bourgeoise - tous ces facteurs ont certainement joué un rôle dans l'étouffement de la campagne. Cependant, ils laissent l'historien insatisfait : bien d'autres mouvements ont eu affaire à ces phénomènes. Les raisons plus profondes de l'échec de cette tentative me semblent ailleurs. Elles résident certainement dans la grande nouveauté et aussi la complexité des idées de Steiner qui a dû les propager tout en ayant à créer un public et une base d'action en très peu de temps. Si on pense à la continuité historique des partis politiques de la République de Weimar et aussi à celle du mouvement syndicaliste - qui connaît même un essor formidable à cette époque - on doit même être étonné face à la mobilisation d'une partie de la population wurtembergeoise par ce mouvement.

Il faut, à mon avis, aussi voir que Steiner est allé à l'encontre d'une certaine conjoncture politique, et cela aussi bien dans le domaine économique que dans celui de l'Etat. L'économie allemande après la Première Guerre va, d'après Petzina, vers une "torpeur dans le système économique" à cause d'une monopolisation de la production et de la distribution et aussi à cause d'une politique de barrières douanières. Le processus de cartellisation et de concentration du pouvoir économique avait déjà commencé avant la guerre et a été renforcé par l'action de la bureaucratie militaire pendant la guerre. Face à cette concentration économique, une idée comme celle d'un système économique associatif et distributif doit être inacceptable pour la plupart des industriels.

A cela s'ajoute la méfiance de certains envers l'idée de soustraire aux états le domaine économique (et culturel) et cela à une époque où le nationalisme était monnaie courante. <sup>50</sup>  
Beaucoup souhaitent au contraire un Etat fort, surtout à une époque où son prestige - à fortiori dans le cas de l'Allemagne -

s'était fortement détérioré à cause des événements politiques. L'Allemagne connaît depuis la fin du 19ème siècle une grande emprise de l'Etat sur l'économie, notamment dans l'industrie lourde. L'Etat de Weimar, plus centralisé que le Kaiserreich et qui contrôle plus de domaines de la vie publique qu'avant, a besoin de la centralisation pour se consolider. Le domaine culturel, lui aussi, est davantage soumis au contrôle de l'Etat. A partir de l'automne 1919, le ministre de l'Intérieur dispose d'un cadre juridique pour diriger efficacement l'enseignement public.

Il paraît donc que "le temps de la Tripartition" (Kühn) se termine définitivement vers 1921 ou 1922 au plus tard. En tant que concept social, elle n'a jamais été abandonnée par les anthroposophes et connaît aujourd'hui un certain renouveau qui s'exprime par un nombre remarquable de publications et aussi par des réalisations concrètes au niveau de l'entreprise.

## 5.2. Vers la fondation de l'Ecole Waldorf

### 5.2.1. Les préparations

Au milieu des événements tumultueux entourant la Tripartition, Steiner et ses collaborateurs créent petit à petit les conditions matérielles et idéelles pour pouvoir fonder une école.

Après avoir ressenti la nécessité d'une telle école, Emil Molt avait posé la question décisive à Steiner pendant une réunion du comité d'entreprise de la Waldorf-Astoria, le 23 Avril 1919

Molt écrit :

" Le véritable anniversaire de l'école est le 23 Avril 1919. Après cette première conférence de Rudolf Steiner devant les ouvriers de la Waldorf-Astoria, le comité d'entreprise s'est réuni avec lui. Pendant cette réunion, j'ai parlé de l'intention de fonder une école et je lui ai demandé d'être le responsable

de la fondation et d'assurer la direction de cette école. Comme base financière, j'avais mis de côté la somme de 100.000 Mark qui venaient du bénéfice net de 1918. J'étais fier de cette grande somme ; ainsi je devins un peu confus (Molt utilise une expression dialectale : "belämmert") lorsque Steiner dit calmement : " En effet . c'est une assez belle somme". Mon conseil d'administration n'avait rien appris de la fondation de l'Ecole avant de recevoir l'invitation à la fête de la fondation, en septembre. Telles étaient à l'époque les libertés du comité d'entreprise vis-à-vis du conseil d'administration."

Après cet "anniversaire", les entretiens entre Steiner, Molt et quelques futurs professeurs se multiplient. Le 25 avril, Steiner invite Molt, Stockmeyer et Hahn à un entretien chez lui (Landhausstr.70) où il parle pour la première fois du plan scolaire (jusqu'à l'âge de 17 ans) et des questions d'organisation.<sup>2</sup>

Au cours de cet entretien, Steiner fait des remarques qui diffèrent considérablement de la future réalisation. Il pense qu'il faudrait intégrer les deux dernières années de lycée (en France : Première et Terminale) dans l'université pour y organiser un Studium Generale. Il préconise même des classes doubles, d'un côté parce que l'Ecole semblait devenir petite (150 enfants des employés et quelques autres) et aussi parce que les enfants travailleraient les matières deux fois !

Steiner pense aussi que les examens d'état devraient être supprimés à l'exception du doctorat d'université. En général, le principe de la libre concurrence devrait jouer. Il faut rappeler que ce genre d'idées - une sorte de "libéralisme pédagogique" - pouvait être discuté puisqu'on vivait dans l'attente de nouvelles dispositions législatives. Plus tard, l'école devait s'adapter au cadre juridique et administratif de l'époque.

Pendant ce même entretien, Steiner proposa à Stockmeyer et à Hahn de chercher des "vedettes" pour le collège de la nouvelle école.

Apparemment, les deux futurs professeurs n'étaient pas très sûrs des critères qui permettraient un choix juste. Herbert Hahn dit plus tard à l'historien Christoph Lindenberg qu'il avait demandé à Steiner ce qu'il fallait faire au cas où ils rencontreraient des représentants de courants occultistes en Allemagne. Steiner aurait répondu avec un sourire qu'ils ne devaient pas se faire de soucis, car de tels courants (il pensait surtout aux francs-maçons) n'existaient pas en Europe **Centrale**.<sup>1</sup>

Hahn avoue aussi dans son autobiographie que la recherche n'aurait pas donné beaucoup de fruits et que c'est Steiner qui aurait "choisi" la plupart des futurs enseignants.<sup>5</sup> Cette constatation coïncide avec l'ensemble des notes dans les documents **Stockmayer** qui signale que au moins 5 des 13 futurs professeurs de la première année furent nommés par Steiner.

Après l'aboutissement des négociations avec l'administration scolaire et l'absence de Steiner une partie de l'été, les professeurs se réunissent le 21 août 1919 pour se préparer à leur travail sous sa direction.

### 5.2.2 La question de l'enseignement religieux

Entre temps<sup>?</sup>

les travaux de transformation avaient commencé (depuis début juillet) et l'école pouvait accueillir tous les élèves inscrits. Le 14 juin, il y avait (d'après Stockmeyer) déjà 180 inscriptions, dont trente enfants de familles anthroposophes. L'Eglise catholique avait essayé de mettre un frein aux inscriptions chez les ouvriers catholiques en disant que les enfants inscrits ne seraient pas admis à la communion. Après quelques discussions entre des parents catholiques et un prêtre de Stuttgart, l'évêque du diocèse en question (celui de Rottenburg) permit aux enfants l'entrée de **l'école**. L'argument décisif était la liberté de l'enseignement religieux (par confession) au sein de l'école, à l'époque une question très importante.

Une ordonnance du ministre pour la Science, l'Art et l'Education Populaire du 29.11.1918 avait stipulé que toute obligation "concernant les exercices et les manifestations religieuses ainsi que la participation passive à ceux-ci (devait être) supprimée". L'ordonnance supprime la prière à l'école et l'obligation d'assister à des cérémonies religieuses ou à un enseignement religieux. Pour les élèves jusqu'à 14 ans, les parents décident de leur participation aux cours de religion.

En même temps, l'ordonnance insiste sur le fait qu'un "enseignement organisé par une église" (kirchlicher Unterricht) avec participation volontaire pouvait avoir lieu sans aucune limitation.

Cette ordonnance, destinée à tous les gouvernements de la future République, est un pas vers la séparation entre l'Eglise et l'Etat. Nous voyons aussi que les dispositions de Steiner vont dans le même sens : les Eglises et même la Communauté des Chrétiens, pourtant inspirée par l'anthroposophie, sont accueillies dans l'école, mais ne font pas partie d'elle. Ainsi, Steiner met aussi l'école à l'abri des attaques de ceux qui parlent d'une école qui formerait des anthroposophes, d'une "Weltanschauungs-Schule". Il est vrai que surtout dans les milieux catholiques, l'école est regardée avec beaucoup de méfiance. Un journal d'obédience catholique, le "Deutsches Volksblatt" (Stuttgart) donne un portrait de l'Ecole, les 29 et 30 mars 1921. L'auteur écrit que "les enseignants dans l'école Waldorf sont des anthroposophes et les cours sont (donc) faits dans un esprit anthroposophique ". Pour cela, l'auteur s'inquiète et demande : "... à quoi serviront alors les quelques cours hebdomadaires de religion des prêtres (der Geistlichen?) Et il en tire la conclusion : "C'est pour cela que des enfants catholiques doivent aller dans des écoles catholiques dans lesquelles les cours de religion ne sont pas rabaissés au niveau d'une chose accessoire (Nebensache), mais où ils sont l'âme de tout l'enseignement". Il est aussi intéressant de voir apparaître dans cet article une critique de la coéducation qui ne doit pas être un "idéal", mais un "pis-aller".

C'est le deuxième grand argument des milieux catholiques (et des conservateurs en général) contre la pédagogie de Steiner qui préconise la coéducation systématique : filles et garçons tricotent, travaillent le bois, font du jardinage, etc...

Le premier point - la crainte d'une endoctrination des enfants par les anthroposophes - semble, à première vue, assez logique, surtout de la part de ceux qui affichent ouvertement l'éducation du "caractère" de l'élève (nous entendons son endoctrination) comme but de l'enseignement. Ce reproche qui se trouve souvent dans les articles des adversaires de l'époque et qu'on continue à entendre aujourd'hui peut, à mon avis, être entièrement récusé. Les arguments contre ce reproche peuvent être résumés comme suit :

1) L'anthroposophie, c'est-à-dire l'enseignement ésotérique ou exotérique de Steiner, n'apparaît pas dans l'école.

2) Les professeurs ne suggèrent pas aux élèves d'adhérer à des organisations anthroposophiques ni de s'occuper de l'anthroposophie.

3) L'anthroposophie apparaît seulement comme méthode de l'enseignement, fondée sur l'anthropologie de Steiner, ses remarques méthodologiques et son plan scolaire.

Les enfants travaillent donc -mise à part l'eurythmie- des matières "ordinaires", seulement par une progression qui est qualitativement différente et qui suit un rythme d'apprentissage particulier.

Pour présenter une prise de position détaillée de Steiner à partir de la question délicate des cours de religion, nous avons choisi une réponse donnée à un public anglais lors des conférences de Torquay <sup>11</sup> " question : comment doit-on dispenser les cours de religion dans les différents âges de la vie ? Comme je ne fais que parler toujours en partant de la pratique, je dois dire que la méthode de l'école Waldorf est une méthode d'éducation et non pas quelque chose qui doit faire entrer une conception

du monde (Weltanschauung) ou quelque chose de sectaire dans l'école. ... dans le Wurtemberg, il nous était relativement facile d'installer l'école Waldorf grâce à une loi scolaire encore libérale. Les autorités du Wurtemberg ont vraiment fait preuve d'une grande bienveillance à notre égard (...).

Mais une chose était nécessaire dès l'installation (de l'école), c'est que nous adoptions avec une grande détermination le point de vue suivant : nous avons une école méthodique (eine Methodenschule). Nous ne nous immisçons pas dans les phénomènes actuels que présente... la vie sociale. Mais nous trouvons par l'anthroposophie la meilleure méthode pour enseigner ; nous avons donc une école purement méthodique.

C'est ainsi que j'ai organisé la chose de manière à ce que l'enseignement de la religion se fît d'emblée en-dehors de notre plan scolaire et que les cours de religion catholique fussent confiés au prêtre catholique, l'enseignement protestant au pasteur protestant et ainsi de suite.

Dans les premières années, la plupart des élèves venaient d'une usine, c'est-à-dire l'usine de Molt ; il y avait beaucoup d'enfants "dissidents" (Dissidentenkinder), des enfants de parents sans religion. Là, notre conscience pédagogique nous amenait... à leur donner un certain enseignement religieux. C'est pour ces enfants que nous avons créé des cours de religion libres ; ainsi nous avons d'abord une méthode pour cet enseignement libre.

En ce qui concerne ces cours de religion libres, nous enseignons d'abord la gratitude en regardant toutes les choses de la nature. (Dans d'autres matières), on raconte par des légendes, des mythes, tout simplement ce que font les choses, les pierres, les plantes, etc... tandis qu'ici il s'agit de diriger le regard de l'enfant vers le sentir (das Empfinden) du divin dans toutes les choses. Nous commençons donc dans un certain sens, je dirais, par un naturalisme religieux sous une forme adaptée à l'enfant.

L'enfant ne comprend rien aux évangiles avant le moment entre la 5ème et 10ème année que j'ai indiqué. C'est seulement là que l'on peut recourir aux Evangiles, plus tard ~~aussi à~~ l'Ancien Testament.

Steiner parle encore d'une "espèce de culte" qui a lieu à l'Ecole tous les dimanches et qu'il considère comme "extrêmement bénéfique pour l'approfondissement du sentiment religieux". Les parents peuvent aussi y participer. L'Ecole Waldorf a donc une vie religieuse assez intensive, mais sur une base purement facultative.

### 5.2.3. Les cours faits aux professeurs

Sur le fond de ces questions, les cours faits par Steiner aux futurs professeurs entre le 20/21 août et le 6 septembre 1919 apparaissent dans toute leur signification. Ils sont la véritable "pierre de fondation" de l'Ecole et de la pédagogie en général. Jusqu'à l'heure actuelle, ils constituent la source principale de l'activité pédagogique des professeurs. Ils se composent de trois parties :

a) Les cours sur la "Nature Humaine" (Allgemeine Menschenkunde), c'est-à-dire l'anthropologie de Steiner. Ces cours ont été faits tous les matins sous forme de conférences.

b) Les cours étaient suivis par d'autres conférences, encore tenues dans la matinée, traduites sous le titre "Méthode et Didactique" (en allemand : Methodisch-Didaktisches).

c) Les après-midis, de 15 à 18 heures, Steiner tenait encore des "séminaires" quotidiens pendant lesquels il animait des discussions ou faisait faire des exercices pédagogiques aux participants. Pendant ces séminaires, il esquissait aussi le plan scolaire qui fut précisé plus tard, au cours d'un grand nombre de réunions (Konferenzen) avec les professeurs.

" Le soir, jusque tard dans la nuit", comme le dit un des participants, Alexander Strakosch<sup>la</sup> les futurs professeurs se préparaient aux discussions et exercices du lendemain.

Steiner profitait des dimanches libres pour faire des conférences aux membres de la Société Anthroposophique et aux futurs parents de l'Ecole.

Qui étaient les participants au cours pédagogique ? Il y avait d'abord 17 personnes qui avaient posé leur candidature, dont 13 furent finalement retenues. Il y avait aussi Mme Steiner qui faisait partie du collège en tant qu'eurythmiste et qui faisait avec les participants des exercices "d'art de la parole" pour améliorer la qualité de leur voix. Sur la liste des participants se trouvent aussi Emil et Berta Molt. Mme Molt donna par la suite des cours de travaux manuels. Il y avait aussi un médecin, le Dr. Noll (Kassel) qui devait remplir les fonctions de médecin scolaire, un travail qui consiste à aider les professeurs sans dispenser des soins aux enfants. Cette "institution" fonctionne encore aujourd'hui. 15

#### 5.2.4. La composition du futur collège

Il est intéressant de regarder de plus près la composition du premier collège des professeurs. La première chose qui frappe est la grande diversité dans les biographies et un certain "flair" cosmopolite. Il n'y avait qu'une seule souabe dans le collège, Hannah Lang, femme d'un pasteur ; elle était professeur de la 3ème classe. Les autres professeurs venaient du nord de l'Allemagne, d'Autriche, des pays baltiques, de la Bavière et de la Suisse. Un d'entre eux, le premier professeur de musique, Paul Baumann, né en 1887, dans le pays de Bade, avait passé ses années de lycée à Strasbourg ( à l'époque du Reichsland).

Un autre trait caractéristique du collège est la formation universitaire de la plupart des professeurs (9 sur 13). Parmi les quatre qui ont d'autres formations, deux étaient eurythmistes et une professeur de gymnastique et de travaux manuels. Le professeur de la 4ème classe, Herta Koegel, était peintre et sculpteur sur bois. Friedrich Oehlschlegel qui fut pendant un trimestre professeur de la 6ème classe était lecteur d'anglais à l'université de Marbourg.

Après son départ aux Etats-Unis, il fut remplacé par un médecin, Eugen Kolisko, dont le père, le Dr. Alexander Kolisko, était professeur d'anatomie à Vienne. Il était l'un des fondateurs de la médecine légale. Son fils faisait des recherches en chimie et fut aussi médecin scolaire à partir de 1920.

Ce choix des professeurs paraît très particulier pour une école qui s'adresse à l'homme "entier" et non seulement à l'intellect. Il faut lire les témoignages des élèves de la première école pour remarquer que Steiner avait choisi les professeurs non seulement à cause de leur savoir, mais en cernant leur personnalité ; son expression humoristique de "vedette" était donc sans doute vraie pour beaucoup d'entre eux.

A titre d'exemple, nous pouvons citer Rudolf Grosse qui fut élève de l'Ecole à partir de 1922. Il avait 17 ans et entrait en 10<sup>ème</sup> classe (Seconde). Il décrit certains de ses professeurs d'une manière vivante, par exemple Alexander Strakosch qui devait développer la matière "technologie" pour les "grandes classes" :

" Nous nous sommes occupés en détail des secrets de la roue hydraulique, jusqu'à la construction des turbines modernes. Et lorsque ensuite nous nous promenions avec lui pour visiter de telles usines...il savait très bien... nous faire dire tout ce qui pouvait être prétexte à un enseignement par rapport à la vie, qu'il farçissait toujours d'anecdotes et d'expériences de sa vie comme ingénieur des chemins de fer. Comme il était très impliqué dans le travail de "L'Institut des Recherches du Goetheanum" qui se trouvait sur le terrain de l'Ecole, il nous invitait une fois par semaine dans son bureau et commençait à nous parler de Haeckel<sup>1</sup> pour nous montrer le monde miraculeux des radiolaires dans le livre de Haeckel.(...) Il publia plus tard d'excellents articles sur la "Métamorphose des Plantes" de Goethe, puis un livre très personnel et intéressant sur la géométrie et une biographie en deux volumes<sup>2</sup> sous le titre "Chemins de la Vie avec Rudolf Steiner"

Voilà un des professeurs de la "première heure", enthousiaste et chercheur.

Il est d'ailleurs étonnant de voir le grand nombre de publications des premiers professeurs de **l'Ecole**. Pour ne citer qu'un exemple : Herbert Hahn, qui parlait plusieurs langues européennes (dont le russe) publia en 1963 un livre où il essaie d'écrire - sur à peu près 1200 pages - un portrait de douze pays de l'Europe qu'il connaissait par de nombreux **séjours**. Après son activité de professeur à Stuttgart, il enseigna à partir de 1931 à l'Ecole Waldorf de la Hague.

Dans les deux cas, il s'agit certainement de personnalités exceptionnelles, mais qui vont dans le sens du "type" de professeur que voulait Steiner et qu'il qualifiait de "Menschenkenner" (celui qui connaît la vie des **hommes**).

#### 5.2.5. Steiner face à un problème de discipline

Derrière ces aspects qui sont portés par un esprit pionnier, nous ne devons pourtant pas oublier la réalité quotidienne de l'enseignement. Dans les récits de professeurs ou d'anciens élèves, il est assez souvent question de problèmes de discipline ou d'élèves difficiles. Un facteur qui joue ici est certainement le fait qu'il n'y ait pas de système de notes dans une école Waldorf. Les élèves ne doivent presque jamais redoubler ou quitter l'école. Ils reçoivent à la fin de l'année des bulletins où le professeur responsable de classe et les professeurs spécialisés écrivent des appréciations individuelles qui ne sont pas "chiffrées" et qui n'entraînent pas de sanctions. Il n'y a donc qu'un moyen pour le professeur de maîtriser la classe : c'est d'exploiter toutes les possibilités de la pédagogie et de faire des cours intéressants - une tâche **redoutable**.

Grosse rapporte un épisode de sa scolarité pendant lequel un élève avait écrit une lettre à Steiner pour lui demander un entretien à cause de tensions entre certains professeurs et la classe (les élèves avaient 17/18 ans). Steiner réagit :

"... il fit venir toute la classe dans la salle du Conseil d'Administration ; nous nous y rendîmes un matin.

(Steiner) était assis derrière le grand bureau autour duquel nous nous mîmes en demi-cercle. Sur son invitation, certains commencèrent à parler. Il y avait quatre ou cinq élèves qui prenaient la parole et Rudolf Steiner écoutait chacun, calme et sérieux. Lui-même ne disait pas un mot. Quand un avait fini de parler, il tournait son regard vers le suivant. Les choses qui nous avaient émus étaient bientôt dites et c'était  **finalement ce** que nous avions voulu. Maintenant, tout était dans ses mains.

Qu'est-ce qui avait ému les élèves ? Par exemple le fait qu'un professeur ne puisse pas s'imposer pendant le cours et qu'il donne des explications trop compliquées - qu'un autre se laisse distraire facilement ce dont nous profitons, mais ce qui faisait que nous n'apprenions pas assez - que les professeurs n'aient pas de contact avec nous en-dehors des cours (...) etc...

L'entretien avait à peine duré une demi-heure que nous étions gentiment congédiés sans qu'il y ait la moindre discussion. Quand l'école recommença après les vacances, nous constatons avec étonnement que nous avions d'autres professeurs dans deux matières.. et que tous ~~les~~ <sup>ces</sup> cours étaient comme nous l'avions souhaité pendant  **longtemps.**

Pour comprendre comment peut fonctionner la pédagogie de Steiner qui se veut une pédagogie "exempte de peur" (angstfrei) il faudrait bien connaître ses bases anthropologiques et la structure du plan scolaire. Or, cela dépasserait de loin le cadre de ce travail si l'on voulait résumer les bases qu'a jetées Steiner en 1919 et qu'il a renforcées entre 1920 et <sup>1923</sup> avec l'ensemble de 17 conférences pour les  **professeurs.** Je voudrais donc me contenter d'une présentation sommaire des rythmes d'apprentissage e, du plan scolaire.

NOTES DU CHAPITRE 5

5.1.

5.1.1.

1 Leinhas, op. cit., p. 45

2 id., p. 44

3 Rudolf Steiner, . Zur Dreigliederung des sozialen Organismus, Stuttgart 1972<sup>2</sup> (livre de poche) p. 75 ; article : Der Boden der Dreigliederung " (Le fond de la Tripartition).

4 Entre autres dans son livre " Les fondements de l'organisme social" (EAR) où Steiner explique que le prolétariat emprunte ses concepts à la "science bourgeoise".

5 Voir note 3

6 Concept - clé de l'éthique de Steiner au niveau social, cf. La Philosophie de la Liberté, chapitre 9, Fischbacher 1963, aussi EAR.

7 Voir note 3

5.1.2.

8 Joseph Huber, Astral-Marx, dans : Kursbuch 55, Berlin 1979 p. 139 ff.

9 Wiesberger, P. 5

10 Kühn, documents, p. 218/19

11 Le livre de Hanns Voith, Im Gang der Zeiten, Erinnerungen **Tübingen** 1960, se trouve à la BNU Strasbourg, section Alsatiques, faisant partie du "Fond Albert Schweitzer". Il s'y trouve une dédicace à Schweitzer qui avait lu le livre à Lambaréné en 1960. Schweitzer était particulièrement intéressé par les chapitres sur Steiner et la Tripartition, ce que montrent ses annotations en marge. Il serait intéressant de voir dans quelle mesure Schweitzer avait étudié Steiner.

12 Voith, p. 181/182

13 Etude non publiée que je dois à M. Deuchert.

5.1.3.

14 Lindenberg, Der geschichtliche Ort..., dans DIE DREI  
1985, p. 666

15 Résumé d'après Wiesberger, note sur page 9 qui donne le tex-  
te de la lettre.

16 Cité d'après Wiesberger, p. 10

17 Spa était en 1918/1919 siège de la commission pour l'armis-  
tice, en juillet 1920 lieu de la première conférence entre  
les alliés et l'Allemagne.

18 Eleuthérios Venizélos, chef du gouvernement grec entre 1910  
et 1933.

19 La revue du TAT, publication mensuelle, est éditée par  
Eugen Diederichs, cahiers utilisés : n° 12, octobre 1920 -  
mars 1921 ; à la BNU

20 cf. Droz, Les forces politiques dans la République de Weimar  
de 1919 à 1933.

21 "Dissident" nazi qui quitte l'Allemagne en 1933

22 In : Die Tat 1920-21, p. 840 St.

23 Théodor Heuss, Robert Bosch - Leben und Leistung, Stuttgart/  
Tübingen 1946, p. 356

5.1.4.

24 Pour cette étude chronologique, je me sers beaucoup du tra-  
vail de **Wiesberger**, tout en complétant par des témoignages  
internes et des échos de l'extérieur. Je centre cette étude  
sur les actions les plus importantes pendant cette période.  
Rappelons pourtant que ces activités de Steiner et de ses  
collaborateurs nécessitent des contact permanents. D'après  
Kugler (P. 198), aux conférences et aux démarches adminis-  
tratives s'ajoutent "des réunions avec les signataires de

24 ( suite)

l'Appel (du 22 avril) et aussi avec les membres du Conseil Industriel de Stuttgart (organe des industriels) ainsi que sept séances avec des comités d'entreprise des grandes usines de Stuttgart en vue de la fondation d'une "Fédération des Conseils d'Entreprise " (**Betriebsräteschaft**).

25 Le texte original de cette conférence figure dans notre DOCUMENTATION

26 cf. Weisberger p. 6

27 cf. Leinhas, p. 48 f

28

29 Wilhelm **Blos**, Von der Monarchie zum Volksstaat, édition citée : Stuttgart 1923.

5.1.5.

30 Steiner, Drei Vorträge über Volkspädagogik, GA 192

31 Molt dans : DIE DREI 1925

32 Manuscrit préparatoire à une conférence, dans les documents personnels de Stockmeyer, Archives.

33 Erich Gabert, Konferenzen Rudolf Steiners mit den Lehrern der Freien Waldorfschule Stuttgart 1919 - 1924, Einleitungen-Hinweise, publ. interne, Manuskriptdruck, **Nachlassverwaltung**, Dornach.

34 ibid., p. 14

35 Molt , von der Gründung..., p. 8/9

36 cf. **Hühn**, documents, P. 197 ff.

37 IL s'agit du seul document dans les Archives du "Bund" qui représente une prise de position du côté communiste.

38 Le général von Gleich fut un des représentants de la vieille aristocratie qui combattait Steiner avec beaucoup d'acharnement. Pendant la guerre, il était commandant d'un régiment de dragons à Ludwigsburg, près de Stuttgart.

38 (suite)

Son fils, Sigismund von Gleich, était un disciple de Steiner. Son père tient des réunions contre Steiner et publie des tracts contre l'anthroposophie.

La "Württembergische Zeitung" du 6.4.1921 (Archives) décrit une des réunions publiques dans la "Liederhalle" de Stuttgart devant plusieurs milliers de personnes. Les adversaires principaux de Steiner sont rassemblés ; Steiner lui-même est absent. Les anthroposophes sont entre autres représentés par Molt et aussi par Eliza von Moltke, la veuve du général. Les arguments de von Gleich culminent dans la théorie d'une alliance entre **bolchéviques** et anthroposophes. Sur le plan moral, von Gleich craint un effacement de l'autorité des parents et de l'Eglise à cause de l'idée du karma et de la réincarnation etc... L'auteur de l'article qui écrit en faveur de von Gleich, souhaite un renforcement de "l'idée **na-tionale**" par l'intervention de celui-ci. Von Gleich serait "descendu dans l'arène politique" pour lutter contre le "communisme de salon" ! Avec ce langage, nous ne sommes pas loin de mai 1922 où des jeunes nazis dérangent une conférence de Steiner à Munich. L'orateur sera même agressé dans son hôtel (Vier Jahreszeiten) et doit quitter les lieux (cf. Wilson , p. 167). C'est la fin des conférences publiques de Steiner en Allemagne.

39 Document publié par Lindenberg 1985, p. 661 (article du 27 mai 1919).

5.1.6

40 D'après Wiesberger, p. 38

41 D'après Wiesberger, p. 42

42 Ibid., p. 43

43 ibid., p. 52

44 ibid.

45 Molt 1972, p. 181

46 op. cit., p. 74

47 Hühn, documents, p. 211 f

48 Leinhas, p. 66

5.1.7.

49 op. cit., p. 674

50 Dans un article intitulé "Internationale Wirtschaft und dreigliedrige sozialer Organismus " (Economie internationale et organisme social tripartite) publié dans "Zur Dreigliederung ...", p. 102- 110, cf. note 5.1. - I, où il propose des réflexions intéressantes sur les causes de la guerre, Steiner remarque :

" Une grande partie des causes de la guerre doit être cherchée dans le fait que les états utilisaient la vie économique pour renforcer leur pouvoir ou bien que les hommes dans le système économique cherchaient à faire avancer leurs intérêts par les états. Les états nationaux et leurs économies troublaient l'économie mondiale qui tend vers l'unité ".(p.103).

51 D'après Petzina, p. 724 tf

52 cf. Burtscher, p. 57

5.2.

5.2.1.

1 Melt 1972, p. 203

2 Il existe un compte rendu de cette réunion, écrit par Stockmeyer et cité par Wiesberger, p. 9

3 cf. Hahn 1969, p. 685

4 Lindenberg 1978, P. 27

5 cf. note 3

6 Archives de la Fédération

7 cf. Molt 1938 p. 9 et notes de Stockmeyer, Archives

5.2.2.

8 Molt 1938, p. 10

9 **Document** dans Ritter, p. 254

10 Archives

11 Rudolf Steiner, Die Kunst des Erziehens aus dem Erfassen der Menschenwesenheit, GA **3II**, conférences faites du 12 au 20 Août 1924, ici : réponse à une question après la conférence du 20 Août, p. 140 - 143, Dornach 1963 (éd. de poche).

12 Steiner décrit dans les conférences de Torquay le passage de l'enfant (entre 9 et 10 ans) d'une acceptation assez naturelle du monde des adultes à une première crise et mise en question de ce monde ; il appelle ce moment le " Rubicon".

13 Remarque étonnante, parce qu'une autre indication pour le cours principal en 3ème classe (= CE 2) donne comme thème l'Ancien Testament.

5.2.3.

14 cf. Wiesberger p. 54

15 *ibid.*, p. 53

5.2.4.

16 D'après les portraits des professeurs dans Huseman/Tautz, 1977.

17 Elle était ce qu'on appelle un "professeur principal de classe" qui assure la plupart des matières dans la même classe, idéalement pendant huit ans. C'est l'épine dorsale du "système Waldorf".

18 Ernst Haeckel (1834 - 1919) , naturaliste allemand ; moniste et fervent des théories de Darwin. Il "étudia avec prédilection les organismes inférieurs " (Encyclopédie Larousse).

18 (suite)

Steiner avait défendu Haeckel contre des attaques des milieux ecclésiastiques.

19 Grosse, p. 67/68

20 cf. le **livre** tout à fait étonnant de Herbert Hahn, Vom Genius Europas, 3 vol., édition Freies Geistesleben, Stuttgart 1964.

21 "Menschenkenner", c'est-à-dire quelqu'un qui participe activement à la vie sociale de son époque - le contraire d'un "marginal" ; cf. Rudolf Steiner, article dans "Soziale Zukunft", Heft 5 - 7, p. 175.

5.2.5.

22 Pour tous les détails cf. 5.3.

23 Grosse, p. 78

24 voir les conférences pédagogiques dans notre Bibliographie.

III) PERSPECTIVES APRES LE "TEMPS DE LA TRIPARTITION"

---

CHAPITRE 6 - UN BREF REGARD SUR LE FONCTIONNEMENT ET  
L'EVOLUTION DES ECOLES WALDORF (1919-1938)

---

6.1. Les rythmes d'apprentissage et le plan scolaire de  
l'Ecole Waldorf

---

Dans la troisième et dernière conférence publique sur la pédagogie de la future école, faite le 1 Juin 1919<sup>1</sup>, Steiner critique vivement les méthodes courantes en pédagogie. La cible principale de ses critiques est l'emploi du temps de l'école traditionnelle. Il décrit la journée d'un élève comme ceci :

" Dans la première heure, nous avons, disons, pour le confort du collègue des professeurs, les mathématiques, le calcul. Ensuite peut-être le latin, après peut-être une autre heure avec un cours de religion et ensuite, nous avons peut-être une heure de musique ou de chant ou peut-être même pas cela, mais on enchaîne peut-être avec la géographie. On ne peut pas ruiner plus fortement l'entendement (das Gemüt) humain à sa racine qu'en visant ainsi la destruction radicale des forces de concentration du jeune homme. Au niveau de l'enseignement, c'est avant tout l'emploi du temps qu'il faudrait humaniser, (parce qu'il est une cave de brigands (eine Mördergrube) pour tout ce qui est une vraie pédagogie".<sup>2</sup>

Le premier remède que propose Steiner est la période. L'enfant doit pouvoir se concentrer pendant une certaine période sur une matière, qui correspond le plus à sa maturité. Steiner exige d'une vraie anthropologie de pouvoir indiquer le moment où l'enfant peut le mieux assimiler certains domaines. Il dit :

" Il faut réfléchir au problème de savoir combien d'arithmétique on peut enseigner à un homme dans une période de sa vie bien précise ; ~~ensuite~~, à la fin de cette période, le jeune enfant qui se développe doit avoir ce sentiment : maintenant, j'ai "acquis quelque chose dans cette affaire". C'est seulement après qu'on doit passer à une autre matière".<sup>3</sup>

Dans la pratique, l'élève d'une école Waldorf travaille tous les matins pendant deux heures la même matière, et cela pendant trois ou quatre semaines. Chaque année scolaire a donc un programme qui comprend plusieurs périodes dont la succession peut être fixée par le professeur principal de classe selon la maturité des élèves ou aussi d'autres facteurs. Les périodes se passent en début de matinée.

Ensuite, l'élève a deux, trois ou parfois quatre heures où il travaille des matières qui ont besoin d'une pratique permanente comme la peinture, la musique, l'eurythmie, les langues étrangères etc... Dans cette tranche d'heures, il y a aussi des cours pour exercer des techniques culturelles comme la grammaire ou le calcul. Les après-midis sont introduits au fil des années - le jeune élève n'en a que peu - et sont souvent réservés à des activités pratiques et artistiques. Selon l'âge, il y a par exemple la gymnastique (le sport), l'eurythmie, les travaux manuels, le travail de bois, le jardinage.

Le rythme de la journée et aussi celui des activités est le trait le plus caractéristique de la réalisation pédagogique de Steiner. Il reprend ce thème à l'occasion du travail avec les professeurs lors de la préparation aux grandes classes (conférence du 12 Juin 1921) : " Nous ne pouvons pas donner à un homme de la nourriture et dire : maintenant tu es rassasié. Il doit de nouveau avoir faim et de nouveau manger (...). L'homme doit redevenir musical, il doit vivre dans un rythme.(...) Enseignez à l'homme des concepts sur son estomac, ses poumons, son foie ; cela produit en lui une disposition qui doit être de nouveau rééquilibrée par le chant- cela crée le **rythme.**"<sup>1</sup>

Nous voyons donc que le rythme joue à tous les niveaux. D'après la pédagogie de Steiner, il serait tout à fait faux de prolonger une même activité pendant trop longtemps. Les cours dans les écoles sont par conséquent composés de trois éléments :

a) L'activité dite "rythmique" des élèves, en groupe ou individuellement (chant, récitation, flûte...)

b) L'activité intellectuelle proprement dite (écriture, calcul, grammaire, etc...).

c) Le travail sur l'imagination et l'expression ( le professeur présente certains thèmes, selon l'âge des enfants, d'une manière narrative et entre aussi en dialogue avec les élèves).

En préparant ses périodes et des cours, le professeur doit veiller à sauvegarder l'équilibre de ses activités pour ne pas provoquer une trop grande fatigue ou un malaise chez les enfants.

Steiner met même en rapport le rythme des activités et certains troubles physiologiques, ce qui ouvre l'enseignement sur des aspects médicaux. Voici un exemple surprenant donné dans la conférence citée :

... lorsqu'on a raconté quelque chose à un enfant pendant une heure, sans stimuler son imagination, le suc gastrique se forme, ce qui fait que l'enfant a trop de pepsine dans son estomac. On ne peut pas empêcher la formation de la pepsine par un enseignement contemplatif...; mais cette pepsine n'a pas seulement la tâche de rendre acide la nourriture qui vient dans l'estomac ; mais comme toutes les choses ont en même temps une tâche spirituelle, la pepsine a la tâche, lorsque l'enfant vient chez le professeur de musique, de provoquer une sensation intérieure comme un pétilllement (ein inneres Prickeln) que l'enfant doit vivre pendant le chant. (Cette sensation) ne peut pas naître si la pepsine reste dans les plis de l'estomac. Et elle reste (là) si on raconte seulement sans agir sur l'imagination.

L'enseignement d'après Steiner doit donc partir de l'harmonie intérieure de l'enfant créée par des rythmes adaptés à ses besoins. Cela doit aussi assurer une grande efficacité de l'enseignement, efficacité qui se manifeste au niveau de la mémoire, des facultés pratiques et de l'imagination de l'enfant.

Il en va de même pour la progression - période par période, matière par matière - du plan scolaire.

Chaque âge doit avoir ses matières et aussi sa façon de les aborder. Un enfant de 6-7 ans par exemple accepte (et aime) qu'on lui présente dans un conte un animal qui porte un chapeau et qui parle tandis qu'un enfant de 10-11 ans veut plutôt savoir comment il vit, dort, se nourrit, etc... D'après la pédagogie de Steiner, il serait par exemple aberrant de présenter à un enfant de 6-7 ans la géographie de la France parce qu'il ne s'est pas encore orienté dans son environnement, sa ville ou sa région. Cette orientation est exercée d'une manière concrète vers 10 ans, avant qu'on ne parle de régions plus lointaines.

Bien que Steiner ait donné les grands thèmes de l'enseignement et une foule d'indications pour chaque année, d'abord sur 8 ans, ensuite sur 12 ans, il voulait qu'on s'approche du plan scolaire en observant l'évolution des enfants et non pas en appliquant des recettes. Dans sa quatorzième et dernière conférence méthodique<sup>6</sup>, Steiner s'élève contre l'esprit servile des professeurs qui cherchent à appliquer à la lettre les programmes élaborés par leurs supérieurs hiérarchiques. L'enseignant doit rester libre " et pour cela nous qui voulons sauver le système éducatif de sa déchéance léniniste - car cela pourrait aussi pénétrer en Europe Centrale - nous devons ici nous approcher de la compréhension du plan scolaire tout autrement que le professeur ordinaire ne s'approche aujourd'hui du "Bulletin Officiel" (Amtsblatt) qu'il a déjà regardé avec un visage sérieux à l'époque de la monarchie et du parlementarisme démocratique ordinaire, mais qu'il regardera avec des sentiments tout particuliers d'obéissance quand il lui est envoyé à la maison par ses camarades-dictateurs.(...). Nous avons donc dû, ces jours-ci, nous approcher tout différemment du plan scolaire. Je veux dire que nous avons dû... nous mettre à **même** de nous le construire à chaque instant, de sorte que nous apprenons à déduire de la 7ème, 8ème, 9ème, 10ème année (c'est-à-dire l'âge d'un enfant) ce que nous avons à faire pendant ces années".

Il est impossible de donner ici une description de ce plan scolaire qui comprend beaucoup de matières ayant de multiples rapports entre elles. Le professeur doit utiliser ces bases du plan scolaire comme un "artiste" qui observe les enfants et leur donne ce dont ils ont besoin. Steiner a exprimé clairement cette idée lors d'une conférence faite à Londres en 1922 :<sup>8</sup>

"Quand un peintre, ou tout autre artiste, veut exercer son art, il doit acquérir deux choses. Il doit premièrement - prenons l'exemple du peintre - acquérir une certaine faculté d'observation pour la forme et la couleur (...) Alors seulement vient ce qu'il doit acquérir en second : une technique en tant que telle.

L'éducation du point de vue de la science spirituelle... n'est pas considérée comme une science, pas comme une connaissance théorique, mais comme un véritable art (Erziehungskunst) comme un art qui a à travailler avec le plus noble matériel qui soit dans le monde : avec l'homme lui-même, avec l'enfant...".

#### 6.2. L'ouverture de l'école : sa première année

Le 6 septembre 1919, Steiner termine ses cours pour les professeurs. Il leur donne encore une "règle d'or" qui, sortie du contexte de son allocution, paraît presque comique :

Le professeur ne doit pas se dessécher et s'encroûter (verdorren und versauern)". Il continue, apparemment avec un grand sérieux et s'exclame à la fin :

" L'Ecole Waldorf doit réussir ! Beaucoup de choses dépendront de sa réussite ! Avec sa réussite, nous aurons une sorte de preuve pour mainte chose faisant partie de l'évolution spirituelle que nous devons représenter.

Et il poursuit :

" Pour moi-même, l'Ecole Waldorf sera véritablement (comme) un enfant qui demande des soins (ein wahrhaftiges Sorgenkind). Je devrai encore et toujours revenir là-dessus dans mes pensées et me préoccuper de cette école...".<sup>1</sup>

Cette allocution a dû se passer le matin, car **l'après-midi** .

Steiner choisissait définitivement les professeurs qui forment le collège et désignait aussi les professeurs responsables. Molt négociait avec eux leurs salaires puisqu'ils étaient pour cette année employés de la Waldorf Astoria et payés par le fonds pédagogique. Il n'y avait pas de salaire fixe, mais " nous nous fondions sur les besoins de chacun". (Molt). Il s'agit là d'une pratique qui découle des idées sociales de Steiner et qui fonctionne encore aujourd'hui dans certaines écoles.

Le 7 Septembre était le jour de l'ouverture solennelle de l'Ecole au "Stadgartensaal" de Stuttgart. Plus de 1000 personnes (Molt) y participaient. On joue un prélude de Bach et le public écoute de courtes allocutions de Molt et de Steiner. La fête continue par des récitations (de Marie Steiner), des chants et une petite représentation d'eurythmie. Après un repas de fête en petit comité, l'après-midi avec parents, enfants et professeurs à l'Ecole, les professeurs ainsi que Steiner et Molt vont écouter la "Flûte **Enchantée**" au "Staatstheater" de Stuttgart.

Steiner rassemble le collège des professeurs dès le lendemain. L'Ecole ouvre ses portes le 15 Septembre. Elle compte 256 élèves dans 8 classes. Les classes, nous dit **Gabert**

"étaient de taille très différente. Il y avait en moyenne 32 élèves, avec souvent un peu plus de filles que de garçons. 191 élèves étaient des enfants "**Waldorf**"... Les autres étaient presque uniquement des enfants d'anthroposophes."

Ainsi commençait le fonctionnement de cette institution hors du commun. Deux questions se posent : cette pédagogie, sera-t-elle acceptée en-dehors du cercle restreint de la "Waldorf" et des anthroposophes ? Et comment peut-on de mieux en mieux réaliser le modèle d'une institution "libre" ?

En ce qui concerne la popularité de la pédagogie, tout va bien. La deuxième année, d'après un rapport de **Molt** , commence déjà avec 420 élèves.

D'après Molt, plusieurs centaines (!) d'élèves ont dû être refusés faute de place. De toutes les régions et même de l'étranger viennent des demandes d'inscription ou d'information. L'intendance ne suit pas toujours ce mouvement d'expansion. Dans un article de la même plaquette, Stockmeyer précise que le manque de temps et d'argent n'aurait pas permis d'équiper les salles de classe comme il aurait été souhaitable. Steiner avait donné des indications sur différentes couleurs pour les salles de classe (murs et meubles). Mais la première année, les murs étaient blancs et les meubles sans vernis. Les fournisseurs de l'Ecole ne réussissaient même pas à livrer les bancs avant l'ouverture de sorte que les élèves devaient écrire sur leurs genoux.<sup>6</sup> Les cours de travaux manuels et le travail de bois ne pouvaient pas commencer tout de suite. Mis à part un changement (celui de Oehlschlegel), le collège des professeurs restait stable. En mai 1920, un jardin d'enfants provisoire ouvre sous la direction d'une Alsacienne (Elisabeth von Grunelius) ; une garderie qui devait être installée pour les enfants qui se trouvent seuls à la maison, ne pouvait être réalisée.

En tout, l'Ecole semble très vivante - parents et élèves sont invités à de nombreuses fêtes scolaires, les parents seuls à trois réunions d'information.

Les professeurs continuent à se former en participant à des cours de Steiner sur les sciences naturelles et aussi la linguistique. Les eurythmistes de l'Ecole organisent des cours pour les adultes.

D'après Stockmeyer, peu d'élèves partent avant la fin de l'année, exception faite de certains enfants - les plus âgés (14/15 ans) - qui vont dans la vie professionnelle. L'expansion de l'Ecole est telle que l'on doit construire "deux baraques" avec huit salles de classe pour la rentrée 1920.

L'opinion publique semble accueillir l'école assez favorablement.

Il y a certes les adversaires de l'anthroposophie qui essaient de la caractériser comme école qui forme des anthroposophes, mais à côté de ces commentaires se trouvent des récits très positifs comme celui d'un certain F.B. Kleiner de Stuttgart. <sup>8</sup>

Il écrit :

" A quel point les enfants de l'Ecole Waldorf se sentent bien dans leur peau, on ne peut le savoir qu'en assistant à une fête scolaire, par exemple le premier jeudi du mois... Les petits se précipitent longtemps avant l'heure fixée vers l'entrée de l'Ecole et les yeux brillants disent à l'observateur qu'ils y vont volontiers. La porte est enfin ouverte , (les enfants)... courent vers leurs salles de classe. D'ici on va dans la salle dans laquelle règne une grande bousculade (ein Drängen und Schieben)... jusqu'à ce que chacun ait gagné sa place, car tous veulent avoir quelque chose de la représentation qui est véritablement la leur. Ils y ont principalement la parole. Et comment ! Au début, il y a un chant commun. Le jeudi d'avant, on avait chanté un chant sur la lumière du soleil, ce jour-là, un professeur disait des paroles d'introduction sur la période (de l'année)... qui est encadrée par ... la Toussaint et Noël (...). Ensuite trois garçons jouaient un trio de Mozart avec une sûreté et une vitesse respectables. Le professeur leur succède en chantant le "Mailied" de Beethoven.(...). Après le chant, deux élèves récitaient une scène du Faust de Goethe qui montrait comment ils avaient développé leur sens pour la poésie et le contenu du texte..."

Ce grand article qui continue l'énumération des choses représentées et qui les commente avec bienveillance, semble refléter un climat globalement positif autour de l'Ecole qui garde son élan jusqu'à sa fermeture en 1938.

L'autre question - **l'Ecole** peut-elle être ou devenir un modèle pour une vie culturelle libre ? demande une réponse plus **complexe**. Dans une grande étude, le politologue Stefan Leber discute sur les limites de la liberté dans une institution comme **l'Ecole**.<sup>9</sup>

Il y a tout d'abord **l'Etat** qui a tendance à transgresser le domaine purement juridique (hygiène ; infraction aux lois existantes etc...) et à déterminer certains aspects pédagogiques. Même si tous les professeurs choisis par l'institution sont autorisés à enseigner - ce qui fut le cas pour la première Ecole - la prérogative de }'Etat de refuser un candidat met en danger l'autonomie d'une école. Une deuxième intervention de **l'Etat** eut lieu pour le plan scolaire. Gabert <sup>40</sup> reproduit un document écrit par Steiner et adressé au ministère. Steiner y esquisse un compromis qui prévoit des points de convergence avec le système officiel. Ce compromis doit permettre aux élèves la poursuite de leur scolarité dans un autre établissement. Il est prévu que les enfants puissent sortir de l'Ecole après trois, six et huit ans en étant capables de suivre dans une autre école. Cette proposition de Steiner, acceptée par le ministère, défend l'essentiel du plan scolaire et s'adapte en même temps aux circonstances historiques.

Mais il ne s'agit pas seulement de défendre son indépendance (relative). Il faut aussi faire vivre l'institution, et non seulement pour "l'extérieur". Son fonctionnement interne est vital.

Dans le cadre des 70 réunions avec les professeurs (**Konferenzen**), dont nous restent des notes lacunaires <sup>11</sup>, Steiner parle à plusieurs reprises d'une constitution de l'Ecole qui doit être "républicaine et démocrate." A la réunion du 8.9.1919, il dit : " Une réunion est un entretien libre et républicain. Chacun y est son souverain."

Le 16.1.1921, Steiner insiste de nouveau sur "l'institution républicaine et démocratique du collège des professeurs (qui doit fournir la preuve) que même avec les possibilités limitées que l'on avait, une vie culturelle libre était pensable." L'Ecole fonctionne donc sans hiérarchie pédagogico-administrative, sans directeur. Les professeurs gèrent leur école au niveau administratif ; la responsabilité est collégiale.

Pour préciser le fonctionnement de ce type de gestion, l'anthroposophe hollandais, le professeur Bernard Lievegoed choisit l'exemple suivant lors d'un congrès sur des questions d'organisation :

" Pendant la dernière guerre, les Anglais ont entrepris une série d'expériences dans la Royal Air Force (l'armée de l'air). Ils ont demandé quelle personne dans une équipe d'aviation est considérée comme le chef dans une situation particulière. Tant que l'équipe était encore stationnée à la base militaire, ils considéraient bien sûr comme chef celui qui avait le plus haut rang militaire. Immédiatement après le décollage, les gens disaient : maintenant c'est du pilote que nous recevons les ordres même s'il n'est pas du plus haut rang. Après arrive le moment de l'attaque : ici le navigateur devient le chef. Ensuite on leur demandait de s'imaginer d'être abattus sur le territoire de l'ennemi (...). Après une consultation, ils décident de ne pas se rendre immédiatement... mais d'essayer d'atteindre leur propre camp. Qui est maintenant le chef ? C'est le mitrailleur qui est assis dans la tourelle arrière - un simple soldat. C'est lui qui pourrait nous faire passer parce qu'il parle par hasard la langue locale - et non pas le colonel. Par ces résultats, on arrivait à la conclusion que l'autorité (leadership) dépend d'une situation spécifique ".

Ainsi le rôle des professeurs est la direction pédagogique -et administrative de l'école - un vaste champ d'activité, d'interaction sociale et aussi de conflits. Cela ne veut pas dire que les professeurs sont seuls à porter l'école. Le premier organisme qui devait assurer les bases économiques de l'Ecole (après la Waldorf Astoria) était l'Association de l'Ecole (Waldorfschulverein) fondée le 19 Mars 1920. Elle avait comme but :

- 1) Le maintien, l'élargissement et le soutien moral ainsi que financier de l'Ecole
- et 2) le soutien de tentatives qui ont comme but le fonctionnement d'une véritable vie culturelle libre.

Sans vouloir entrer dans les détails juridiques, nous pouvons constater que le Conseil d'Administration (Vorstand) devait représenter **l'Ecole** vers "l'extérieur" et aussi garantir sa stabilité économique.

Certaines personnes désignées sont ses "membres ordinaires", parents et professeurs figurent comme "membres extraordinaires"; ceux qui soutiennent l'Ecole financièrement, les "parrains de l'Ecole" (Schulpaten), n'y ont qu'une voix consultative.

En ce qui concerne la répartition des compétences entre ces organismes - le collège des professeurs, l'Association avec son Conseil d'Administration et son Assemblée Générale - la discussion très complexe n'est pas terminée et mène à des solutions différentes.

A l'époque de Steiner, le rapport entre les professeurs et le Conseil d'Administration restait - à l'instigation de Steiner lui-même - sans règlement statuaire. Il était "caractérisé par... le respect **mutuel**". L'important reste l'autonomie du collège dans les questions pédagogiques; l'engagement des professeurs dans l'administration et par rapport aux problèmes de la gestion financière varie en pratique souvent d'une personne à l'autre. Dans beaucoup d'écoles, les professeurs les plus engagés forment, par cooptation, un collège "interne" qui prend des décisions importantes et propose des solutions pédagogiques et administratives. Les réunions du collège entier se composent souvent d'une partie pédagogique qui est une sorte de formation mutuelle et une partie administrative.

Ce type de fonctionnement demande un engagement considérable de la part des professeurs, mais peut en même temps garantir l'autonomie du travail pédagogique. Le succès de cette "forme sociale" (Sozialgestalt) peut être démontré lorsqu'on retrace l'histoire de l'Ecole jusqu'à 1938.

### 6.3. L'évolution des Ecoles Waldorf 1919-1938)

Dans les années entre la Première Guerre et la prise de pouvoir des nazis, l'Ecole connaît un mouvement d'expansion qui va jusqu'à environ 1000 élèves et 60 professeurs (cf. les statistiques dans la partie Documentation). Dès 1923, toutes les classes prévues par Steiner et fondées au fur et à mesure pédagogiquement, existent. Une autre barrière tombe en 1926, lorsque le ministère de l'Education du Wurtemberg supprime la limitation des effectifs dans les classes 1 à 4 (d'après le "Grundschulgesetz" du 28 avril 1920). Dorénavant, l'Ecole peut s'élargir sur une base juridique solide, apparemment aussi grâce à des inspections pédagogiques en 1921, 1922 et 1925 qui se terminent par des rapports élogieux des inspecteurs (Schulräte). En outre, depuis 1924, les élèves de la 12ème (13ème) classe (Première ou Terminale) se présentent souvent avec succès au Baccalauréat.

A partir de 1922, le mouvement des écoles Waldorf dépasse même le cadre de Stuttgart avec un certain nombre de fondations dans d'autres villes allemandes (voir statistiques, tableau 4) et des fondations dans d'autres pays (tableau 5). A Pâques 1923 commence la série de congrès publics annuels qui attirent un public toujours plus large, ce qui "élargit la base des membres". 3

Dès 1920, les professeurs prennent en main leur propre formation et organisent des cours publics qui constituent une sorte d'Université Populaire ("Freie Anthroposophische Hochschulkurse"). Les cours ont lieu dans les locaux de l'École ; Steiner et certains professeurs sont parmi les animateurs.

Malgré tous ces éléments constructifs, Leber<sup>5</sup> considère les années entre 1920 et 1923 comme celles "d'une menace très lourde venant de l'extérieur". En dehors des tracasseries administratives, il parle surtout des problèmes financiers et des attaques déjà mentionnées contre Steiner (entre 1921 et 1923) du côté des milieux "patriotiques" (deutschnational). Ces attaques n'auraient peut-être pas été si menaçantes s'il n'y avait pas eu la "misère financière" (Finanznot).

Elle était en grande partie due à l'évolution économique de l'Allemagne.

D'après les notes de Stockmeyer (Archives), l'Association de l'Ecole n'aurait pas eu assez de forces pour établir les bases financières suffisantes pour l'Ecole, entre autres parce qu'il n'y aurait pas eu un grand nombre d'anthroposophes parmi les membres. Stockmeyer parle d'une mesure prise en automne 1925 qui est assez significative. On choisit, parmi les membres de l'Association, des parents (Vertrauenseltern) qui devaient contacter les autres membres et leur demander plus de soutien financier. Stockmeyer exprime aussi son inquiétude devant le fait que les cotisations sont payées "irrégulièrement".

La situation économique - malgré certaines améliorations entre 1923 et 1929 - explique ces difficultés. Petzina<sup>6</sup> illustre la dévaluation radicale du mark : en été 1920, il ne vaut plus qu'un dixième de sa valeur de 1913, en juillet 1922 seulement 1 pfennig (= un centième) et sa valeur baisse encore énormément jusqu'en automne 1923. Or, les parents de l'Ecole font surtout partie de ces "classes moyennes" (Petzina) qui souffrent particulièrement de l'inflation.

Stockmeyer écrit qu'on avait dû fixer les écolages tous les mois ce qui avait mené à des sommes astronomiques (exemple : octobre 1922 - 2500 mark, mars 1923 - 35 000 mark). Peu de parents auraient pu payer ces sommes ; entre 1922 et 1923, 180 parmi les 650 élèves auraient été "gravement sous-alimentés". L'Ecole ne pouvait survivre que grâce à des dons étrangers, collectés par la Société Anthroposophique qui avait à l'époque environ 700 membres étrangers en 23 pays. Avant 1929, "des dons respectables en dollars" , seraient venus des Etats-Unis.

En effet, comme l'écrit Leinhas en 1924<sup>a</sup> beaucoup de parents n'auraient pas pu payer les écolages : en 1923/24 seulement 18 % des parents payaient tout eux-mêmes, environ 22 % bénéficiaient de sommes payées par les entreprises

dans lesquelles ils travaillaient, environ 20 % étaient financés par des parrains et environ 40 % ne pouvaient simplement pas payer ! Malgré une légère amélioration entre 1925 et 1927, on peut s'imaginer les dons exceptionnels nécessaires au bon fonctionnement de l'école.

Une seule fois, en 1922, l'Ecole bénéficie d'une subvention de la ville de Stuttgart pour améliorer les constructions (Bauzuschuss) ; tout le reste viendrait de fonds privés. En 1926/27, environ 6% des sommes nécessaires au fonctionnement viennent de dons ; en 1927 nous assistons même à la fondation d'une autre association ("Waldorfschulgemeinde") qui est censée s'occuper uniquement des relations publiques et du financement des écoles. Elle édite aussi une petite revue. Une cinquantaine de personnes , "des médecins, des professeurs, des chefs d'entreprise, des juges et des professeurs d'université" signent un appel pour le soutien de l'Ecole.

La plupart des écoles se maintiennent. Il existe même à Stuttgart une formation régulière d'un an pour les futurs professeurs entre 1928 et 1933. <sup>11</sup> **Pour les élèves,** parents et professeurs rassemblent à partir de 1923 des fonds afin d'apporter de l'aide médicale et d'améliorer leur alimentation. En 1931, il existe (depuis quand?) une cantine pour enfants (Kinderspeisung) , une garderie, un groupe organise des vacances bon marché ou gratuites et un groupe de couturières (des mères d'élèves) confectionnent des vêtements pour enfants. Les élèves qui quittent l'Ecole à 14 ans, ont à partir de 1927 l'occasion de faire un apprentissage en menuiserie pendant trois ans à Wendlingen (pas loin de Stuttgart). Leur apprentissage comprend aussi des matières artistiques et du sport.

Il fallut finalement le nazisme pour arrêter toutes ces activités. Après 1933, le professeur Christian Mergenthaler devient premier ministre (Ministerpräsident) et ministre de la Culture dans le Wurtemberg. Il est hostile à toute école privée et surtout à l'école Waldorf.

Dans un document administratif, cité par Leber, Mergenthaler décide **qu' aucun** élève ne peut être inscrit en première classe (de l'école primaire) parce que l'enseignement et l'éducation à l'Ecole Waldorf ne sont pas conformes aux fondements du national-socialisme". Les écoles essaient de réagir en fondant en mai 1933 une association qui portera peu après le nom de "Bund der Waldorfschulen". Elles sont obligées d'accepter le principe du chef (Führerprinzip) et d'admettre des parents national-socialistes qui exercent une influence politique dans les écoles. En 1935, l'Ecole de Stuttgart doit se séparer de certains collègues "non-aryens", dont le savant anthroposophe Friedrich Hiebel qui devait aller à Vienne et plus tard émigrer à New-York.

1936 fut l'année fatidique pour les écoles Waldorf. Un document du Staatsarchiv de Stuttgart

présente une copie de l'entretien entre Molt (peu avant sa mort) et Leo **Tölke**, le porte-paroles des parents national-socialistes de Stuttgart, le 4.2.1936.

Tölke dit à Molt : " L'Ecole Waldorf ne peut plus vivre comme elle l'a fait jusqu'ici, d'abord par sa propre initiative et après, sous le gouvernement (national-socialiste)... Il serait nécessaire de rénover de fond en comble (umkrepeln) l'Association de l'Ecole et le comité directeur. Il est tout à fait impossible **qu'à** notre époque si difficile, tant de membres, d'anciens membres de la Société **Anthroposophique**<sup>15</sup>, en fassent partie."

L'intention de Tölke devient claire au cours de l'entretien : il veut séparer l'Ecole de l'anthroposophie discréditée et la transformer en "école expérimentale publique". Il demande à Molt de quitter l'Association à cause de son passé d'anthroposophe. Molt ne cède pas et demande à Tölke des propositions écrites. Tölke brandit la menace d'une fermeture s'il n'y a pas de "changement" ("**volontaire**") avant la décision de "Berlin" où Rudolf Hess et le ministre de la Culture du Reich, Bernhardt Rust, semblent s'occuper du **dossier**.<sup>16</sup>

Les efforts faits pour négocier avec les nazis, ou pour gagner du temps en jouant sur les rivalités entre certains organismes gouvernementaux, n'apportent presque rien aux écoles. Molt, désabusé, meurt le 16 Juin 1936, avant la fermeture de l'Ecole, le 11.3.1938. La dernière école qui lutte pour la survie est celle de Dresde où on avait trouvé un soutien passager auprès de Rudolf Hess qui put empêcher la fermeture, jusqu'au moment de sa fuite en Angleterre, en mai 1941. Ainsi la dernière école Waldorf devait fermer ses portes ; les professeurs étaient **arrêtes**<sup>17</sup>.

## NOTES DU CHAPITRE 6

### 6.1.

1 cf. 5.1., note 30, édition citée ici : Einzelausgabe, Dornach 1980<sup>4</sup>

2 ibid., p. 56

3 ibid., p. 57/58

4 Cette citation est extraite du livre de E.A.K. Stockmeyer Rudolf Steiners Lehrplan **für** die Waldorfschulen, Stuttgart 1965<sup>2</sup>. Steiner ne pouvait plus mettre par écrit son plan scolaire. Ce travail fut entrepris par Stockmeyer qui a rassemblé et commenté les indications de Steiner données dans ses cours et ses réunions avec les professeurs.

5 ibid., P. 24

6 Methodisch-Didaktisches, Dornach 1975, p. 183/84 (édition de poche).

7 cf. L'aperçu du plan scolaire présenté la plaquette de l'école de Genève : **L'Ecole** Rudolf Steiner - une école libre à la mesure de l'homme (DOCUMENTATION).

8 Cité d'après la plaquette de Genève, p. II

### 6.2.

1 Methodisch-Didaktisches, p. 195

2 D'après Molt 1938, p. 12

3 cf. Hahn 1969, p. 696 ff.

4 Cité d'après Wiesberger P. 58

5 Emil Molt, Das erste Jahr der Waldorfschule Stockmeyer, Bericht über die zwei ersten Schuljahre, tous les deux dans les éditions "Der Kommende Tag" , non datés

6 Rapport de Stockmeyer, cité sous note 5, p. 8

7 ibid., p. 12

- 8 article dans "Unterhaltungsblatt der Schwäbischen Tagwacht"  
du 19.11.1920 (Archives).
- 9 Leber 1984, p. 78 ff
- 10 Gabert 1968, p. 15 f
- 11 Ces réunions sont publiées en 3 vol. par la Nachlassverwaltung,  
Dornach ; en français, elles existent seulement comme manus-  
crit à usage interne.
- 12 cf. Leber p. 87
- 13 Bernard Lievegoed, Forming Curative Communities, Rudolf Steiner  
Press, London 1978, p. 31/32
- 14 cf. Leber, p. 139 ff
- 15 ibid., p. 143

6.3.

I Les informations données dans ce chapitre ne sont qu'un résumé de plusieurs travaux de recherche qui portent sur l'histoire de l'école Waldorf. Tous ces auteurs (Burtscher, Deuchert, Leber) utilisent des documents internes des écoles et de leurs associations. En dehors de quelques articles dans les journaux et revues de l'époque, des sources critiques semblent inexistantes. Cela change brusquement après 1933. Je renonce consciemment à traiter le problème des écoles au début du Troisième Reich. Quelques remarques là-dessus doivent suffire.

- 2 cf. Burtscher, P. 140
- 3 Leber, p. 159
- 4 cf. **Burtscher**, P. 143
- 5 p. 157
- 6 p. 728
- 7 cf. Burtscher, p. 132
- 8 cf. **Deuchert** 1986, P. 83
- 9 cf. Burtscher, p. 125

10 **Leber**, p. 161

11 Burtscher, p. 243

12 *ibid.*, p. 126

13 *cf.* **Leber**, p. 162-165

14 Publié dans Rundbrief 1986, p. 59 ff.

15 La Société Anthroposophique vient d'être interdite.

16 Document cité sous note 14, p. 16

17 *cf.* **Leber**, p. 165

CHAPITRE VII - CONCLUSION GENERALE :  
LES ECOLES WALDORF ET LA TRIPARTITION SOCIALE AUJOURD'HUI

Au cours de cette étude, nous avons essayé de préciser l'image très complexe de Rudolf Steiner et les fondements de son action sociale. Steiner est un homme qui élabore une "science spirituelle" qu'il croit en mesure de répondre à la question sociale de son époque. Et il essaie de prouver son efficacité par des actions sociales.

Nous avons aussi essayé de démontrer que **l'Ecole** Waldorf est un aspect important de cet énorme pari qui rencontre d'énormes résistances et semble perdu à l'avance, faute d'un assez grand nombre de personnalités ou de groupes sociaux qui veuillent ou puissent porter cette impulsion.

Et pourtant : aujourd'hui (en 1987) l'anthroposophie est devenue un facteur culturel important - au moins en RFA. Il y existe actuellement une centaine d'écoles Waldorf, ainsi que de nombreuses institutions gérées par des anthroposophes : des cliniques, des exploitations agricoles, des maisons de pédagogie curative, des magasins, d'autres entreprises et même un institut bancaire à Bochum. Les publications sur l'anthroposophie et ses réalisations sont nombreuses ; les éditions Fischer ont récemment publié les écrits principaux de Steiner, ce qui confirme la tendance de publier des ouvrages anthroposophiques en dehors des éditions fondées dans ce but (comme Verlag Freies Geistesleben ou Verlag Urachhaus, Stuttgart ou Philosophisch-Anthroposophischer Verlag, Dornach).

Dans les autres pays de l'Europe, les activités anthroposophiques sont nombreuses, mais moins "spectaculaires" et moins perçues par la presse et les médias. Par ordre décroissant, nous constatons des activités dans les pays germaniques (surtout en Hollande !) et scandinaves, ensuite dans les pays latins et finalement (souvent clandestinement) dans les pays "de l'Est".

En dehors de l'Europe, il existe des centres d'activités aux Etats-Unis, au Canada, en Amérique Latine, en Afrique du Sud, en Australie, Nouvelle Zélande et en Inde.

Il est certain que l'anthroposophie a moins d'influence immédiate sur les dirigeants politiques ou l'opinion publique que certaines sectes mystico-politiques. Cela vient du fait que "l'individualisme éthique" de Steiner<sup>1</sup> ne permet pas aux anthroposophes de faire du "prosélytisme". Une connaissance plus approfondie des "milieux" anthroposophiques montre - malgré une certaine tendance à pratiquer un culte du "maître" (ce que Steiner n'a jamais admis)<sup>2</sup> - des communautés spirituellement et matériellement assez autonomes, aux structures souples et peu bureaucratisées. Cette absence d'une structure hiérarchique explique en partie les grandes différences dans l'envergure des activités anthroposophiques d'un pays ou même d'une ville à l'autre.

En ce qui concerne la Tripartition sociale, elle est restée jusqu'à présent pour l'essentiel, le mode de penser des anthroposophes. Parfois on trouve pourtant en-dehors de l'anthroposophie des concepts voisins de ceux de Steiner.

Ainsi le politologue Huber voit des idées assez proches dans la sociologie allemande chez **Offe** et Habermas. Huber rapporte aussi un entretien avec Serge-Christoph **Kolm** dont le concept d'une "économie de réciprocité" ressemble à celui de Steiner qu'il ne connaît pas (à une question de Huber qui va dans ce sens, **Kolm** répond par "**anthro-comment**"?). Il est aussi connu que certains animateurs du Printemps de Prague connaissent la Tripartition. L'un d'entre eux, l'économiste Ota Sik, mentionne les articles de Steiner sur la Tripartition et se déclare " dans une large mesure" en accord "avec les idées fécondes de R.Steiner"<sup>4</sup> La "troisième voie" d'Ota Sik, utilisée comme base de réflexion dans certains groupes de travail sur la Tripartition, va en partie dans le sens des thèses de Steiner.

Si on considère la place de la France dans le mouvement anthroposophique, on ne peut que constater qu'elle reste un pays

où l'anthroposophie n'a pas encore trouvé sa place dans le monde culturel. Malgré l'existence de 10 écoles francophones et d'autres réalisations, les activités sociales sont considérablement freinées par la bureaucratisation de la vie culturelle.

A cela s'ajoute - me semble-t-il - une certaine antipathie des Français pour la vie associative qui fragilise la plupart des initiatives sociales. Les Français doivent encore se prononcer sur l'efficacité de la démarche anthroposophique.

NOTES DU CHAPITRE 7

cf. la "Philosophie de la Liberté" (éd. **Fischbacher**, p.216, ch. 13) : "nous estimons que l'individu dans son essence et dans son autonomie totale, est à la fois juge et maître de lui-même ".

2 Dans le chapitre de son livre "Initiation" (Triades) qui porte le titre "La Dévotion" (p.30 ff), Steiner reprend l'idée que la "vénération" pour les grandes personnes est un sentiment très **important...** pour un enfant ! La seule "humilité" qu'un adulte vit à juste titre est le sentiment par rapport à une "réalité qui nous dépasse" (p. 31) et non par rapport à l'homme qui l'énonce ; la différence est en effet subtile mais très importante. Steiner (Initiation p. 29) dit expressément que tout le monde peut être "L'ami intime d'un initié" - nous nous souvenons des expériences de Alwin A. Rudolf à Berlin !

3 Huber, Astral-Marx, p. 150

4 cf. Ota Sik, Pour une troisième voie, PUF, Paris 1978 note I.

TABL E DES MATIERFS

<u>PARTIE D'INTRODUCTION</u>	<u>Pages</u>
<u>Chapitre 1 - Rudolf Steiner penseur, maître spirituel, réformateur social.</u>	
Notes du chapitre 1	7
<u>Chapitre 2 - La pensée sociale et pédagogique de Steiner et son élaboration</u>	
2.1. La Genèse de l'action sociale	9
2.2. Le travail pédagogique de Steiner	12
2.3. Un exemple de la pensée pédagogique de Steiner : " L'éducation de l'enfant...".	16
2.3.1. Corps, âme et esprit	16
2.3.2. Les septaines et leur signification pédagogique	19
2.4. Steiner et la question sociale	22
2.4.1. Le "détour" par la Science de l'Esprit	22
2.4.2. La loi sociale	25
2.5. La Tripartition sociale	28
2.5.1. L'homme tripartite	28
2.5.2. Les "Fondements de l'Organisme Social"	30
Notes du chapitre 2	35
 <u>ETUDE SUR LE "TEMPS DE LA TRIPARTITION "</u>	
<u>Chapitre 3 - La situation sociale en Allemagne après la Première Guerre Mondiale</u>	<del>4</del> <del>2</del>
3.1. Les événements politiques et leurs conséquences sociales	42
3.2. Le Wurtemberg comme point de départ pour la Tripartition Sociale	47
3.3. La situation du prolétariat après la Première Guerre Mondiale	52
3.3.1. Le mouvement syndicaliste face à l'Etat	52
3.3.2. Le débat sur l'éducation du prolétariat	55



	<u>Pages</u>
3.4. Conclusion : Originalité de l'Ecole Waldorf	57
Notes du chapitre 3	59
<b>Chapitre 4 - Emil Molt et la Waldorf Astoria</b>	
4.1. Emil Molt et <b>L'Anthroposophie</b>	63
4.2. La Waldorf Astoria	66
4.2.1. Les mesures sociales au sein de l'entreprise	66
4.2.2. La formation des ouvriers	69
4.3. L'ébauche d'une économie associative " Der Kommende Tag"	71
4.3.1. La phase de construction	71
4.3.2. Le bilan d'une expérience	74
Notes du chapitre 4	78
<b>Chapitre 5 - La campagne pour la Tripartition et l'Ecole Waldorf</b>	<b>81</b>
5.1. Du 20 Avril au 15 Septembre 1919 : Rudolf Steiner à Stuttgart	81
5.1.1. Les buts de la campagne	81
5.1.2. La mobilisation	83
5.1.3. Le dialogue avec les responsables politiques et autres	85
<b>5.1.4.</b> L'installation de structures parallèles	88
5.1.5. L'opposition se forme	90
5.1.6. Quelle est l'envergure de la Tripartition ?	94
5.1.7. Pourquoi l'échec ?	97
5.2. Vers la fondation de l'Ecole Waldorf	98
5.2.1. Les préparations	98
5.2.2. La <b>questio.</b> de l'enseignement <b>religieux</b>	100
5.2.3. Les cours faits aux professeurs	104
5.2.4. La composition du futur collègue	105
5.2.5. Steiner face à un problème de discipline	107
Notes du chapitre 5	109

III) PERSPECTIVES APRES LE "TEMPS DE LA TRIPARTITION "

---

Chapitre 6 - Un bref regard sur le fonctionnement et l'évolution des écoles Waldorf (1919-1938) **1 1 6**

6.1. Les rythmes d'apprentissage et le plan scolaire de **l'Ecole** Waldorf 116

6.2. L'ouverture de **l'Ecole** : sa première année 120

6.3. L'évolution des écoles Waldorf (1919-1938) 127

Notes du chapitre 6 132

Chapitre 7 - Conclusion Générale : Les écoles Waldorf et la Tripartition sociale aujourd'hui **1 3 5**

Notes du chapitre 7 138

DOCUMENTATION

Bibliographie

Table des matières

## DOCUMENTATION

### I) Tableaux statistiques

#### i) Evolution des effectifs de la première Ecole Waldorf

(d'après des sources internes, citées par **Burtscher, p.120** ff)

<b>ANNEE</b>	<b>NOMBRE D' ELEVES</b>	<b>CLASSES</b>	<b>PROFESSEURS</b>
1920/21	420	2 x I - 6. 7, <sup>8</sup> , 9	19
<b>1921/22</b>	540	15 classes	30
1922/23	640	19 classes	37
1923/24	687	21 CLASSES, dont 3 x 5 et 4 grandes classes	39
1924/25	784	23 classes	47
<b>1925/26</b>	<b>894</b>	?	56
1926/27	?	?	?
1927/28 <sup>2</sup>	<b>1094</b>	?	56
1928/29	<b>1089</b>	?	60
<b>1929/30</b>	<b>1031</b>	?	64
<b>1930/31</b>	<b>1043</b>	?	60
<b>1931/32</b>	<b>1031</b>	?	60
1932/33	1005	?	60

I chiffres d'après le système allemand où on compte de I à 12 (13) ce qui correspond au CP, CE I, CE 2, etc...; 2 x I - 6 etc... signifie l'existence de classes "parallèles" du même âge.

<sup>2</sup> jusqu'ici limitation des admissions dans les classes I à 4 par ordonnance du ministère; elle a été supprimée en 1927.



TABLEAU 2: DE QUEL TYPE D'ECOLE VIENNENT LES **ELEVES** ?

Explication: Le système scolaire allemand de l'époque comprend grosso modo trois types d'écoles: la Volksschule (durée: **8** ans) qui permet une formation de base, la Mittelschule qui correspond à peu près au Collège français et la höhere Schule, terme général pour toutes les écoles qui **mènent** au baccalauréat. La scolarité des élèves avant l'entrée à l'Ecole Waldorf reflète donc approximativement leur origine sociale.

a) Scolarité précédente (tous les élèves, d'après **Burtscher, p.124**)

ANNEE	VOLKSSCHULE	MITTELSCHULE	HOEHERE SCHULE
1919/20	161	50	64
<b>I920/2I</b>	181	64	<b>I2I</b>
1921/22	234	65	<b>20I</b>
1922/23	240	64	230
1923/24	237	58	270
<sup>1</sup> 924/25	245	58	316
1925/26	272	46	<b>373</b>

L'accroissement très fort des taux des élèves venant "d'écoles supérieures" (colonne de droite) donne l'impression d'une mutation sociologique de l'Ecole. Or le tableau **est** faussé par l'existence des "grandes classes" ( **9 - I2** ou 13, puisqu'en 1925, il existe pour la première fois une classe préparatoire pour le bac, **of.Burtscher, p.I22**). La liste suivante ne tient pas compte des "grands".

b) Scolarité précédente des **élèves** des classes I à 8

ANNEE	VOLKSSCHULE	<b>MITTELSCHULE</b>	HOEHERE SCHULE
1919/20	161	50	64
<b>I920/2I</b>	180	<b>59</b>	<b>III</b>
1921/22	228	63	187
1922/23	238	57	165
1923/24	235	50	159
1924/25	234	50	187
1925/26	248	35	179

TABLEAU 3: MEMBRES DE L'ASSOCIATION DE L'ECOLE WALDORF DE 1921 A 1934 (d'après Leber, p.158)

ANNEE	PARRAINS (PATEN)	MEMBRES
1921	19	1420
1922	62	2200
1923	125	2505
1924	142	4303
1925	186	5230
1926	169	5567
1927	157	4656
1928	124	4267
1929	111	3453
1930	92	3241
1931	74	3004
1932	77	2770
1933	65	2508
1934	61	2287

TABLEAU 4: D'AUTRES ECOLES ALLEMANDES EN DEHORS DE STUTTGART (d'après Burtscher, p.144 ff)

LIEU	OUVERTURE	NOMBRE D'ELEVES EN 1933 + CLASSES + PRO]
COLOGNE	1921	fermée par les autorités en 1925
ESSEN	mars 1922	407 + 13 + 21 (en 1931)
HAMBOURG	mai 1922	388 + 13 + 20
HANOVRE	1926	326
BERLIN	1928	367
DRESDE	1929	302
KASSEL	1930	302
BR <small>ES</small> LAU	1930	277
HAMBOURG- ALTONA	1931	214

Au total en 1931 9 écoles avec 2654 élèves; après déclin et/ou fermeture sous pression politique.

**TABLEAU 5: INITIATIVES ET FONDATIONS EN EUROPE DE 1919 A 1939**

(d'après **Deuchert** 1986)

**27.2.1921** conférence de Steiner à La Haye, projet d'une association mondiale des écoles (**Weltschulverein**), préparation autour de l'éditeur hollandais Pieter de Haan; ce projet n'aboutit pas  
1922 Steiner reparle de ce projet, entre autres lors d'un congrès sur l'éducation à Oxford (août) - résonance faible mais dons anglais pour **l'Ecole** de Stuttgart (**cf.Deuchert** 1986,p.76)

Initiatives et fondations à l'étranger:

**Lisbone** (1926) tentative abandonnée après un an

Budapest (**1926**) petite école jusqu'en 1931 (?)

Vienne (1929) fermée en 1938

Grande Bretagne:

Internat de **King'sLangley** (1922) introduit la pédagogie Steiner - existe encore

New School (1925), aujourd'hui Michael-Hall-School

**Wynstones** School (1927) - existe encore

Edinburgh Waldorf School (1939) - existe encore

Etats-Unis:

New York (1926) - survit à la guerre, existe encore

Pays scandinaves:

Oslo (1926) - ferme en 1936, réouverture en 1945

Bergen (1929) - existe encore

Suisse:

Dornach (**1921**) - internat à partir de 14 ans

Bâle (1926) - en 1931 huit classes avec **112** élèves - existe encore

Zurich (1927) - existe encore

Pays Bas:

La Haye (1923) - en 1929 250 élèves, ferme en 1941, réouverture **après** la Guerre

séminaire pédagogique à Amsterdam en 1934

Les écoles à l'étranger restent toujours petites - entre quelques dizaines et les 274 élèves de La Haye. Elles sont néanmoins, sauf en Hongrie et au Portugal, les premiers centres de la pédagogie Steiner qui compte en 1985: 7 écoles en Autriche, 18 en Grande Bretagne, 37 aux Etats-Unis, 16 en Norvège, 27 en Suisse, 60 en Hollande et **10** en France.

## Plan scolaire d'une école Rudolf Steiner (toutes les classes)

année scolaire	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
culture humaine	contes	légendes et fables	ancien testament	mythologie nordique	mythologie grecque	peuples et cultures extra-européens		biographies				
branches concrètes					histoire peuples anciens	Rome Moyen-âge	Renaissance	histoire aux temps présents			histoire des cultures	
								histoire de l'art				
			leçons de choses	histoire en géographie locale	géographie				morphologie du sol	cartographie		
								connaissances de la vie sociale et économique	technologie et stages pratiques			
				histoire naturelle homme / animal	plantes	minéraux	anthropologie				biologie	
							physique					
							chimie					
langage	éducation à travers poèmes et histoires	lecture	réécrits	grammaire				stylistique		histoire de la littérature		
deux langues étrangères	deux langues étrangères											
écriture	écriture											

26

mathématiques	calculs avec nombres entiers		fractions		applications pratiques							
						algèbre	combinatoire	logarithmes	tri-gonométrie sphérique	calculs infinitésimaux		
						planimétrie	stéréométrie	trigonométrie	géométrie descriptive	géométrie analytique		
dessin	dessin de formes		géométrie à main levée		géométrie	dessin géométrique et technique			arpentage			
	dessin à partir des récits de culture humaine et des branches concrètes					perspective	dessin noir / blanc			dessin d'architecture		
peinture	peinture										peinture	
modelage	modelage											
chant	chant						choeur					
musicale instrumentale	flûte à bec autres instruments						orchestre					
eurythmie	eurythmie											
gymnastique	jeux et rondes			gymnastique et engins			gymnastique athlétique légère et sports					
travaux d'atelier pour garçons et filles						taille de bois et menuiserie			travaux sur métal	travaux sur bois	taille de la pierre	
travaux manuels pour garçons et filles	travaux manuels								filage tissage		reliure	
jardinage	jardinage											

27

# Waldorf-Blatt

Herausgegeben von der Waldorf-Astoria  
Zigarettenfabrik-Aktiengesellschaft

Jahrgang I

Juni 1919

Nr. 9 u. 10

## Vortrag,

gehalten für die Angestellten und Arbeiter der Waldorf-Astoria

von Dr. Rudolf Steiner zu Stuttgart, am 23. April 1919

Meine verehrtesten Anwesenden!

Wir stehen heute in einer höchst bedeutungsvollen Zeit; in einer Zeit, die sich ankündigt durch laut sprechende Tatsachen über einen großen Teil Europas hin schon, durch Tatsachen, die immer weitere und weitere Verbreitung gewinnen werden. In dieser Zeit ist es notwendig, in allen Kreisen der Menschheit ernstlich nachzudenken über die Aufgaben, die man als Mensch, besonders auch als arbeitender Mensch haben kann; sowie über die Rechte, die man als Mensch haben muß; und auch über dasjenige, was das Leben überhaupt für ein menschenwürdiges Dasein bringen soll. Will man sich über ein solches Nachdenken verständigen, wie es durch meine folgenden Auseinandersetzungen geschehen soll, so wird notwendig sein, einleitend einige Worte über eine solche Verständigung überhaupt zu sprechen.

Denn sehen Sie, die meisten von Ihnen werden sich im Laufe der Zeit Ansichten gebildet haben über dasjenige, was zur sogenannten Lösung der sozialen Frage zu geschehen hat. Manches von dem, was als solche Ansichten gebildet worden ist, wird aber auch innerhalb der Arbeiterschaft umgedacht werden müssen. Wie man sich bemühen muß umzudenken, darüber wollen wir gerade heute sprechen. Aber wir müssen uns zuerst dafür verständigen, daß es vor allen Dingen heute darauf ankommt, daß wir Vertrauen zueinander haben und aus dem Vertrauen her-

aus irgend etwas wirklich schaffen können. Dieses Vertrauen, das konnte immer weniger und weniger vorhanden sein in der Zeit, die jetzt abgelaufen ist, und die ja gezeigt hat, welche Widersprüche des Lebens sie enthielt; dadurch gezeigt hat, daß sie in jene furchtbare Katastrophe hineingeführt hat, die in Europa es dazu gebracht hat, gering gerechnet 10 bis 12 Millionen Menschen totzuschlagen und dreimal soviel zu Krüppeln zu schlagen. Das ist im letzten Grunde doch nur die Konsequenz davon gewesen, daß sozial verkehrt gedacht und gewollt worden ist von den bisher führenden Klassen der Menschheit. Aus einer ganz anderen Klasse der Menschheit gehen heute zunächst die durchaus berechtigten Zeitforderungen hervor; sie gehen auch äußerlich sichtbar hervor aus dem Proletariat, was vor kurzer Zeit noch nicht der Fall war. Aber dadurch ist auch das Proletariat heute vor ganz andere Aufgaben gestellt, als es noch vor kurzer Zeit gestellt war. Ich will, um auf diese Aufgaben hinzuweisen, nur das eine sagen, daß selbst führende Sozialdemokraten kurze Zeit, bevor die November-Katastrophe in Deutschland eingetreten ist, gesagt haben: Ja, wenn dieser Krieg vorüber ist, dann wird die deutsche Regierung sich zu dem Proletariat ganz anders stellen müssen, als sie sich vorher gestellt hat. Sie wird das Proletariat berücksichtigen müssen bei allen Regierungshandlungen, in allen Gesetzgebungen. Sie wird es nicht mehr in der Weise be-

handeln können, wie sie es selber behandelt hat. Und dergleichen. — Sehen Sie, das wurde von führenden Sozialdemokraten vor verhältnismäßig kurzer Zeit gesagt. Was heißt das aber? Das heißt: Diese führenden Sozialdemokraten haben kurze Zeit vor der November-Revolution noch damit gerechnet, daß nach dem Kriege die alte deutsche Regierung oder die alten deutschen Regierungen obenauf sein werden. Nun stehen wir vor der Tatsache, daß, wie sonst in Teilen Europas, auch in Mitteleuropa diese Regierungen hinweggefegt sind. Dadurch hebt es sich von selber auf, daß sie die sozialen Forderungen berücksichtigen können. Man muß eben heute über diese Dinge rein aus den Tatsachen heraus ganz anders sprechen, als noch vor kurzem selbst von einsichtsvollen gut nachdenkenden Sozialdemokraten gesprochen worden ist. Denn heute steht der Proletarier selbst vor der Notwendigkeit, aus dem Chaos, aus den Wirren der Gegenwart etwas Vernünftiges zu schaffen. Daher ist es heute notwendig, daß man auf etwas noch ganz anderes sieht, als man vor kurzer Zeit gesehen hat.

Wenn vor kurzer Zeit jemand, so wie ich jetzt vor Ihnen rede, geredet hätte, dann wäre man aufmerksam gewesen auf dasjenige, was er dem Inhalte nach gesagt hätte. Man hätte geprüft, ob die Dinge, die gesagt worden wären, übereinstimmten mit den alten sozialen Idealen oder den Idealen des Proletariats überhaupt; und man hätte den Betreffenden einfach abgelehnt, wenn er nicht ganz genau in vieler Beziehung, wenigstens den Hauptsachen nach, daselbe gesagt hätte, was man im Inhalte der Parteiprogramme finden konnte. Heute muß die Sache anders sein, sonst kommen wir nicht heraus aus dem Chaos, sondern nur immer tiefer und tiefer hinein in daselbe, in die Wirren. Heute müssen wir, ich möchte sagen, zur Erweckung des gegenseitigen Vertrauens etwas ganz anderes anwenden: Wir müssen sorgfältig prüfen die Absichten, die zugrunde liegen dem, was gesprochen wird; ob im innersten Wesen das Gesprochene ehrlich und aufrichtig gemeint ist. Heute muß eigentlich ein jeder auch beim Proletariat zu Worte kommen können, der, gleichgültig, wie er sich ausmalt dasjenige, was zu geschehen hat, es ehrlich und aufrichtig mit den Forderungen der proletarischen Welt meint. Wie wir jetzt diese Forderungen befriedigen, ist heute erst die zweite Frage. Die erste Frage ist diese, daß

derjenige, der heute über Neugestaltung oder Neuaufbau reden will, es ehrlich und aufrichtig meinen muß mit den Forderungen des Proletariats; er muß ehrlich und aufrichtig meinen, daß die Forderungen des Proletariats zugleich allgemeine Menschheitsforderungen sind. Dann, wenn man diese Forderungen in dieser Art als berechtigt anerkennt, kann auf einer wirklichen Grundlage gesprochen werden; dann kann man reden darüber, wie diese Forderungen erfüllt und befriedigt werden können.

Sie werden vielleicht finden, daß der Aufruf an das deutsche Volk und an die Kulturwelt, der Ihnen ja auch wohl bekannt geworden ist, von manchen sozialistischen Forderungen abweicht. Dennoch glaube ich, daß, gerade wenn Verständnis erweckt wird für das, was durch diesen Aufruf und das Buch „Die Kernpunkte der sozialen Frage in den Lebensnotwendigkeiten der Gegenwart und Zukunft“ angestrebt wird, gerade in einer richtigeren Weise dasjenige erreicht wird, was seit mehr als einem halben Jahrhundert die neuere proletarische Bewegung eigentlich will. Das Wollen war gewissermaßen ein von der Zeit selbst Gefordertes. Es konnte so nicht weiter gehen, wie es, eingerichtet durch die führenden Klassen, gegangen ist. Aber aus der vom Proletariat geübten Kritik an dem Verhalten der führenden Klassen müssen heute hervorgehen Ideen über dasjenige, was man zu machen hat, um die berechtigten proletarischen Forderungen zu erfüllen. Nun hat im Grunde genommen gerade das Proletariat in der allerbesten Weise vorgearbeitet für eine solche soziale Gestaltung des Lebens, wie sie dieser Aufruf verlangt. Deshalb glaube ich, wenn manche Mißverständnisse beseitigt werden, daß gerade unter dem Proletariat das allerbedeutungsvollste Verständnis für diesen, mit den Verhältnissen der Menschheit heute es ehrlich meinenden Aufruf entstehen wird.

Nicht wahr, dasjenige, was man erlebt hat, wenn man, wie ich, nicht über das Proletariat, sondern immer mit dem Proletariat dachte und empfand, das ist, daß durch die Verhältnisse der neueren Zeit das Proletariat ganz und gar eingespannt worden ist in den Kreislauf des Wirtschaftslebens. Was Wunder, wenn heute das Proletariat denjenigen, die die Früchte dieses Wirtschaftsprozesses in der sogenannten „höheren Kultur“ eingeheimst haben, den führenden Klassen

entgegenruft: „Wir wollen aus dem Wirtschaftsprozess heraus eine ganz neue soziale Ordnung schaffen.“ Die führenden Klassen haben durch Jahrhunderte hindurch, besonders im 19. Jahrhundert, den Arbeiter eingespannt in das Wirtschaftsleben, haben ihn so sehr in dem Wirtschaftsleben beschäftigt, haben so sehr seine Zeit mit dem Wirtschaftsleben in Anspruch genommen, daß der Arbeiter im Grunde genommen nichts anderes sehen konnte als dieses Wirtschaftsleben. Er hat gesehen, wie seine ganze Arbeitskraft von diesem Wirtschaftsleben in Anspruch genommen worden ist, wie er durch die Inanspruchnahme seiner Arbeitskraft Mehrwert schuf, durch den die sogenannte „höhere Klasse“ ihre „höhere Kultur“ befriedigte. Er hat gesehen: von der Wirtschaft lebte er schlecht, und die anderen gut. Er hat sich zuletzt gesagt: Nun ja, Wirtschaftsleben ist alles. Aus dem Wirtschaftsleben heraus muß daher eine Ordnung kommen, welche irgendwie das Heil für die Zukunft bringt. — Selbstverständlich mußte diese Anschauung entstehen. Aber es handelt sich nicht darum, ob wir aus dem heraus, in das wir gerade hineingewachsen sind, über die soziale Ordnung urteilen, oder ob wir uns fragen: Was ist notwendig, damit der soziale Organismus richtig lebensfähig ist? Über diesen lebensfähigen sozialen Organismus, über einen sozialen Organismus, der jedem Menschen es möglich macht, in einer menschenwürdigen Weise sich die Frage zu beantworten: „Was bin ich eigentlich als Mensch?“ — nachzudenken, das war die Aufgabe, die zuerst gestellt wurde, bevor, aus Lebenserfahrungen, die ebenso alt sind fast wie die neuere soziale Bewegung, in dieser schwierigen, dieser Prüfungszeit der Menschheit, dieser Aufruf an die Menschheit erlassen worden ist. Er ist nicht aus irgendeinem flüchtigen Gedanken heraus entsprungen, wie der Gedanken viele entstehen, die nun auch irgendwelche soziale Programme entwerfen, sondern er ist entstanden aus einem Miterleben der sozialen Bewegung, solange ich z. B. sie miterleben konnte. Bei einer solchen Art des Vorgehens konnte man sehen, daß ein Hauptgrund, warum wir heute noch in bezug auf die Lösung der dringendsten sozialen Fragen soweit zurück sind, der ist, daß eben gerade die führenden Klassen nicht imstande gewesen sind, aus ihren Gedanken heraus etwas zu finden, was den sozialen Organismus in gesunder Weise auf die Beine

stellen konnte. Das läßt sich natürlich auch nicht aus irgendwelchen bürgerlichen Gedanken heraus finden, sondern nur aus solchen, die entstehen, wenn man weder bürgerlich noch proletarisch, sondern einfach menschlich denkt.

Sie können sagen, sehr verehrte Anwesende, warum schließen sich diejenigen, welche diesen Aufruf vertreten, nicht einer sozialistischen Partei an? Ich möchte mit einem sehr einfachen antworten: Sympathischer heute, als dieses Anschließen an irgendwelche Parteien, deren Programme ja alle umgestaltet werden müssen, darf Ihnen sein, daß derjenige, der den Aufruf zunächst verfaßt hat, jedenfalls einer bürgerlichen Partei oder bürgerlichen Vereinigung niemals angehört hat, niemals angehören konnte, wie er auch einer proletarischen Partei niemals angehört hat. Dieser Aufruf beginnt zunächst mit der Besprechung des geistigen Lebens. Dieses geistige Leben, für das wird gefordert eine völlige Neugestaltung, sogar eine radikale Neugestaltung. Ich glaube nicht, daß heute jemand ohne weiteres gesund und ursprünglich über diese Neugestaltung urteilen kann, wenn er nicht schon seit Jahrzehnten das geistige Leben so treiben mußte, wie es in der Zukunft gesund betrieben werden muß. Gewiß, wenn man solche Dinge ausspricht, dann muß man etwas radikal sprechen, und mancher kann dann sagen: Die Dinge sind nicht so schlimm gemeint. Aber ernst mindestens sind sie gemeint. Ich selbst habe niemals in irgend einer Abhängigkeit gelebt zum Betriebe eines geistigen Lebens, vom Staate oder von wirtschaftlichen Sonder-Interessenten. Ich habe mein ganzes Leben hindurch versucht, das Geistesleben nur aus sich selbst heraus zu pflegen. Daß solche Arbeitsweise für das Geistesleben allgemein werde, das ist dasjenige, was durch den Aufruf angestrebt werden soll. Denn derjenige, der so das Geistesleben pflegen mußte, der niemals in seinen geistigen Bestrebungen abhängig sein wollte von irgend einem Staat oder von etwas anderem in den abgelaufenen bürgerlichen Institutionen, der erlebt gerade mit Bezug auf das Geistesleben gar manches, was ihm Verständnis bringt für das proletarische Empfinden der Gegenwart. Denn man weiß, wie schwer es war, sich herauszuziehen aus den Fesseln des Geisteslebens, die so viel Unheil gebracht haben, mehr als Sie selbst heute mit ihrer sozialistischen Gestaltung

glauben können; die Unheil gebracht haben gerade in bezug auf Not und Elend des leiblichen und seelischen Lebens des Proletariats.

Auf den materiellen Gebieten, auf den äußerlichen Wirtschaftsgebieten, teilen sich heute die Menschen in zwei Klassen. In die Klasse der Bürgerlichen, die mit dem Abel verschmolzen ist, und in die Klasse der Proletarier. Der Proletarier weiß heute, weil er klassenbewußt geworden ist, was er zu fordern hat. Er ist Proletarier. Er hatte nicht die Wahl für die Bestimmung seiner Lebenslage. Er wurde durch den Wirtschaftsprozess in das Proletariat hineingeworfen. Der geistige Arbeiter konnte es in der alten Wirtschaftsordnung und alten Staatsordnung aber nicht einmal zum wahren Proletarier bringen. Entweder geistiger Unternehmer zu werden oder Proletarier: das stand nicht eigentlich in Frage. Auf geistigem Gebiete konnte man nur sich durchwinden durch die Schwierigkeiten, die sich in der alten Ordnung ergaben, und freier Arbeiter werden; oder, wenn man den Frieden mit den Mächten schloß, wenn man auf geistigem Gebiete mitarbeitete, wie der Proletarier mitarbeiten muß auf materiellem Gebiete, dann konnte man nicht einmal Proletarier werden auf geistigem Gebiete, sondern Kuli. Entweder man mußte alles auf sich nehmen, was sich ergab dadurch, daß man sich herauszog aus der alten Ordnung als geistiger Arbeiter, oder man mußte Kuli werden, hatte es vielleicht wirtschaftlich gut, seelisch schlechter als der Proletarier. Weil es so ist (alles, was ich sage, soll keine persönliche Spitze von irgend einer Art sein, sondern auf sachlichem Boden bleiben), weil das geistige Kulikum so sehr Handlanger geworden ist der wirtschaftlichen und staatlichen Mächte, deshalb sind wir von der einen Seite in ein solches Elend hineingekommen. Der Arbeiter kann das nicht so von sich aus in seiner Bedeutung übersehen, weil er eben seit dem Heraufkommen der neuen Technik und des seelenverödenden Kapitalismus in die bloße Wirtschaftsordnung hineingespannt worden ist. Derjenige, der nicht in dieser Weise in das materielle Leben hineingespannt worden ist, sondern im Geistesleben steht, der weiß, daß das gerade, was geschehen muß zum Heile der Menschheitsentwicklung, die Emanzipation des Geisteslebens vom Wirtschafts- und Staatsleben ist. Daß es fernerhin unmöglich ist, daß diejenigen, die die Fähigkeiten, die Begabungen der Mensch-

heit, dasjenige, was der Mensch mit seiner Geburt mit auf die Welt bringt, zu pflegen haben, fernerhin mit die Mäner sind desjenigen, was sich in der neueren Zeit ausgebildet hat als Staats- oder Wirtschaftsordnung, das muß erträgt werden. Das Geistesleben zu befreien, das ist die erste Aufgabe. Und dagegen wenden sich heute noch viele Vorurteile auch auf proletarischer Seite. Weil die Sache ja so liegt — man übersieht das heute noch nicht gründlich genug —, daß das besondere Geistesleben der neueren Zeit gleichzeitig herausgekommen ist, zugleich mit der Entwicklung der modernen Technik, mit der Entwicklung des seelenverödenden Kapitalismus und als Anhängsel dieser: das hat die soziale Not bewirkt. Es ist ein Geistesleben herausgekommen, das nur ein Klassen-Geistesleben ist. Aber die Abhängigkeit des neueren Geisteslebens und seine besondere Art wird man sehr schwer verstanden. Ich möchte Ihnen ein Beispiel sagen: Ich habe vor jetzt 20 Jahren einmal im Berliner Gewerkschaftshaus in einem Vortrage vor der Arbeiterchaft und bei Anwesenheit auch bürgerlicher Personen die Behauptung aufgestellt, die für mich eine Erkenntnis ist: Auch unser Wissenschaftsbetrieb ist ein Ergebnis der kapitalistischen Wirtschaftsordnung. Das haben mir dazumal auch die meisten anwesenden Proletarier nicht geglaubt. Sie sagten: Wissenschaft, — Wissenschaft ist doch etwas, was durch sich selbst feststeht; was wissenschaftlich festgesetzt ist, ist eben festgesetzt, da kommt nicht in Betracht, ob es vom proletarischen oder bürgerlichen Menschen gedacht ist. — Das waren Irrtümer, die in den Köpfen der Menschen spukten, gleichgültig, ob sie proletarisch oder bürgerlich waren, denn die bürgerliche Weltanschauung, die wurde übernommen vom Proletariat. Und wir stehen heute vor der Notwendigkeit, nicht dieses vom Bürgertum übernommene Wissen weiter zu pflegen, sondern uns für ein freies Wissen zu entscheiden, das sich nur entwickeln kann, wenn die ange deuteten Vorurteile überwunden werden. Des weiteren kann man auch sagen: Nun ja, wir haben uns glücklich dazu durchgerungen, die Einheitschule anzustreben. Wenn nun das Geistesleben befreit werden soll, und nicht Staatszwang die Kinder in die Schule führen soll, sondern jeder aus freiem Willen heraus seine Kinder in die Schule schicken kann, die er wählt, da werden doch wiederum

die höher Gestellten ihre eigenen Schulen begründen. Es wird die alte Ständeschule wieder austauschen. — Dieser Einwand war noch berechtigt bisher in der alten Ordnung, aber in sehr kurzer Zeit sollte er nicht mehr berechtigt sein. Die alten Stände sollten nicht mehr da sein. Und was gefordert wird in dem gekennzeichneten Ausruf: die Emanzipation des Geisteslebens von der untersten Schule bis hinauf zur Universität, das wird nicht gefordert als einzelne Einrichtung, sondern im Zusammenhang mit einer ganzen Neugestaltung, die es unmöglich machen wird, daß etwas anderes existieren wird als die Einheitschule bis zu dem Zeitpunkte, wo der Mensch der Schule entwächst. Die Einwände, die gegen diese Dinge gemacht werden, sind nur konservative Vorurteile, auch sozialistisch-konservative Vorurteile. Darüber muß man hinauskommen. Wir müssen sehen können, daß das Geistesleben emanzipiert werden muß, daß es gestellt werden muß frei auf sich selbst, daß es nicht mehr ein Diener sein darf der Staats- und Wirtschaftsordnung, sondern ein Diener dessen, was das allgemeine menschliche Bewußtsein an Geistesleben hervorbringen kann; und ein solches Geistesleben wird sich ausgießen können nicht nur über eine Klasse, sondern über alle Menschen in gleicher Art.

Sehr verehrte Anwesende! Sie arbeiten gegenwärtig den Tag über in der Fabrik. Sie gehen aus der Fabrik heraus und gehen höchstens vorbei an den Bildungsanstalten, die für gewisse Menschen errichtet sind. In diesen Bildungsanstalten werden die Denkrichtungen derer fabriziert, die bisher die herrschende Klasse waren, die die Regierung geführt haben usw. Ich frage Sie, Hand aufs Herz: Haben Sie eine Ahnung davon, was in diesen Anstalten getrieben wird? Nichts wissen Sie davon! Aber durch die gegenwärtige Einrichtung dieser Anstalten wird die Scheidung der Klassen, wird der Abgrund zwischen den Klassen bewirkt. Dasjenige, was in dem Ausruf angestrebt wird, ist, daß alles das, was auf geistigem Boden getrieben wird, unter voller Anteilnahme der ganzen Menschheit getrieben werden kann, daß der geistige Arbeiter für sein Tun verantwortlich werde der ganzen Menschheit. Das kann man nicht erreichen, wenn man nicht das geistige Leben befreit und auf sich selbst stellt. Deshalb haben die Worte von Karl Marx so eingeschlagen in Proletarier-

gemütern, die Worte von dem Mehrwert. Der Proletarier wußte das selbst nicht durch sein Kopfwissen, aber im Herzen fühlte er richtig, und diese Herzensforderungen kommen heute in weltgeschichtlichen Forderungen zum Ausdruck. Warum haben so eingeschlagen in die Proletarierempfindung diese Forderungen vom „Mehrwert“? Aus dem Grund, weil bis jetzt der Arbeiter von dem Mehrwert nichts anderes weiß, als daß er da ist. Verwendet wird er innerhalb der Kreise, die sich streng abschließen von dem Proletariat. Weiß der Arbeiter zum Beispiel heute, daß er für Dinge arbeitet, die einfach nicht zu sein brauchen in der Welt, die fruchtlose Arbeit sind, die hervorgebracht worden sind dadurch, daß das bürgerliche Leben auch auf geistigem Gebiete sozial planlose Arbeit erzeugt hat? Unsere gebildeten Kreise verstehen noch nichts von dem Verhältnis des volkswirtschaftlichen Wertes der Arbeit zum Geistesleben, das doch das Führende in der Menschheit sein muß. Ich will Ihnen ein Beispiel sagen, das Ihnen etwas komisch vorkommen wird: Aber denken wir uns einmal einen Studenten, der sein Universitätsstudium beenden soll. Sie wissen, er bekommt da eine Aufgabe gestellt von seinem Professor, sagen wir z. B. (ich erzähle nicht etwas, was nicht stattgefunden hat) eine Doktorarbeit über die Parenthese bei Homer. Für diese Arbeit braucht er anderthalb Jahre. Dann macht er vielleicht nach den Forderungen der heutigen Bildung und Wissenschaft eine ausgezeichnete Doktorarbeit über die Parenthese bei Homer. Aber jetzt fragen wir nach dem Drinnenstehen dieser Doktorarbeit im volkswirtschaftlichen Zusammenhang. Diese Doktorarbeit, wenn sie fertig ist, fertig gedruckt ist, wird sie in eine Bibliothek hineingestellt. Kein Mensch sieht sie zunächst an. Später vielleicht einmal einer, der wieder eine ähnliche Arbeit macht. Aber praktisch volkswirtschaftlich muß die Sache so betrachtet werden: der Student muß essen, muß sich kleiden, muß Geld haben. Geld haben aber heißt heute: die Arbeit von tausend Menschen haben. Der Proletarier muß arbeiten für diese Doktorarbeit. Er verrichtet Arbeit für etwas, woran er nicht teilhaben darf. Ein grotesk wirkendes Beispiel, aber ein Beispiel für Unzähliges; es kann nicht verhundertfacht, es kann vertausendfacht werden. Sie müssen also sich sagen: Wie sehen die aus, die uns geistig führen sollen? Die kommen von den Bil-

dungsanstalten, an denen wir selbst nicht teilnehmen dürfen. Das wird anders sein, wenn das Geistesleben emanzipiert dastehen wird, wenn derjenige, der Geistiges pflegt, nicht mehr die Unterstützung einer abgesonderten wirtschaftlichen Klasse haben wird, nicht die Unterstützung des Staates, sondern wenn er jeden Tag sich prüfen muß, ob das, was er leistet, Wert hat für Menschen, weil es den Menschen und ihrer Entwicklung wahrhaft dienen kann. Auf das Vertrauen zwischen der Menschheit und den geistigen Leitern muß das geistige Leben gestellt werden. Es kann jemand sagen: es werden ja heute schon die Leute nicht immer anerkannt, wenn sie begabt sind (Sie wissen ja, es gibt verkannte Talente, verkannte Genies); wie soll es da erst in der Zukunft werden, wenn die Anerkennung auf dem Vertrauen der

Menschen beruhen soll? Womit sich einer privat beschäftigt, das ist seine Sache; wir reden von dem, wie sich das Geistesleben in den sozialen Organismus hineinstellt. Da muß es sich so hineinstellen, wie ich es geschildert habe, es muß sich frei hineinstellen. Nur dadurch, daß das Geistesleben allmählich in den letzten Jahrhunderten hineingetrieben worden ist in die Abhängigkeit von Staats- und Wirtschaftsleben, dadurch ist es geworden, was es ist. Dadurch nur war es möglich, daß zuletzt aus diesem Geistesleben heraus gewachsen sind diejenigen Leute, die so geistig gearbeitet haben, daß ihre Leistungen nicht den wahren Bedürfnissen der Menschenseelen entgegenkamen, sondern Impulsen folgten, die dem unnatürlich abgesonderten Leben einer Klasse entsprangen.

(Schluß folgt.)



# Soziale Frage

## Vortrag,

gehalten für die Angestellten und Arbeiter der Waldorf-Astoria

von Dr. Rudolf Steiner zu Stuttgart, am 23. April 1919

(Schluß)

**S**ehen wir uns an diejenigen Leute die am Ruder gestanden haben bei Ausbruch des Weltkrieges. Ein Minister sagte zu den erleuchteten Herren einer politischen Vertreterschaft ungefähr das Folgende im Frühjahr 1914 über die allgemeine Weltlage: Die allgemeine politische Entspannung hat in der letzten Zeit erfreuliche Fortschritte gemacht. Wir stehen in dem besten Verhältnis zu Rußland; das Petersburger Kabinett hört nicht auf die Pressemeute. Unsere freundschaftlichen Beziehungen mit England sind auf dem besten Wege. Mit England sind aussichtsvolle Verhandlungen angednüpft, welche wohl in nächster Zeit zugunsten des Weltfriedens werden zum Abschluß kommen; wie überhaupt die beiden Regierungen so stehen, daß sich die Beziehungen immer inniger und inniger gestalten werden.

Nun also, so wurde gesprochen im Mai 1914! Zu dieser Gescheitheit, zu diesem Grad von Einsicht in die Verhältnisse mußte das Geistesleben führen, das in den letzten Jahrhunderten in der geschilderten Art gepflegt worden ist. Es gibt ja ausgezeichnete Wissenschaftler, denn sie werden gut gedrillt wissenschaftlich; aber es handelt sich doch darum, daß auch Herz und Sinn gerade durch die geistige Bildung geweckt werden für das Gesamt-Leben; daß man lernt, sich mit seinem ganzen Sein in das Leben zu stellen. Daß man im Mai nicht die Leute glauben macht, der Weltfriede sei gesichert und im August als für eine Stelle verantwortliche Persönlichkeit sich vor den Anfang von Ereignissen gestellt sieht, die 10 bis 12 Millionen Menschen das Leben nehmen und durch die dreimal soviel zu Krüppeln geschlagen werden. Das muß eintreten, daß die

geistige Bildung lebensvoll wird, und das kann nur eintreten, wenn das Geistesleben frei wird, so daß die Leute nicht nur Wissende werden und Definitionen geben können über allerlei, sondern daß sie fähig werden, das Leben zu beurteilen. Wenn sie das werden, dann werden sie gerade aus diesem freien Geistesleben heraus helfen können in der Leitung der Betriebe; helfen können auch in der Leitung der Volkswirtschaft. Dann wird der Arbeiter, der unter einer solchen Leitung ist, nicht mehr sagen: „Ich muß diesen Leiter bekämpfen“, sondern er muß sagen: „Es ist gut, daß wir diesen Leiter haben, der hat etwas im Kopfe, da wird meine Arbeit die besten Früchte tragen.“ Wenn da ein dummer Leiter mit vorsteht, werde ich lange arbeiten müssen; wenn ein gescheiter Leiter dasteht, wird die Arbeitszeit gekürzt werden können, ohne daß der volkswirtschaftliche Wohlstand beeinträchtigt wird. Nicht darauf kommt es an, daß wir kurz arbeiten, sondern darauf, daß, wenn wir kurz arbeiten, wir nicht bei teuren Lebensmitteln und teuren Wohnungen nichts vom längeren Arbeiten haben. Am Ganzen muß begonnen werden zu einem Neu-Aufbau zu kommen, nicht an einzelnen Punkten. Deshalb betone ich so stark, daß vor allen Dingen eingegriffen werden muß im Geistesleben; daß das Geistesleben auf eine gesunde, selbständige Basis gestellt werden muß.

Nun, man hat solange gefragt, was der Staat alles tun soll. Ja, sehen Sie, dieser Staat ist im Laufe der letzten 3-4 Jahrhunderte für die herrschenden, führenden Klassen, und viele andere haben es ihnen nachgesagt, geradezu zu einer Art von Gott geworden. Bei vielem, was namentlich während dieses furchtbaren Krieges gesagt worden

Über den Staat, erinnert man sich an das Spruch, das Faust mit dem 13jährigen Gretchen hat. Da sagt der Faust von dem Gotte: „Der Allumfasser, der Allhalter, faßt und erhält er nicht dich, mich, sich selbst?“ Ja, mancher Unternehmer könnte heute oder vor kurzer Zeit so unterrichtet haben seinen Arbeitnehmer von dem Staat, der der Beschützer des ersteren geworden ist. Der Allumfasser, der Allhalter, erhält er nicht dich, mich, sich selbst? Er würde dann noch dazu gedacht haben: Besonders aber mich!

Ja, sehen Sie, das ist, was man in bezug auf diese, ich möchte sagen, Vergöttlichung des Staates in Betracht ziehen muß. Denn der bürgerlichen Bevölkerung ist ja zum großen Teil unter dem Zwange der Tatsachen sehr rasch diese Vergöttlichung entflohen. Und wenn der Staat nicht mehr der große Protektor sein wird der Unternehmer, dann wird die Staatsbegeisterung in diesem Kreise nicht mehr da sein. Aber es muß auch dem Proletarier klar werden, daß man den Staat nicht als Gott behandeln darf. Man spricht natürlich nicht von ihm als von „Gott“, aber man denkt doch in solcher Art. Den alten Rahmen des Staates will man benützen, um das Wirtschaftsleben ganz und gar hineinzuleiten. Das Gesunde ist aber, wenn man nicht das Wirtschaftsleben in den Staat überleitet, sondern wenn man nur das politische Leben, das reine Rechtsleben dem Staate überträgt. Da ist er auf seinem Boden. Da besteht er zu Recht. Das Wirtschaftsleben aber muß auf einen eigenen Grund gestellt werden, denn es muß in ganz anderer Weise verwaltet werden als das Rechtsleben des Staates. Dadurch nur kann man zu einer gesunden Grundlage für den sozialen Organismus kommen, daß man eine Dreigliederung schafft. Auf der einen Seite das Geistesleben, das sich selbst sein Recht verschaffen muß, das keine Daseinsberechtigung hat, wenn nicht jeder, der etwas Geistiges leistet, das vor der Menschheit täglich aufs neue in seiner Wirklichkeit erweisen muß. — In der Mitte das Staatsleben, das demokratisch sein muß, so demokratisch als möglich. Da darf nichts anderes entschieden werden als das, was alle Menschen gleich angeht. Da muß das zur Sprache kommen, was jeden Menschen vor jedem Menschen als gleichberechtigt hinstellt. Deshalb muß man abtrennen den Staat vom Geistes- und Wirtschaftsleben. Wie will man darüber mit dem Staat verhandeln, ob einer das oder jenes

besser kann? Das Verwässern dieses Lebensgebietes muß abgetrennt werden vom Staat. Im Staate kann nur die Liebe sein von dem, worin alle Menschen gleich sind. Woher sind denn alle Menschen gleich? Heute nur zwei Beispiele: Das eine ist der Besitz, das andere ist die Arbeit. Die Arbeit — gehen wir von ihr aus —, da hat das Wort von Karl Marx von der „Arbeit als Ware“ tief eingeschlagen in die Proletariertemüher. Warum? Weil der Proletarier, wenn er auch im Oberstübchen seines Kopfes es nicht genau definieren konnte, doch fühlte, was damit gesagt war. Gesagt war damit: Deine Arbeitskraft ist Ware. Wie man Waren verkauft nach Angebot und Nachfrage auf dem Markte, so kauft man dir auf dem Arbeitsmarkte deine Arbeitskraft ab, und gibt dir so viel dafür, als die wirtschaftliche Konjunktur ergibt. In der letzten Zeit haben sich die Leute darauf eingelassen, daß durch Versicherungen allerlei gebessert wurde. Das wurde aber wahrhaftig nicht herbeigeführt durch den sittlichen Willen der bürgerlichen Kreise. Die hatten ja gerade in der neueren Zeit mit Bezug auf alle Verhältnisse der Menschheitsentwicklung gelebt in furchtbarer Gedankenlosigkeit. Nun, allerdings, eines haben sie geleistet, wir wollen ihnen nicht unrecht tun, Statistiken haben sie geleistet. Eine solche Statistik, eine solche Enquête ist z. B. zustande gekommen durch die englische Regierung in den 40er Jahren, also in der Morgenröte der sozialen Bewegung. Was hat diese Statistik ermittelt? Zunächst bezieht sich das hauptsächlich auf die englischen Bergwerke. Da hat sich ergeben, daß da unten in den Bergwerken arbeiteten (es ist etwas besser geworden, aber wirklich nicht durch das Verdienst der führenden Kreise), daß da unten arbeiteten 9-, 11-, 13jährige Kinder. Da hat sich herausgestellt, daß diese Kinder außer am Sonntag niemals das Sonnenlicht gesehen haben, weil ihre Arbeitszeit so lang war, daß sie vor Ausgang der Sonne in die Schächte geführt wurden und erst nach Untergang der Sonne zurückkamen. Es wurde ferner festgestellt, daß da unten in den Bergwerken halbnackte, oftmals schwangere Frauen mit nackten Männern zusammenarbeiteten. — Oben aber in den mit Kohlen gut geheizten Zimmern haben sich die Leute unterhalten über Nächstenliebe, über Brüderlichkeit und wie die Menschen einander lieben sollen. Sehen Sie, das hat man dazumal aufgenommen durch eine Statistik; aber eine Lehre

ist es wahrhaftig nicht geworden, die in genügender Art Taten erzeugt hat. Zum Nachdenken in dieser Richtung hat es nicht geführt. Der einzelne braucht dabei nicht angelagt zu werden. Aber das, was die bürgerliche Gesellschaftslehre eigentlich, wenn man so sagen kann, verschuldet hat, das ist, daß sie überall versäumt hat, im rechten Augenblick in der richtigen Weise einzugreifen.

Im Proletariertum ist der Gedanke entstanden: Im Altertum gab es Sklaven, da verkaufte man den ganzen Menschen; er wurde Eigentum des Besitzers, wie eine Kuh ging er in dessen Besitz über. Später kam die Leibeigenschaft. Da verkaufte man etwas weniger, aber immer noch genug vom Menschen. In der neueren Zeit verkauft man die Arbeitskraft. Aber wenn der Arbeiter seine Arbeitskraft verkaufen muß, muß er ja doch mit der Arbeitskraft dort hingehen, wo sie ihm abgekauft wird; er muß in die Fabrik gehen. Also er verkauft sich dort selbst mit der Arbeitskraft; er kann seine Arbeitskraft nicht dorthin schicken. Hinter dem Arbeitsvertrag steckt deshalb nicht viel. Erst dann ist ein Heil zu erwarten, wenn die Verfügung über die Arbeitskraft ganz herausgenommen ist aus dem Wirtschaftlichen, wenn aus dem Staat heraus die Entscheidung auf demokratischer Grundlage über das Maß, über die ganze Art und Weise zu arbeiten getroffen wird durch die demokratische Vertretung aller mündigen Menschen. Bevor der Arbeiter überhaupt die Fabrik oder die Arbeitsstätte betritt, muß schon auf demokratischer Grundlage aus dem Staate heraus über seine Arbeit, aus seinem eigenen Willen heraus, nicht durch wirtschaftlichen Zwang entschieden sein. Was wird dadurch erreicht? Sehen Sie, das Wirtschaftsleben ist auf der einen Seite abhängig von Naturkräften. Die können sie im Wirtschaftsleben nur bis zu einem gewissen Grade meistern. Die greifen ein in die menschlichen Verhältnisse. Wieviel z. B. in irgendeinem Lande Weizen gedeiht, wieviel Rohstoffe unter der Erde liegen, das ist von vornherein gegeben, darnach muß man sich richten. Man kann nicht sagen, man muß die Preise des einen oder anderen so haben, wenn das widersprechen würde der Menge der Rohstoffe. Das ist die eine Grenze. Eine andere Grenze muß werden die Verwendung der menschlichen Arbeitskraft. So wie die Naturkräfte das Wachstum des Kornes unter dem Boden und über ihm wirken, und der

Mensch darüber nichts vermag im Wirtschaftsleben, so muß dem Wirtschaftsleben die Arbeitskraft zugemessen werden von außerhalb. Wenn sie von innerhalb geliefert wird, wird der Lohn immer abhängig sein von der wirtschaftlichen Konjunktur. Erst wenn außerhalb des Wirtschaftslebens, ganz unabhängig, auf rein demokratischer staatlicher Grundlage festgestellt wird die Art der Arbeit, wie lange die Arbeit dauern darf, dann geht der Arbeiter mit seinem festgestellten Arbeitsrecht in die Arbeit hinein. Dann wird das Arbeitsrecht wie eine Naturkraft. Dann ist das Wirtschaftliche eingeklemmt zwischen der Natur und dem Rechtsstaat. Dann findet der Arbeiter nicht mehr im Staate das, was er gefunden hat in den letzten 3-4 Jahrhunderten, er findet nicht mehr Klassenkampf, Klassenvorrecht, sondern Menschenrechte. Nur auf diese Weise, daß man den Staat als ein besonderes soziales Gebilde absondert von den beiden anderen Gebieten, kommt man zum gedeihlichen sozialen Fortschritt, kommt man zu einem Heil, wie sich ein solches für alle Menschen auf der Erde finden kann. Aber diese Vorurteile, daß der Staat vom Wirtschaftsleben aus geregelt werden soll und nicht das Wirtschaftsleben von dem von ihm unabhängigen Staate, aber dieses Vorurteil muß man hinauskommen, sonst gelangt man nicht zu dem, was der gegenwärtige Mensch aus seinem Gefühl von Menschenwürde fordern muß.

Ebenso wie mit dem Arbeitsrecht ist es mit dem Besitzrecht. Sehen Sie, zuletzt gehen eigentlich die Grundlagen alles heutigen Besitzes auf alte Eroberungen zurück, auf alte Kriegsunternehmungen; aber was dadurch entstanden ist, hat sich umgestaltet. Volkswirtschaftlich hat der Eigentumsbegriff überhaupt keinen Sinn; er ist eine reine Illusion; er ist nur zur Beruhigung da für gewisse bürgerliche Gemüter. Volkswirtschaftlich —, was bedeutet denn der Eigentumsbegriff? Er bedeutet lediglich ein Recht, nämlich das Verfügungsrecht über Sachen, über Boden, über Produktionsmittel. Das Verfügungsrecht muß ebenso in die Kompetenz des Staates hineingestellt werden wie das Arbeitsrecht. Das kann nur geschehen, wenn alle wirtschaftlichen und geistigen Gewalten aus dem Staate herausgeschafft werden. Das kann man nur, wenn das Wirtschaftsleben auf der einen Seite ganz selbständig und das Geistesleben auf der anderen Seite ganz selbst-

ständig gestaltet wird, und dem Staate nur übrig bleibt die Demokratie.

Es wird vielen Menschen schwer sein, sich in diese Gedanken hineinzufinden, aber ich bin überzeugt, daß der Proletarier es fühlen wird, wie diese Gedanken Zukunft enthalten. Innerhalb des wirtschaftlichen Lebens darf sich nichts bewegen als Ware. Heute bewegt sich darin auch Besitz, das heißt eigentlich Recht. Man kann heute auch Rechte kaufen. Mit der Arbeitskraft hat man ja auch das Recht der Verfügung über die Person. Mit dem Ankauf von Produktionsmitteln, von Boden kauft man das Recht, darüber zu verfügen. Rechte kauft man. Rechte dürfen in der Zukunft nicht mehr gekauft werden; man muß von dem Staate, der mit Kauf und Verkauf nichts zu tun haben soll, die Verwaltung der Rechte verlangen, so daß jeder Mensch in der gleichen Weise teil hat an dieser Verwaltung. Im Kreislauf des Wirtschaftslebens wird dann nichts anderes zirkulieren als das, was sich darstellen läßt in Warenproduktion, Warenzirkulation, Warenkonsumtion. Warenproduktion, Warenzirkulation, Warenkonsumtion, das zielt zulezt immer auf den Verbrauch hin; und daher muß der ganze Wirtschaftskörper in der Zukunft so gestaltet sein, daß auf assoziativer Grundlage, auf Koalitionen, die sich aus Berufsständen ergeben, den notwendigen Konsumbedürfnissen, d. h. dem Verbräuche gedient werde. Heute werden wir von dem Darauflos-Produzieren beherrscht, weil wir davon, d. h. von der Erzeugung des Reichstums ausgehen. Dadurch wird man zu fortwährenden Krisen geführt, die das soziale Elend der Massen nach sich ziehen. Seht man aus von der Konsumtion, dann wird das Wirtschaftsleben auf eine gesunde Grundlage gestellt. Wie man; wenn auch noch mangelhaft, den Versuch machen kann, bei der geistigen Produktion so zu produzieren, daß man nicht auf unfruchtbare Arbeit rechnet, das möchte ich Ihnen jetzt erzählen: Sehen Sie, unsere Gesellschaft ist für Sie vielleicht jetzt noch ein Greuel. Aber diese Gesellschaft hat auf dem Gebiet der geistigen Produktion doch gleich einen Versuch gemacht mit etwas, was sich ausdehnen muß über alle anderen Zweige. Seit 15 Jahren ungefähr habe ich begonnen, für den Verkauf meiner Bücher nicht so zu Werte zu gehen wie viele meiner Zeitgenossen. Die Menschen schreiben Bücher. Aber Sie wissen ja, sehr verehrte Anwesende, viele Bücher werden ge-

schrieben, wenige werden gelesen. Wie hätte man auch nur Zeit, alles zu lesen, was heute geschrieben wird. Aber das ist gerade auf diesem Gebiet ein wirtschaftlicher Unfug. Denken Sie sich, ein Buch — das ist heute in abertausend von Fällen der Fall — ein Buch wird geschrieben. Der Schreiber des Buches muß essen. Soudso viele Setzer müssen den Druck setzen, das Papier muß fabriziert werden, soudso viele Binder müssen die Bücher einbinden, dann kommt also das Buch sagen wir in tausend Exemplaren zustande. Es werden vielleicht 50 Exemplare verkauft, wie das ja bei sehr vielen Büchern der Fall ist, die anderen 950 Exemplare müssen wieder zu Makulatur gemacht werden. Was ist denn da in Wirklichkeit geschehen? Man muß ja immer auf die Wirklichkeit sehen. Da haben soudso viele Leute, die mit der Hand arbeiten mußten, umsonst gearbeitet für den, der das Buch geschrieben hat. Sehen Sie, auf der unproduktiven, nutzlosen, in den Wind gehauenen Arbeit beruht viel von dem heutigen Elend. Was haben wir daher gemacht in unserer Gesellschaft? Mit dem gewöhnlichen Buchhandel war nicht zu machen, was wir wollten. Wir haben also selbst eine kleine Buchhandlung begründet. Aber niemals wurde ein Buch gedruckt, bevor so viele Leute da waren, daß alle Exemplare an die Leute auch verkauft werden konnten, d. h. bevor die Bedürfnisse da waren. Das wird selbstverständlich nur erreicht durch Arbeit. Man mußte die Leute aufmerksam machen — natürlich nicht durch eine Tafel, wie z. B. „Maggi's gute Suppenwürfel“. Die Reklame kann ja dazu da sein, daß man die Leute aufmerksam macht; die Ware ist da; aber von den Bedürfnissen, von der Konsumtion muß ausgegangen werden. Durch meine Vorträge wurde erst das Bedürfnis geschaffen, dann das Buch gedruckt. Das kann aber auf materiellem Gebiete nur geschehen, wenn Konsumgenossenschaften gegründet werden, wenn das Genossenschaftswesen im wesentlichen auf einen wahrhaft wirtschaftlichen Boden gestellt wird. Heute sieht auch der Proletarier noch nicht, was in dieser Richtung notwendig ist. Und da ich ehrlich sprechen will, darf ich auch wohl eine letzte Frage berühren, um zu zeigen, wie der Proletarier es am eigenen Schicksal erlebt, welche furchtbaren Dinge hervorgebracht werden durch die Verschmelzung des Wirtschaftslebens mit dem Staatsleben. Was betrachten denn zahllose Prole-

tariet als die einzige Rettung in wirtschaftlichen Nöten, da noch immer nicht der Staat auf einem wirklich gesunden Boden steht, auf dem Boden der Demokratie, die unabhängig ist von den Bedürfnissen des Wirtschaftslebens? Z. B. man kann sagen: Arbeitsruhe muß da sein, damit das Proletariat teilnehmen kann an dem allgemein menschlichen freien Geistesleben. Der Staat muß mitten drin stehen zwischen Wirtschaftsleben und Geistesleben; er muß auf seinen eigenen demokratischen Boden gestellt werden. Heute sind die Sachen verquitt worden durch bürgerliche Interessen der letzten Jahrhunderte. Was haben zahlreiche Proletarier als letztes Ziel oftmals angesehen — wir sehen es heute, wo die Tatsachen so laut sprechen —, was haben sie, wenn sie um berechnete Forderungen kämpfen, oftmals als Heilmittel gesehen? Ich brauche nur ein Wort auszusprechen, da rühre ich an etwas, woran heute zahlreiche Proletarier denken, aber zugleich auch an etwas, worüber sie heute noch nicht richtig fühlen können, weil sie nicht überschauen die ganzen wirtschaftlichen Konsequenzen, — ich brauche nur das Wort „Streik“ auszusprechen. Ich weiß, sehr verehrte Anwesende, wenn der Proletarier hineingestellt wäre in eine Möglichkeit, sich ohne Streik zu helfen, so würde er jeden Streik ablehnen. Ich kann mir wenigstens keinen vernünftigen Proletarier denken, der den Streik um des Streikes willen irgendwie wollte. Warum ist der Proletarier geneigt, zum Streik zu greifen? Aus dem Grunde, weil unser Wirtschaftsleben mit dem Staatsleben zusammengebunden ist. Der Streik ist eine reine Wirtschaftssache und auch nur von wirtschaftlicher Wirkung, es soll aber oft durch ihn erzwungen werden eine staatliche Wirkung, eine politische Wirkung. Das kann nur sein in einem ungesunden sozialen Organismus, in den noch nicht die Trennung eingetreten ist zwischen Staat und Wirtschaftsleben. Derjenige, der in das Wirtschaftsleben hineinschaut, der weiß, daß es nur dann gesund sein kann, wenn die Produktion nicht, auch nicht für kurze Zeit unterbunden wird. Mit jedem Streik unterbindet man die Produktion. Wer streiken zu müssen glaubt, handelt aus Notwendigkeiten, die sich aus der Verquittung zwischen Staats- und Wirtschaftsleben gebildet haben. Das ist das große Unglück, daß wir heute zur Zerstörung des Lebens gezwungen werden durch diese unglückselige Verquittung dessen,

was dreigeteilt sein soll. Es gibt keinen anderen Weg, Streit in der richtigen Weise zu vermeiden, als die staatliche Demokratie auf eigenen Boden zu stellen, und es unmöglich zu machen, außer auf politischem Boden Rechte erkämpfen zu müssen. Würde das eingesehen, — ich weiß, die Leute würden sagen: Nun, wenn die Menschen endlich Vernunft annehmen, wenn sie uns nur sagen würden, daß sie auf etwas eingehen, was die sozialen Forderungen erfüllen soll, dann würden wir nicht streiken, denn wir wissen ja auch, daß nicht alles von heute auf morgen erreicht werden kann; wir wollen warten, aber wir wollen Garantien haben, daß morgen etwas geschieht. — Ich habe während des Krieges, um aus der furchtbaren Misere herauszukommen, zu mancher sogenannten „Autorität“ von dem Aufruf gesprochen, habe den Aufruf mancher Persönlichkeit vorgelegt. Ich habe dabei oft gesagt: Was hier aufgestellt ist, das ist nicht ein bloßer Einfall, nicht ein bloßes Programm. Ich bin nicht gescheitert als andere, aber ich habe das Leben beobachtet, und das hat mir gezeigt, daß in den nächsten 15—20 Jahren darauf alle Arbeit verwendet werden muß, um diese Dreiteilung zu verwirklichen, nicht als Programm, sondern darum, weil sie als Menschheitsforderung in dem geschichtlichen Werden der Menschheit sich ergibt. Man hat die Wahl, entweder jetzt Vernunft anzunehmen und den 14 Punkten Woodrow Wilsons dies als mitteleuropäisches Programm entgegenzustellen, — wenn wir uns nicht selbst helfen, kann uns auch Woodrow Wilson nicht helfen — oder man steht vor Revolutionen und Kataklysmen. So mußte gesagt werden während des Krieges. Vernunft haben die Leute nicht angenommen. Die Revolutionen aber haben ihren Anfang genommen. Das ist das, was einen heute mit solcher Sorge erfüllt: daß im Grunde genommen die alte Gedanklosigkeit immer noch fortgesetzt wird, daß sie nicht ersetzt wird durch fruchtbare, wirklichkeitsgemäße, praktische Gedanken. Die Dreiteilung ist wahre Lebenspraxis, deshalb bin ich auch überzeugt, es wird kommen, wenn auch nur einigermaßen die Möglichkeit vorhanden ist — und wir werden sie erleben —, daß das Proletariat einsteht: Es ist zu erzwungen, daß wir in dieser Weise sozial vorwärts kommen. Dann werden die unproduktiven sozialen Bestrebungen, besonders die Streikbewegungen aufhören. Es wird gearbeitet werden durch Vernunft, gearbeitet

werden aus proletarischen Gemütern heraus aus Vernunft, nachdem andere bisher führende Kreise nicht aus Vernunft gearbeitet haben. Das ist es, worauf es ankommt. Ich hätte es auch verschweigen können; ich hätte vermeiden können, über den Strick zu sprechen; aber ich wollte Ihnen durch diesen Hinweis zeigen, daß ich alles das, wovon ich überzeugt bin, ausspreche. Das ist das, was mir vielleicht ein Recht gibt, den Anspruch zu erheben und zu sagen: Nehmen Sie manches von dem, was ich gesagt habe, als Unterlage Ihres Urteils hin, auch wenn es Ihren bisherigen Anschauungen widersprechen sollte und zweifeln Sie nicht an der ehrlichen Bestrebung des vor Ihnen Sprechenden, dasjenige wirklich zu finden, was das Proletariat wollen sollte.

Seit mehr als einem Jahrhundert geht durch die Menschheit die Devise; Freiheit, Gleichheit, Brüderlichkeit! Viele Menschen, die wirklich geschickt waren, haben darüber geschrieben im 19. Jahrhundert, wie widerspruchsvoll diese drei Worte Freiheit, Gleichheit, Brüderlichkeit seien. Sie hatten recht. Warum? Weil diese Worte noch aufgestellt waren unter der Hypnose des Einheitsstaates. Erst wenn diese drei Worte diese drei Impulse aufgestellt werden so, daß die Freiheit dem Geistesleben, die Gleichheit dem demokratischen Staat, die Brüderlichkeit der Assoziation des Wirtschaftsleben gehört, erhalten sie ihre volle Bedeutung. Erfüllen muß sich im 20. Jahrhundert dasjenige, was am Ende des 18. Jahrhunderts noch unverstanden war, weil man an die Dreigliederung des sozialen

Organismus nicht dachte. Entstehen muß das, was wirkliche Freiheit, Gleichheit, Brüderlichkeit ist, aber einsehen muß man zuerst, wie notwendig ist, dasjenige, was sozialer Organismus ist, in seine drei Glieder zu teilen. Denn wenn man einseht, wie notwendig dies ist, und wenn man Hoffnung hat, daß innerhalb des Proletariats Verständnis erweckt werden kann für diese Dreigliederung, dann darf man auch den Glauben betennen: daß eine gesunde, eine gute, eine zukunftsreudige Idee diejenige ist, die mehr oder weniger unbewußt in der neueren proletarischen Bewegung ruht. Der moderne Proletarier ist klassenbewußt geworden. Dahinter versteckt sich das Menschheitsbewußtsein, das Bewußtsein, das errungen werden muß: Menschenwürde. Durch das Leben selber will sich der Proletarier in einer menschenwürdigen Weise die Frage beantworten können: Was bin ich als Mensch? Stehe ich als Mensch menschenwürdig in der menschlichen Gesellschaft drinnen? Er muß eine Gesellschaftsordnung erringen, die ihn diese Frage mit Ja beantworten läßt. Wenn dies erreicht sein wird, dann werden die heutigen Forderungen abgelöst sein durch einen gesunden sozialen Organismus. Damit wird die Arbeiterschaft erreicht haben, was sie erreichen will: die Befreiung des Proletariats von leiblicher und seelischer Not. Sie wird aber auch erreichen die Befreiung der ganzen Menschheit, das heißt, die Befreiung alles desjenigen Menschlichen im Menschen, was wirklich wert ist, befreit zu werden!

# An das deutsche Volk und an die Ruffurwelt!

Wieder steht ihr unbegrenzte Zeiten stande das deutsche Volk seinen vor einem halben Jahrhundert aufgeführten Reichsbau. Im August 1914 meinte es, die kriegerische Katastrophe, an deren Beginn es sich gestellt sah, werde diesen Bau als unerschütterlich erweisen. Heute kann es nur auf dessen Trümmer blicken. Selbstbestimmung muß nach solchem Erlebnis eintreten. Denn dieses Erlebnis hat die Meinung eines halben Jahrhunderts, hat insbesondere die herrschenden Gedanken der Kriegsjahre als einen tragisch wirkenden Irrtum erwiesen. Wo liegen die Gründe dieses verhängnisvollen Irrtums? Welche Frage muß Selbstbestimmung in die Seelen der Glieder des deutschen Volkes treiben. Ob jetzt die Kraft zu solcher Selbstbestimmung vorhanden ist, davon hängt die Lebensmöglichkeit des deutschen Volkes ab. Wessen Zukunft hängt davon ab, ob es sich die Frage in erster Reihe zu stellen vermag: wie bin ich in meinen Irrtum verfallen? Was ist es, was diese Frage stellt, dann wird ihm die Antwort nicht ausbleiben, daß es vor einem halben Jahrhundert ein Reich gegründet, jedoch unterlassen hat, diesem Reich eine aus dem Wesensinhalt der deutschen Volkheit entspringende Aufgabe zu stellen. — Das Reich war gegründet. In den ersten Jahren seines Bestehens war man bemüht, seine inneren Lebensmöglichkeiten nach den Anforderungen, die sich durch alte Traditionen und neue Bedürfnisse von Jahr zu Jahr zeigten, in Ordnung zu bringen. Später ging man dazu über, die in materiellen Kräften begründete äußere Modifikation zu festigen und zu vergrößern. Damit verband man Maßnahmen in Bezug auf die von der neuen Zeit geforderten sozialen Anforderungen, die zwar mitunter Beförderung trugen, was der Tag als Notwendigkeit erriet, bevor aber noch ein großer Teil fehlte, wie es sich hätte ergeben sollen aus einer Erkenntnis der Zusammenhänge, denen die neuere Menschheit sich zuwenden muß. Wo war das Reich in der Weltzusammenhang hineingestellt ohne wesentliche, seinen Wesen entsprechende Zielsetzung. Der Verlauf der Kriegskatastrophe hat dieses in trauriger Weise gescheitert. Was zum Ausbruch derselben hätte die außerdeutsche Welt in dem Verhalten des Reiches nicht sehen können, was ihr die Meinung hätte erwecken können: die Verwalter dieses Reiches erfüllen eine weltgeschichtliche Sendung, die nicht hinweggesetzt werden darf. Das Mißlingen einer solchen Sendung durch diese Verwalter hat notwendig die Meinung in der außerdeutschen Welt erzeugt, die für den vorläufigen Einschüß der letzteren Grund des deutschen Niederganges ist.

Unermesslich vieles hängt nun für das deutsche Volk an seiner unbedingten Beurteilung dieser Sachlage. Im Unglück müßte die Einsicht aufleuchten, welche sich in den letzten fünfzig Jahren nicht hat zeigen wollen. An die Stelle des tiefen Denkens über die allernächsten Forderungen der Gegenwart müßte jetzt ein großer Zug der Lebensdenkung treten, welcher die Entwicklungstriebe der neuere Menschheit mit harten Gedanken zu erkennen vermag, und der mit unwilligen Willen sich ihnen widmet. Aufhören müßte der stieliche Drang, der alle diejenigen als unpraktische Utopisten unerschütterlich macht, die ihren Blick auf diese Entwicklungstriebe richten. Aufhören müßte die Entschlossenheit und der Egoismus dieser, die sich als Praktiker hängen und die doch durch ihren als Praxis markierten engen Blick das Unglück herbeigeführt haben. Verantwortlich müßte werden, was die als Idealisten verzeichneten, aber in Wahrheit wirklichen Praktiker über die Entwicklungsbedürfnisse der neuen Zeit zu sagen haben.

Die „Praktiker“ aller Richtungen haben zwar das Fortkommen ganz neuer Menschheitsforderungen seit langer Zeit. Aber sie wollten diesen Forderungen innerhalb des Rahmens allüberlieferter Volksgewohnheiten und Einrichtungen gerecht werden. Das Wirtschaftsleben der neuere Zeit hat die Forderungen hervorgerufen. Ihre Befriedigung auf dem Wege privater Initiative schien unmöglich. Ueberleitung des privaten Erwerbens in gesellschaftliches bedingte sich der einen Menschengruppe auf anderen Gruppen als notwendig auf; und sie wurde verwirklicht da, wo es dieser Menschengruppe nach ihrer Lebensdenkung als erforderlich erschien. Abstrakte Ueberführung aller Einzelarbeit in gesellschaftliche wurde das Ziel einer anderen Klasse, die durch die Entwicklung des neuen Wirtschaftslebens an der Verhinderung der Ueberkommenen Weltanschauung teil Interesse hat.

Wen Bestrebungen, die bisher in Anbetracht der neuere Menschheitsforderungen herangezogen sind, liegt ein Scheitern zugrunde. Sie drängen nach Verfestigung des Privaten und rufen dabei auf die Uebernahme des letzteren durch die Gemeinschaften (Klassen, Kommunen), die aus Ueberzeugungen kommen, welche nicht mit den neuen Forderungen zu tun haben. Oder auch, man rechnete mit neuere We-

irtschaften (s. B. Genossenschaften), die nicht voll im Sinne dieser neuen Forderungen entstanden sind, sondern die aus überlieferten Volksgewohnheiten heraus den alten Formen nachgebildet sind.

Die Wahrheit ist, daß keine im Sinne dieser alten Volksgewohnheiten gebildete Gemeinschaft ausfinden kann, was man von ihr ausgenommen wissen will. Die Kräfte der Zeit drängen nach der Erkenntnis einer sozialen Struktur der Menschheit, die ganz anderes ins Auge faßt, als was heute gemeinlich ins Auge gefaßt wird. Die sozialen Gemeinschaften haben sich bisher zum größten Teil aus den sozialen Instanzen der Menschheit gebildet. Ihre Kräfte mit vollem Bewußtsein zu durchbringen, wird Aufgabe der Zeit.

Der soziale Organismus ist gealtert wie der natürliche. Und wie der natürliche Organismus das Denken durch den Kopf und nicht durch die Zunge besorgen muß, so ist dem sozialen Organismus die Überleitung in Systeme notwendig, von denen keines die Aufgabe des anderen übernehmen kann, jedoch aber unter Wahrung seiner Selbstständigkeit mit den anderen zusammenwirken muß.

Das wirtschaftliche Leben kann nur gedeihen, wenn es als selbstständiges Glied des sozialen Organismus nach seinen eigenen Kräften aus Gelehen sich ausbildet, und wenn es nicht dadurch Verwirrung in sein Wesen bringt, daß es sich von einem anderen Gliede des sozialen Organismus, dem politisch wirksamen, anhängen läßt. Dieses politisch wirksame Glied muß vielmehr in voller Selbstständigkeit neben dem wirtschaftlichen bestehen, wie im natürlichen Organismus das Nervenorgansystem neben dem Kopfsystem. Ihr bestmöglicher Zusammenwirken kann nicht dadurch erreicht werden, daß beide Glieder von einem einzigen Verwaltungs- und Verwaltungsorgan aus versorgt werden, sondern daß jedes seine eigene Verfertigung und Verwaltung hat, die lebendig zusammenwirken. Denn das politische System muß die Wirtschaft verwalten, wenn es sie überführen will; und das wirtschaftliche System verliert seine Lebenskräfte, wenn es politisch werden will.

In diesen beiden Gliedern des sozialen Organismus muß in voller Selbstständigkeit und aus seinen eigenen Lebensmöglichkeiten heraus ein drittes treten: das der geistigen Produktion, zu dem auch der geistige Anteil der beiden anderen Glieder gehört, der ihnen von dem mit eigener gleichmäßiger Verwaltung und Verwaltung ausgehenden dritten Gliede überleitet werden muß, der aber nicht von ihnen verwalten und anders beeinflusst werden kann, als die nebeneinander bestehenden Gliedorganismen eines natürlichen Gesamtorganismus sich gegenseitig beeinflussen.

Man kann schon heute das hier über die Notwendigkeiten des sozialen Organismus Gesagte in allen Einzelheiten sozialwissenschaftlich begründen und ausführen. In diesen Ausführungen können nur die Richtlinien hingewiesen werden, für die diejenigen, welche diesen Notwendigkeiten nachgehen wollen.

Die deutsche Reichsgründung fiel in eine Zeit, in der diese Notwendigkeiten an die neuere Menschheit herantraten. Seine Verwaltung hat nicht verstanden, dem Reich eine Aufgabe zu stellen durch den Blick auf diese Notwendigkeiten. Dieser Blick hätte ihm nicht nur das rechte innere Wesen gegeben; er hätte seiner äußeren Politik auch eine berechtigte Richtung verliehen. Mit einer solchen Politik hätte das deutsche Volk mit den außerdeutschen Völkern zusammenleben können.

Ruh müßte auf dem Unglück die Einsicht treffen. Man müßte den Blick zum möglichen sozialen Organismus erheben. Nicht ein Deutschland, das nicht mehr da ist, müßte der Außenwelt gegenüber treten, sondern ein geistiges, politisches und wirtschaftliches System in ihren Reichern müßte als selbstständige Delegationen mit denen verhandeln können, von denen das Deutschland niedergeworfen worden ist, das sich durch die Verwirrung der drei Systeme zu einem unheilvollen sozialen Wesen gemacht hat.

Man darf im Wesen die Praktiker, welche über die Komplexität der drei Systeme sich ergehen, die hinausgehen finden, aber das Zusammenwirken dieser Körperlichkeiten auch nur zu denken, weil sie nicht von den wirklichen Forderungen des Lebens wissen wollen, sondern alles nach den bequemeren Forderungen ihres Denkens gestalten wollen. Ihnen muß klar werden: entweder man wird sich bequemen, mit seinem Denken den Anforderungen der Wirklichkeit sich zu fügen, oder man wird vom Unglück nicht gelöst haben, sondern das Herbeigeführte durch weiter Entschändendes ins Unbegrenzte vermehren.

Der Verfasser des Aufrufs: Dr. Rudolf Steiner.

Das Komitee:

Prof. Dr. W. v. Blume, Tübingen, Kommerzienrat E. Molt, Stuttgart,

Dr. Ing. C. Anger, Fabrikant, Stuttgart.

## BIBLIOGRAPHIE DES OUVRAGES CONSULTÉS

---

### A) OUVRAGES DE RUDOLF STEINER

Titre cités selon GA (**Gesamtausgabe**) ou édition de Freies Geistesleben, Stuttgart ; pour les traductions françaises : citation des traductions utilisées; autrement titre français entre parenthèses si une traduction existe.

Allgemeine Menschenkunde (Nature humaine), Dornach 1975, GA 293  
L'éducation de l'Enfant à la Lumière de la science spirituelle, GA 55 (Triades)

Entwicklungsgeschichtliche Unterlagen zur Bildung eines sozialen Urteils, Dornach GA 185 a

Les Fondements de l'Organisme social, GA 23 (EAR 1975)

**Geisterwits** und soziale Frage dans : Luzifer-Gnosis 1905, GA  
Cours d'**Economie** sociale, GA 34U (EAR)

Initiation, GA 10 (Triades)

Konferenzen Rudolf **Steiners** mit den Lehrern der Freien Waldorfschule Stuttgart, GA 300

Kosmische und menschliche Geschichte, GA 170 - 174, 7 vol.

Die Kunst des **Erziehens...**, GA 3 II (cycle de Torquay) ,e d. **Tri ades**

Vom Lebenslauf des Menschen, conf. éditées par E. **Fucke**  
(dont la conf. "L'ascèse et la maladie"), Stuttgart, 1980  
en livre de poche

Mein Lebensgang, GA 28 (Autobiographie, 2 vol. EAR)

La mission des âmes de quelques peuples... (cycle de Christiania, **Triades** 1973)

Methodisch-Didaktisches (Méthode et pratique, **Triades**) GA 294

Die pädagogische Zielsetzung der Waldorfschule in Stuttgart, dans : Soziale Zukunft, **preft** 5 - 7, P. 169-175

La Philosophie de la Liberté, éd. **Fischbacher**, Paris 1963, GA 4

Die Rätsel der Philosophie, GA 18, ici en livre de poche, Dornach 1974, 2 vol.

Von Seelenrätseln, GA 21, ici : Dornach 1983

La Science Occulte, GA 13 (Triades)

## A) OUVRAGES DE RUDOLF STEINER\_ (suite)

Théosophie, GA 9 (Triades)

Théosophie und soziale Frage, dans : Luzifer Gnosis, GA 34

"Vortrag gehalten für die Arbeiter und Angestellten der Waldorf Astoria, dans : Waldorf Nachrichten, juin 1919

Drei Vorträge über Volkspädagogik, GA 192, ici **Dornach**<sup>4</sup>, 1980, en livre de poche

Westliche und östliche Weltgegensätze, Stuttgart, 1961

Zur Dreigliederung des sozialen Organismus, Stuttgart, 1962

## B) OUVRAGES SUR RUDOLF STEINER, SA PENSEE ET SON ACTION SOCIALE

- |                                |  |
|--------------------------------|--|
| ABENDROTH Wolfgang             | Rudolf Steiner und die heutige Welt Hamburg : Fischer Pe <b>rspektiven</b> der <b>Anthrop</b> . 1982   |
| BLOCH Ernst                    | Prinzip Hoffnung, <b>éd.</b> Suhrkamp, Francfort 1967  |
| BLOS Wilhelm                   | Von der Monarchie zum Volksstaat, Stuttgart 1923   |
| BURTSCHER Angelika             | Die historische Entwicklung der Waldorfschulen in Deutschland, thèse de de doctorat, Innsbruck 1985  |
| DEUCHERT Norbert               | Dreigliederung des sozialen Organismus (revue), manuscrit non publié   |
| id.                            | " Die Gründungsjahre der Waldorfschule und Emil Molt ", in : Rundbrief der Freien Waldorfschule Stuttgart Uhlands- höhe, N 88, <b>fév.</b> 1986                                  |
| id.                            | Waldorf Nachrichten (étude, manuscrit non publié)  |
| ECOLE RUDOLF STEINER DE GENEVE | <b>L'Ecole</b> Rudolf Steiner - une école libre à la mesure de l'homme, Genève, sans date.   |
| GABERT Erich                   | Konferenzen Rudolf <b>Steiners</b> mit den Lehrern der Freien Waldorfschule Stuttgart 1919 - 1924, Einleitungen - Hinwei- se - Manuskriptdruck der Nachlassverwal- tung, Dornach |

B) Suite

- GROSSE Rudolf Erlebte Pädagogik, Dornach 1975
- HAHN Herbert Der Weg, der mich führte, Stuttgart 1969
- id. Vom Genius Europas, Stuttgart 1964
- HEMLEBEN** .Johannes Rudolf Steiner, ro ro ro **bildmo-nographie**, Hambourg 1966
- HIEBEL** Friedrich Zu Rudolf **Steiners** Ideen für die Wirklichkeit der Erde im Weltall; Ausblick auf das Arbeitsjahr 1986 - 1987 des **Goetheanums** (publication réservée aux membres).
- HUSEMANN Gisbert/TAUTZ** Johannes Der Lehrerkreis um Rudolf Steiner in der ersten Waldorfschule 1919-1925, Stuttgart 1977
- HUBER Joseph Astral-Marx in : KURSBUCH 55, **BErlin** 1979
- KUHN** Hans **Dreigliederungszeit**, Dornach 1978
- KUGLER** Walter Rudolf Steiner und die Anthroposophie Dumont, Cologne 1978
- LINDENBERG Christoph Der Geschichtliche Ort der **Dreigliederungsinitiativen** Rudolf **Steiners**, dans : DIE DREI 1985, P. 641 ff.
- LEBER Stefan Die Sozialgestalt der Waldorfschule, Fischer Taschenbuch 1984
- LEINHAS** Emil Aus der Arbeit mit Rudolf Steiner, éd. **Zbinden**, Bâle 1950
- LIEVEGOED** Bernard Forming Curative Communities, Rudolf Steiner Press, London 1978
- MOLT Emil Entwurf meiner Lebensbeschreibung, Stuttgart 1972
- Das erste Jahr der Waldorfschule, Der Kommende Tag, sans date.
- "Dr. Rudolf Steiner und die Waldorfschule", in die DREI 1925

B) Suite

- MOLT Emil Von der Gründung der Freien Waldorfschule, Privatdruck 1938, édit. par Mme Berta Molt, Stuttgart
- id. " Was Dr. Steiner für mich und mein Unternehmen bedeutet ", in : Waldorf Nachrichten, septembre 1919
- PISTON Fritz Assoziative Wirtschaft als Forderung Rudolf **Steiners**, thèse, Tübingen 1923
- RIHOUE/COROZE** Simone Biographie de Rudolf Steiner, Triades 1973
- STOCKMEYER, E.A.K.** Bericht über die zwei ersten Schuljahre, Der Kommende Tag, sans date  
Rudolf **Steiners** Lehrplan<sup>2</sup> für die Waldorfschulen, Stuttgart , 1965  
Die Stilllegung der Waldorf Astoria Zigarettenfabrik, dans : Bericht an die Mitglieder des Vereins für ein freies Schulwesen **e.v.**, Stuttgart, n 4, août 1929
- DIE TAT Revue éditée par E. **Diederichs**, 12. Jahrgang, II. Halbjahresband, **Jena, 1921**
- VOITH Hanns** Im Gang der Zeiten, Erinnerungen, Tübingen 1960
- WAGNER Otto** (manuscrit sans titre, non publié)
- WIESBERGER Hella** Rudolf **Steiners** öffentliches Wirken für die Dreigliederung des sozialen Organismus..., dans : Nachrichten der Rudolf Steiner - Nachlassverwaltung N 27/28, 1969
- WILSON Colin Rudolf Steiner, Verkünder eines neuen Welt-und Menschenbildes, Heyne, Munich, 1985

C) OUVRAGES GENERAUX (Histoire de la période entre les deux guerres)  
etc...

- BAUMONT** Marcel/ **BERTHELOT** Michel  
L'Allemagne. Lendemain de guerre et de Révolution Paris 1922

C ( Suite)

- CASTELLAN** Georges L'Allemagne de Weimar 1918 - 1933, Coll. U, Armand Collin, Paris 1972
- DEUERLEIN** Ernst (éditeur) Der Aufstieg der NSDAP in Augenzeugenberichten, dtv, Munich 1968
- DROZ** Jacques Les forces politiques dans la République de Weimar de 1919 à 1933 in : Histoire de l'Allemagne, Paris 1985
- ESCHENBURG** Theodor Die improvisierte Demokratie, Munich 1964
- FLITNER, W./W.** et G. **KUDRITZKI** Die deutsche Reformpädagogik, Düsseldorf/Munich, 1961/62
- FOUCAULT** Michel Histoire de la Sexualité, 3 vol. Gallimard, Paris 1976
- GEBHARDT** Bruno Handbuch der deutschen Geschichte, vol. 4, Stuttgart 1959
- HEUSS** Theodor Robert Bosch - Leben und Leistung Stuttgart/Tübinge 1946
- HEIBER** Helmut Die Republik von Weimar, dtv Weltgeschichte des 20. Jahrhunderts, Munich 1982
- KLEIN** Claude Weimar, Flammarion, Paris 1968
- LINDENBERG** Christoph Die Technik des Bösen, Stuttgart 1978 (il existe une traduction française, parue chez Triades).
- VON MOLTKE** Helmut Die "Schuld" am Kriege, Betrachtungen und Erinnerungen, avec une préface de R; **STEINER**, publié dans Kühn, p.185 ff
- PECHOTA** Paul F. Les tendances de l'éducation ouvrière en Allemagne, thèse de doctorat en Sciences Politiques et Economiques, Strasbourg 1928
- PETZINA** Dietmar dans : Deutsche Geschichte seit dem Ersten Weltkrieg, vol. II, Stuttgart 1973.
- RIEMECK** Renate Mitteleuropa. Bilanz eines Jahrhunderts, Fischer Taschenbuch, Francfort 1983

C ( suite)

RITTER Gerhard/ MILLER Susanne

Die deutsche Revolution 1918-1919  
(documents), Fischer, Francfort 1968

RYDER A.J.

The German Revolution of 1918,  
Cambridge University, Press 1967

SCHMID Hanspeter

Krieg der Bürger, rotpunktverlag  
Zurich 1980

SIK Ota

Pour une troisième voie,  
PUF, Paris 1978

VIENOT Pierre

Incertitudes allemandes, 1931

WAL INE Pierre

Cinquante ans de rapports entre  
patrons et ouvriers en Allemagne  
t. I (1918-1945)

ZWEIG Stefan Die Welt von gestern, Stockholm,  
1942.